LE DEVOIR / LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 FÉVRIER / 2019

LE D MAGAZINE

Lire La littérature afro-québécoise par-delà Dany Laferrière

Vivre Les Dolomites au cœur des montagnes de corail

Scène
Célébrer la parole par le chant

SOMMAIRE

CULTURE

4 **Scène**
Fortin, Lynch-White et Quesnel font vibrer leur voix partout au Québec.

5 **Odile Tremblay**
6 **Danse**
7 **Les flâneurs**
8 **Cinéma**
16 **Arts visuels**
19 **Musique**
36 **Humour**
39 **Écrans et grilles télé**

LIRE

24 **Grand angle**
La littérature afro-québécoise par-delà Dany Laferrière.

26 **Fiction**
28 **Entrevue avec Tardi**
32 **Polar**
33 **Louis Cornellier**
34 **Mohamed Ali, deux poings et une fin**

VIVRE

42 **Voyage**
Au cœur des montagnes de corail, la splendeur des Dolomites.

44 **Nature**
46 **Alimentation**
48 **Resto**
51 **Famille**
52 **Société**
53 **Vin**
53 **Jeux**

Photo de la une du *D*:
Marie-France Coallier Le Devoir
Photo de la une Lire:
Agence France-Presse

CULTURE

Scénario balado

L'audio comme source de contenu gagne ses lettres de noblesses à l'écran

GRAND ANGLE
PHILIPPE PAPINEAU
LE DEVOIR

Qu'est-ce qui peut devenir une bonne série télé? Il y a bien sûr le scénario traditionnel, ou alors un livre palpitant. Des articles de journaux ou même des documentaires peuvent également mener à des fictions au petit écran. Mais un regard sur les programmations télé de pays anglo-saxons montre qu'une nouvelle source de contenu gagne depuis quelque temps ses lettres de noblesse: la baladodiffusion.

Vendredi, à HBO, la deuxième saison de *2 Dope Queens* prendra son envol. L'émission menée par Jessica Williams et Phoebe Robinson prend racine dans le populaire balado du même nom, où les deux Américaines discutaient de sujets très variés avec des invités. Ce n'est là qu'un exemple d'une série d'émission télévisée née de l'audio.

Mentionnons aussi l'émission *Homecoming*, qui a été adaptée d'un balado produit par le joueur clé du genre, Gimlet, et diffusé sur Amazon Prime Video — avec Julia Roberts en vedette. NBC est à développer une émission basée sur le balado *The Black Tapes*, et d'autres projets du genre sont en cours avec divers *podcasts*, comme *Lore*, *The Bright Sessions* et *Tanis*.

Sans dire que la création de contenu télé à partir de balados est devenue une tendance lourde, le producteur Pablo Salzman, président de Connect 3, estime que «c'est dans le *zeitgeist*. Maintenant, c'est comme l'équivalent d'un livre ou d'un article, c'est du contenu auquel on accorde la même importance.»

Joint lors du Realscreen Summit,

La deuxième saison de *2 Dope Queens* prendra son envol vendredi. L'émission menée par Jessica Williams et Phoebe Robinson prend racine dans le populaire balado du même nom, où les deux Américaines discutaient de sujets très variés avec des invités.
HBO

***Homecoming* a été adaptée d'un balado produit par le joueur clé du genre, Gimlet, avec Julia Roberts en vedette.**
AMAZON PRIME VIDEO

qui se déroulait en Nouvelle-Orléans lors des derniers jours, M. Salzman inscrit cette nouvelle réalité dans le contexte où les besoins de contenus n'ont jamais été aussi grands.

« En plus des séries de chez nous, on regarde de plus en plus d'émissions étrangères, croit le producteur, citant les séries scandinaves ou même l'espagnole *Casa de Papel*. Et il y a aussi plus de diffuseurs et de plateformes, alors ça fait qu'il y a plus de contenus qui sont créés maintenant. »

Vrai qu'à notre télé, câblée ou non, s'ajoute depuis quelques années des joueurs comme Netflix, Amazon et Disney. « Et le challenge, souvent, c'est comment tu peux te démarquer, ajoute Pablo Salzman. Et c'est sûr que quand tu as de la propriété intellectuelle, ça peut te donner un énorme avantage, et j'inclurais le *podcast* dans ça. »

Des avantages

La directrice de la veille stratégique au Fonds des médias du Canada, Catherine Mathys, pense la même chose. « À un moment donné, le contenu qui se développe pour la télévision peut prendre beaucoup de temps. Le monde du balado peut devenir intéressant, car c'est un monde d'intrigue, d'histoires déjà bien ficelées et bien développées. Ça me paraît déjà naturel que la télé se tourne vers ça. »

Dans certains balados, il a donc déjà une trame narrative forte, des personnages clairs, un récit dynamique, ce qui peut être « moins chronophage » pour un producteur télé que l'adaptation d'un livre, croit Catherine Mathys.

Un autre avantage de créer à partir d'un balado existant, c'est qu'il existe déjà un public de fidèles, souligne Pablo Salzman, qui a longtemps travaillé chez Cinéflix. « Il y a déjà du monde qui adore [les balados], c'est un immense avantage quand tu commences à monter un projet. Parce que les gens de l'industrie peuvent déjà être amoureux de l'idée, et parce que tu sais que quand ton projet sort sur le marché, tu as déjà tes premiers spectateurs, en théorie. Ça aide pour la promotion. »

Au Québec

Chez nous, selon l'Association québécoise de la production médiatique (AQPM), il n'y a pas encore eu de telles productions télé issues d'un balado, mais le regroupement compte aborder le sujet lors de son prochain congrès, en avril.

Chez le producteur Zone3, la productrice au développement de fiction Véronique Jacob n'en est pas encore à l'adaptation, mais plutôt au développement même de balados de fiction. « Ce qui m'intéresse, c'est de trouver une histoire qu'on pourrait faire en fiction, avec du son 3D par exemple, une expérience sonore auditive marquante. Pour les joueurs québécois, le balado reste assez nouveau. »

Rien n'est encore ficelé en ce sens, mais les créateurs du balado québécois *Distorsion*, Émile Gauthier et Sébastien Lévesque, flirtent sérieusement avec une adaptation télé. Déjà, une version en livre de leurs « histoires étranges de l'ère numérique » verra le jour (voir l'encadré).

« On a différentes discussions et on essaie de voir comment on peut amener ça à l'écran sans que ça ait l'air d'être du déjà-vu, raconte au *Devoir* Émile Gauthier. Il faut que tous ces supports-là soient complémentaires. Il faut que quelqu'un qui a tout écouté nos *podcasts* trouve une valeur dans le livre et dans la télé, s'il y a lieu. On ne veut pas resservir le même plat à tout le monde dans des formats différents. »

Cette idée de créer des franchises plane donc sur l'industrie audiovisuelle, même si cette approche ne garantit pas un succès, dit Catherine Mathys, donnant l'exemple du balado *Alex inc.*, qui n'a connu qu'une saison télé à ABC avant d'être annulé.

La directrice de la veille stratégique du FMC souligne tout de même que le créateur américain de balados Gimlet vient de mettre sur pied une division télé et cinéma. « C'est donc possible qu'à l'avenir, on crée des contenus encore plus faciles à transposer à l'écran et qui puissent même devenir interactifs avec les haut-parleurs intelligents. Qu'on soit en mesure de décliner l'audio en plusieurs plateformes. »

Distorsion, du balado au livre

Si les créateurs du balado québécois *Distorsion*, Émile Gauthier et Sébastien Lévesque, pourraient voir leur travail adapté pour la télévision, une version sur papier verra en tout cas le jour le 20 février aux Éditions de l'Homme.

Doublé du sous-titre « 13 histoires étranges de l'ère numérique », *Distorsion* creuse des récits mystérieux, « parfois sensationnels mais sans tomber dans le sensationnalisme », résume Émile Gauthier.

« On trouvait que le livre était sûrement un des meilleurs formats pour adapter le *podcast*, croit-il. C'est une forme de littérature, ça se consomme presque comme un livre, les gens vont les écouter dans le transport, chez eux avant de se coucher, par exemple. Pour nous et pour ce qu'on fait, c'est une transition qui est assez logique. »

Le bouquin conserve l'aspect « suspense » du balado, estime Gauthier, et le format imprimé permet l'ajout concret de preuves visuelles tirées du Web. « Et on ajoute des petites parties éducatives. On veut quand même qu'il y ait une part de réflexion sur les technologies, sur le numérique. »

L'adaptation sur papier, croit Gauthier, est aussi plus facile grâce aux dessins du bédéiste français Run. « Il y a non seulement des mots, mais il y a aussi moyen de mettre des illustrations, qui vont encore plus immerger le lecteur. »

Célébrer la parole par le chant

Chacune à leur manière, les actrices Kathleen Fortin, Debbie Lynch-White et Dominique Quesnel feront vibrer leur voix sur les scènes du Québec

ENTREVUE
CHRISTIAN SAINT-PIERRE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Ici et là, au fil des ans, que ce soit au théâtre, à la télévision ou au cinéma, ces trois comédiennes ont saisi toutes les occasions de chanter. Cet hiver, elles vont plus loin encore en prenant part à un tour de chant en bonne et due forme. Kathleen Fortin rend hommage au compositeur André Gagnon, Debbie Lynch-White à de grandes femmes de la chanson et Dominique Quesnel à l'éternel Leonard Cohen.

Si Debbie Lynch-White ne peut aujourd'hui s'empêcher de chanter, c'est en bonne partie grâce à son défunt père: « C'est lui qui m'a initiée à la musique. Il jouait de la guitare. Ensemble, dans le salon, nous passions des soirées entières à chanter. Il a grandement contribué à ma culture musicale. Il m'a fait découvrir les Beatles, Led Zeppelin, Tracy Chapman… » Quand elle revenait de l'école, la jeune Debbie « cassait les oreilles » de sa mère en s'époumonant devant son miroir, une brosse à cheveux à la main: « J'étais insatiable. Je passais des heures à chanter du Céline ou du Mariah Carey. »

C'est en intégrant une chorale, à l'église, que l'adolescente réalise qu'elle a une voix pas tout à fait comme les autres: « On a commencé à me donner de plus en plus de solos. Je sentais qu'on me faisait confiance. Je recevais des commentaires élogieux. Mais je pense que c'est dans les karaokés que ça s'est confirmé, quand j'ai vu de quelle manière les gens réagissaient à ma voix. » Cet appel pour le chant, aussi fort soit-il, ne parviendra pourtant pas à éloigner la jeune femme de son rêve premier: « J'ai toujours voulu être comédienne. À huit ans, c'était déjà clair. C'est pour ça que je me définis comme une actrice qui chante, et non pas comme une chanteuse. Le chant, c'est une corde de plus à mon arc, une manière additionnelle d'interpréter, de transmettre. »

Kathleen Fortin dans *Les 4 saisons d'André Gagnon*
En tournée jusqu'au 14 avril, notamment au théâtre Outremont le 5 avril et au Petit Champlain le 6 avril.

Debbie Lynch-White dans *Elle était une fois*
En tournée jusqu'au 25 avril, notamment au théâtre Maisonneuve de la PdA le 22 février et à la salle Albert-Rousseau le 23 avril.

Dominique Quesnel dans *Hallelujah Leonard*
En tournée jusqu'au 22 juin, notamment au Lion d'Or le 14 mars.

Tout le monde peut chanter

Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre en 1988, Dominique Quesnel a pris beaucoup de plaisir à chanter sur scène, de *Cabaret neiges noires* à *Belles-sœurs*, en passant par les *Secrétaires percutantes*. Pour elle aussi, l'amour du chant provient de l'enfance: « Mes parents chantaient beaucoup. Ils affectionnaient Frank Sinatra, Harry Belafonte, Emmanuëlle… Ils n'avaient pas de grandes voix, mais ils m'ont transmis le bonheur de chanter. Pour ça, je les remercie énormément. »

La comédienne est d'avis que tout le monde est apte à chanter: « Les gens qui ne chantent pas, ce sont souvent ceux qui se sont fait dire, quand ils étaient jeunes, qu'ils chantaient mal. Une chose pareille, ça peut blesser à vie. Si tu es capable de parler, tu es capable de chanter. C'est Stéphane Venne, je crois, qui a écrit: "Chanter c'est comme parler, mais c'est plus beau." Cette phrase-là m'est toujours restée dans la tête. Je trouve ça tellement vrai. »

« En ce qui me concerne, j'ai chanté avant de parler, intervient Kathleen Fortin. À un an et demi, il paraît que j'entonnais *Agadou dou dou* de Patrick Zabé. Pendant toute mon enfance, j'ai baigné dans la musique. Mon père a été pianiste dans les bars. Avec mon grand-père et l'un de mes oncles, il chantait à l'église tous les dimanches. » À l'adolescence, la comédienne avoue qu'elle poussait « tout le temps » la note: « Au secondaire, je chantais dans les manifestations. Au cégep, j'étais choriste pour des groupes. J'ai donc constamment chanté, mais sans jamais penser en faire une carrière. Je me suis laissé porter par la vie et celle-ci m'a menée au théâtre, que j'ai toujours aimé parce qu'il impliquait une aventure collective. Je suis assurément une fille de bande. La chanson, qu'on le veuille ou non, c'est très individuel. »

Répertoires exceptionnels

Depuis novembre 2017, Kathleen Fortin présente avec le pianiste Stéphane Aubin un programme intitulé *Les 4 saisons* d'André Gagnon. Dans ce spectacle produit par Station bleue, en bonne partie instrumental, la quarantenaire interprète notamment des extraits de l'opéra *Nelligan* et du légendaire concert *Leyrac chante Nelligan*. « Certains soirs, c'est carrément magique, explique-t-elle. Chanter, selon moi, c'est la façon la plus directe d'être cœur à cœur avec le public. C'est une histoire de vibrations et

Chanter, selon moi, c'est la façon la plus directe d'être cœur à cœur avec le public. C'est une histoire de vibrations et d'âme, un exercice qui tient du dévoilement.

KATHLEEN FORTIN

Kathleen Fortin rend hommage à André Gagnon, Debbie Lynch-White à de grandes femmes de la chanson, et Dominique Quesnel à l'éternel Leonard Cohen.
MARIE-FRANCE COALLIER
LE DEVOIR

Les gens qui ne chantent pas sont souvent ceux qui se sont fait dire, quand ils étaient jeunes, qu'ils chantaient mal

DOMINIQUE QUESNEL

d'âme, un exercice qui tient du dévoilement. Il y a des moments où la symbiose est telle que je me dis que c'est impossible d'atteindre ça autrement que par le chant et la musique. »

Depuis octobre, Dominique Quesnel célèbre avec Claude Fradette et Simon Dolan la musique de Leonard Cohen dans un spectacle intitulé *Hallelujah Leonard*. « Quand Claude m'a présenté le projet, je me suis vraiment demandé si j'étais capable de le faire, avoue la comédienne. Défendre une vingtaine de chansons, sans personnage, ce n'est pas rien. Finalement, en commençant le travail, j'ai cessé de douter. Je ne pense pas que j'aurais été prête à accomplir une chose pareille en sortant de l'école de théâtre. À 54 ans, avec l'expérience de scène que j'ai, c'est non seulement un grand plaisir, c'est aussi très excitant. D'autant que je chante un matériel extraordinaire, qui me permet de voyager dans des énergies très différentes, l'œuvre d'un poète immense que les gens aiment passionnément et que j'approche avec beaucoup d'humilité. »

Toutes ces femmes en elle

À 32 ans, Debbie Lynch-White s'apprête à présenter son premier tour de chant : *Elle était une fois*. Au menu de ce spectacle mis en scène par Frédéric Dubois : des chansons écrites par des femmes, de Clémence Desrochers aux Spice Girls, en passant par Barbara, Édith Piaf, Lisa LeBlanc et Adele.

Le 22 février, la jeune femme — accompagnée par Gabriel Gratton à la direction musicale et aux claviers, Simon Pedneault aux guitares et Lisandre Bourdages à la batterie — fera sa rentrée montréalaise au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts avant d'entamer une tournée qui la mènera dans une quinzaine de villes au Québec. Rien de moins.

« Il y a une partie d'innocence dans tout ça, concède volontiers la principale intéressée. Je ne sais pas trop où je prends ce courage. Lorsque Spectra m'a proposé de mettre sur pied ce spectacle, j'ai accepté sans hésiter. D'abord parce que je suis extrêmement bien quand je chante. Ensuite, parce que j'avais envie de relever le défi, de défendre ces chansons qui me tiennent à cœur et de le faire à ma manière, avec une bonne dose de théâtralité. À vrai dire, je me suis lancée là-dedans sans trop me poser de questions ; et je pense que c'est exactement ce qu'il fallait faire. »

Michel Legrand, si loin, si proche

ODILE TREMBLAY

Le décès samedi dernier, à 86 ans, du compositeur, chanteur et pianiste français Michel Legrand a laissé ses admirateurs sur le carreau. Comme s'il leur enlevait en partant des pans de leur jeunesse et peut-être de leur innocence. Vrai cliché que d'évoquer la fin d'une époque, mais son legs et son profil sont tellement à l'opposé du cynisme actuel qu'on mesure soudain le fossé qui nous en sépare.

Il a été enterré vendredi dans un Paris aux centaines de commerces placardés à la suite des manifs des gilets jaunes, où la frustration générale est palpable, où la beauté de la Ville Lumière se voit déparée par des graffitis moches, des aires historiques envahies par les commerces touristiques à trois sous ; symptômes d'un malaise plus général.

Et alors que la France, le Québec, les États-Unis et le monde entier rendent hommage à ce compositeur populaire qui a laissé beaucoup de lui-même sur tant de territoires et pour tant d'oreilles, Michel Legrand, avec sa pulsion de vie, sa créativité débridée, son optimisme fondamental, semblait déjà en son âge mûr étranger à nos temps présents.

Ce n'est pas que l'homme aux trois Oscar n'ait mis en musique, sur des registres baroques, jazzés, rocks, pop — ou tous genres télescopés — que des sentiments heureux. La mélancolie suintait de ses œuvres phares portées au cinéma, mais le romantisme aussi, filant entre les notes comme un clair motif de la chanson *Les moulins de mon cœur* pour *L'affaire Thomas Crown*, des dialogues entonnés des *Demoiselles de Rochefort*, des *Parapluies de Cherbourg* et de *Peau d'Âne* de Jacques Demy, son âme sœur artistique.

Ces airs-là nous revenaient en tête au lendemain de sa mort, remplis de légèreté, de lyrisme, de confiance en l'humanité. Surtout ceux des *Parapluies de Cherbourg*, film totalement chanté, pari fou auquel nul ne croyait, coiffé de la Palme d'or à Cannes en 1964 et qui lança comme une balle la toute jeune Catherine Deneuve.

On a évoqué aussi son célèbre *Legrand jazz*, album mythique en 1958 de classiques de jazz sous sa direction orchestrale avec des monstres sacrés, dont John Coltrane, Bill Evans et Miles Davis. Si diversifiée, l'œuvre du musicien français, que la postérité ne saura guère dans quelle case le ranger.

Il n'y a jamais eu d'âge d'or, pourtant. Et le Michel Legrand qui grandit durant la dernière guerre sous l'Occupation, fils d'un père compositeur infantile, démissionnaire et collabo, celui qui vit la tête d'un soldat américain exploser devant ses yeux et qui eut longtemps pour seul compagnon d'envol le vieux piano Pleyel familial, aurait pu soigner des chocs post-traumatiques son existence durant. Par tempérament et par goût du jeu, il fonçait à l'assaut du moment présent.

Avoir eu pour professeur de piano au Conservatoire de Paris l'exigeante, tyrannique et exceptionnelle Nadia Boulanger lui aura appris à déchiffrer les partitions musicales les plus ardues. Enseignement classique qu'il allait métisser à sa guise, mais dont la rigueur et l'esprit de discipline lui servirent à jamais.

C'est ce que révèle sa passionnante autobiographie, écrite avec Stéphane Lerouge, publiée en 2018 chez Fayard, *J'ai le regret de vous dire oui*. À lire, pour cette saisissante trajectoire artiste qui ne saurait se résumer *post mortem* aux *Parapluies de Cherbourg*.

L'éclectisme de Michel Legrand lui fit croiser au cinéma, en studio et sur scène tant de sommités de toutes les branches, à des époques diverses, que sa vie se lit comme un roman d'aventures et un pan d'histoire de l'art. Igor Stravinski ne lui aura-t-il pas enseigné le caractère mystérieux du talent artistique ? « Quand on est un vrai créateur, on ne sait jamais très bien ce que l'on fait. »

De Francis Poulenc à Darry Cowl, de Ray Charles à Boris Vian, de Miles Davis à Oscar Peterson, de Maurice Chevalier à Jacques Brel, en passant par Stéphane Grappelli, John Cage et tant d'autres, ses compagnons de route ont enfanté l'histoire musicale de modernité, livrée pour mémoire en fragments. « Bach, Mozart ou Ravel, c'est ma langue maternelle. Le jazz, c'est ma première langue vivante », écrivait-il avant de demander : « Existerait-il une façon de combiner, d'amalgamer toutes ces cultures ? » — Oui. Au cinéma.

Qu'il ait composé d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique la musique de films de Jean-Luc Godard, Barbra Streisand, Sidney Pollack, Richard Brooks, Joseph Losey, Jean-Pierre Melville, Chris Marker, Orson Welles, Jacques Demy, Marcel Carné, Agnès Varda et compagnie, toutes vagues du cinéma confondues, nourrit sa légende.

Le parcours de Michel Legrand était un parcours de liberté. Il aura enfourché tant de défis sans crainte, alors que la peur est si forte aujourd'hui. On lève aussi notre chapeau à son swing évanoui.

Manger le corps, la terre et le pays

Lara Kramer remonte *Windigo*, sa performance sur les impacts de la violence sur les corps et le territoire

ENTREVUE
CATHERINE LALONDE
LE DEVOIR

« Je ne crois pas à la réconciliation, avance l'artiste oji-crie Lara Kramer. Je ne crois pas à ce mot. Il y a trop à faire pour qu'on puisse parler de réconciliation » entre Autochtones et allochtones du Canada. « Mais je crois que nous sommes à un moment où nos voix [autochtones] ont un peu plus de place, où les gens nous écoutent davantage, où on a une occasion de raconter à notre manière nos histoires, de les partager. C'est positif. Il faut l'apprécier et harnacher ce courant. Mais non, ce n'est pas suffisant. Ce n'est pas suffisant, mais c'est important. » Son histoire à elle, jusqu'à maintenant, c'est celle qui raconte la violence faite aux corps comme au territoire, et les impacts de cette violence.

Lara Kramer remonte ces jours-ci *Windigo* à l'Usine C, cette création lancée au dernier Festival TransAmériques. Si ce Windigo du titre, rappelons-le, est dans la mythologie amérindienne une créature maléfique mangeuse d'hommes qui peut prendre possession des âmes et des désirs du vivant pour gagner en pouvoir, il se confond, pour Lara Kramer, au capitalisme colonialiste maintenant incontrôlable, carnassier autant pour les humains que pour l'écologie.

« Au tout début du processus de cette création, j'observais la réception de la violence, les dommages qu'elle fait au territoire, au nord du Canada. C'est lié à l'expérience que j'ai vécue quand j'ai visité le nord du pays; au fait que j'y ai vu et compris, vraiment, les impacts de ce génocide holistique autochtone — corps et territoire — qui est en train de se produire. Je savais que le sujet nourrirait mon travail. »

L'observation de cette violence et ses effets sur le corps étaient déjà les thèmes de son *Native Girl Syndrome*, ce duo pour femmes et mille objets mis en scène en 2013. Lara Kramer y abordait la dépendance, l'aliénation, la perte — de ses repères comme de soi-même. « *Windigo* est indéniablement une espèce de contrepoint masculin qui ne s'attarde plus seulement aux corps, mais qui regarde aussi comment le capitalisme et les compagnies géantes consomment des humains, des hommes, à n'importe quel prix, sans se soucier des responsabilités envers les territoires, ni envers les communautés qui y vivent. »

Une première pièce pour une distribution entièrement masculine — sauf elle-même, qui triture le son en direct et observe, présence et témoin silencieux. « La part qu'a prise le son dans le processus m'a surprise, la quantité de textures et de couches qui se sont ajoutées, qui apportent un caractère autre qu'intime. Je ne savais pas que le son serait si lourd dans la part des matériaux scénographiques. »

Le propos est physiquement porté par Jassem Hindi et Peter James, deux performeurs blancs, « parce que ce sont eux qui produisent cette violence. Ils cultivent ces actes de violence, mais pas en deux dimensions. La façon dont je travaille lie le corps, les objets et l'environnement — nous travaillons beaucoup, beaucoup avec des objets, des accessoires dans *Windigo*. Il y a beaucoup de choses, comme ces deux matelas en plein centre, que les deux hommes dissèquent dès le début de la pièce. Pour moi, ce geste a quelque chose de symbolique : j'y vois des carcasses; j'y vois des corps; je vois le pays intérieur, intime [*the interior of the land*] en train d'être détruit, cette violence cultivée, si vous comprenez »…

L'écrit et l'instant

Windigo tient bien davantage de la performance que de la partition chorégraphique ou de l'écriture gestuelle; ses deux acteurs viennent aussi de ce champ et chérissent dans leurs créations individuelles le rapport à l'instant, à la spontanéité en représentation, à la liberté. Comment Mme Kramer a-t-elle navigué entre contrôle et jeu laissé à ses interprètes, entre écriture et improvisation ? « C'est une question d'équilibre. Tout cet univers a émergé de mon histoire à moi, de ma narration en quelque sorte. La création s'est construite à partir de leur écoute à eux, leur écoute de mes histoires, à partir de nos dialogues; je les ai emmenés dans la réserve de ma mère; nous avons passé du temps ensemble afin qu'on puisse s'influencer, intimement, qu'ils puissent comprendre la sorte profonde de travail que je veux faire, si je puis dire. Tout ça a fini par devenir un tremplin pour leurs actions et leurs gestes scéniques. »

Le propos est physiquement porté par Jassem Hindi et Peter James, deux performeurs blancs, « parce que ce sont eux qui produisent cette violence »

« C'est moi qui ai choisi les images qui seraient du spectacle, poursuit-elle. C'est assez écrit, en fait; les interprètes connaissent la trajectoire, la courbe que la pièce doit suivre. Mais je leur demande, et c'est un fin équilibre, de ne jamais refaire la même chose, de ne pas reproduire. Ainsi, s'ils doivent couper le matelas, il leur faut réinventer le geste, la manière, chaque fois. »

Depuis ses débuts comme artiste, les conseils des arts ont tous accentué d'une manière ou d'une autre leur soutien aux créateurs autochtones. Est-ce que ce choix politique lui semble important ? Juste ? « Nous sommes à un moment où il est possible aux voix autochtones de se lever. Et c'est crucial, essentiel de les entendre », mentionne Lara Kramer. Même si ce n'est pas ce qui peut mener à une réconciliation, conclut-elle.

Windigo
Chorégraphie performative de Lara Kramer, avec Peter James, Jassem Hindi et Lara Kramer.
À l'Usine C, les 5 et 7 février.

Si ce Windigo du titre, rappelons-le, est dans la mythologie amérindienne une créature maléfique mangeuse d'hommes qui peut prendre possession des âmes et des désirs du vivant pour gagner en pouvoir, il se confond, pour Lara Kramer, au capitalisme colonialiste maintenant incontrôlable, carnassier autant pour les humains que pour l'écologie.
VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR

LES FLÂNEURS

Mouton noir

VALÉRIE DUHAIME

À 11 ans, Cornelius Walker quitte Londres après le meurtre d'un garçon, noir comme lui. Il se retrouve à Essex, dans un quartier entièrement blanc et peuplé de jeunes racistes. Pour survivre, il intègre leur bande, en dépit de leur violence. Commandé par le quotidien *The Guardian*, *Black Sheep*, joué par des acteurs sur les lieux exacts de la tragédie, est nommé aux Oscar dans la catégorie des documentaires courts. On touche ici à la colère d'un garçon coincé entre le désir de se fondre dans le décor et la laideur de ce même décor. À voir sur le site de *The Guardian*.

Demain, tous cyborgs ?

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Quatre années de recherche auront servi de socle à *Post Humains*. Dans cette brillante proposition alliant autofiction et théâtre documentaire, Dominique Leclerc prend son diabète pour prétexte afin d'explorer les technologies défendues par les transhumanistes dans le but avoué de faciliter son quotidien, voire le transformer. Publié chez L'Instant même, son texte vibre d'intelligence. Oscillant sans cesse entre adhésion et dénonciation, sa réflexion est livrée avec une bienveillante humanité et une exigence aiguë du détail dans une formule décrispée et inventive qu'il est possible d'attraper à nouveau à l'Espace libre jusqu'au 9 février.

Cette nuit, la liberté

CAROLINE MONTPETIT

La fuite vertigineuse et affolée des esclaves américains fugitifs à travers les États-Unis est difficile à imaginer en 2019. Colson Whitehead a mûri le livre *Underground Railroad* durant une décennie, avant de publier le roman qui lui a valu le prix Pulitzer de fiction en 2017. On y suit la jeune Cora dans sa fuite, et sa poursuite par un chasseur d'esclaves à travers différents États américains, de la Caroline du Sud à l'Indiana. L'être humain y apparaît sous ses pires et ses meilleurs aspects, surtout les pires, et l'esclavage dans toute son horreur. À lire pour mieux comprendre des événements tristement fondateurs de l'Amérique d'aujourd'hui.

Les remparts d'hier

ODILE TREMBLAY

J'ai lu en réédition dans la « Bibliothèque québécoise » le roman d'Andrée Maillet *Les remparts de Québec*, paru en 1964 aux Éditions du Jour. En nos temps de prise de parole féminine, ce cri de liberté d'une jeune narratrice qui secoue tous les jougs mérite d'être redécouvert et savouré : pour la beauté et la sensibilité de la prose de Maillet, pour le voyage dans le temps en pleine Révolution tranquille, pour la révolte et le désir d'indépendance omniprésents et parce que cette romancière montréalaise formidable demeure hélas trop méconnue.

Mots et maux d'auteur

L'acteur Thomas Solivérès incarne le dramaturge Edmond Rostand lors de la création ardue de sa pièce *Cyrano de Bergerac*

ENTREVUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Paris, 1897. L'humeur d'Edmond Rostand est à l'image de celle de la nation: morose. Tandis que le pays en est encore à se relever de sa défaite de 1870 face à l'Allemagne, avec qui une autre guerre vient à peine d'être évitée, le dramaturge en est à tout remettre en question. Il a besoin d'un succès: sa carrière en dépend. Hélas, l'inspiration n'y est pas. Puis, voilà qu'il redécouvre ce personnage historique un peu obscur: Savinien de Cyrano, dit de Bergerac… On connaît la suite: le triomphe, ces quatre heures de rappel, et la naissance d'un personnage aussi marquant qu'Hamlet. La comédie *Edmond* s'intéresse à ce qui survint dans l'intervalle, parenthèse largement inventée, ponctuée cela étant de passages authentiques, comme l'évoque, entre autres aspects, Thomas Solivérès, qui s'est complètement investi dans le rôle-titre.

D'emblée, on est en présence d'un paradoxe. Car si le nom Cyrano de Bergerac est désormais connu d'à peu près tout le monde, à l'inverse, celui d'Edmond Rostand en laissera plusieurs, et ce n'est pas célébrer que de le constater, dubitatifs.

«Je ne connaissais pas l'homme qu'il était», admet d'office le jeune comédien lors d'un entretien réalisé cet automne au festival Cinemania. Avec sa petite cicatrice au front et ses lunettes rondes, on se croirait en présence d'Harry Potter. Il n'en a pas moins 28 ans, presque l'âge réel de Rostand, qui écrivit sa pièce phare à 29 ans.

«J'ai fait énormément de recherches, et plus j'en apprenais, et plus ça me passionnait. Edmond Rostand parle beaucoup de lui dans *Cyrano de Bergerac*. Il le dit.» Thomas Solivérès fait en l'occurrence allusion à cette réplique: «Je sens quelque chose dans cette pièce, comme si j'y avais mis tout ce que je n'ai pas: le courage, l'humour, l'héroïsme…»

De poursuivre l'acteur: «Dans certaines tirades, on a l'impression qu'Edmond se livre par la bouche de son personnage: "Mais ce soir, il me semble… Que je vais vous parler pour la première fois […] Oui, tout autre, car dans la nuit qui me protège, J'ose être enfin moi-même, et j'ose… — Où en étais-je?" Ce "Où en étais-je?" sorti de nulle part: c'est lui, c'est Edmond Rostand qui parle. Dans la vie, son esprit vagabondait, même en pleine discussion. Il pouvait être happé par une idée qu'il devait alors impérativement écrire.»

Quant à la nature romancée du film qu'Alexis Michalik a tiré de sa propre pièce, Thomas Solivérès la caractérise ainsi: «Ce n'est pas du tout un biopic sur Edmond Rostand, mais plutôt une fiction réaliste. Ce qui ne changeait rien à la responsabilité qui m'incombait. J'avais envie — c'est mon côté obsessionnel, car j'aime bien gratter et chercher — de comprendre d'où venait ce manque de confiance en lui qui le tenaillait en permanence. Personne ne croyait dans sa pièce, pendant qu'il y travaillait. Je voulais aussi comprendre d'où venait sa neurasthénie. Il y avait en outre le contexte: la Commune, la reconstruction de Paris, le Boulevard du Crime… Surtout, j'ai pris conscience de l'importance de la femme d'Edmond, Rosemonde Gérard.»

L'acteur Thomas Solivérès a 28 ans, presque l'âge réel d'Edmond Rostand quand il écrivit sa pièce phare, à 29 ans.
MARIE-FRANCE COALLIER LE DEVOIR

Leur correspondance l'a bouleversé, poursuit-il «Il lui écrivait: "J'aimerais tellement que vous soyez fière de moi", "Je n'y arrive pas, je n'y arrive pas; j'essaie, mais je n'y arriverai jamais"… Et elle lui répondait: "Crois en ton talent comme je t'aime", "Tu as du génie". Elle allait récupérer des passages entiers après qu'il les eut jetés à la poubelle. Il n'y a aucune version écrite de la main d'Edmond Rostand, car c'est elle qui recopiait tout.»

Fréquenter cette intimité, au-delà de l'émotion que celle-ci lui procura, donna à Thomas Solivérès un accès privilégié à la psyché du dramaturge durant ce moment charnière de création.

«Ça m'a également permis de réaliser combien nous, artistes, sommes pareils dans le travail, c'est-à-dire que le doute nous assaille tous peu ou prou de la même manière. Mais de constater que l'auteur de l'une des pièces les plus jouées dans le monde est passé par là, c'est étrangement rassurant.»

Enjeux implicites

Un autre élément qui vint nourrir l'interprétation de Thomas Solivérès, sans que ce fût toutefois explicité dans le scénario, fut le rapport au père par l'entremise de Constant Coquelin (Olivier Gourmet dans le film), acteur alors célèbre qui créa le rôle de Cyrano sur la scène du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 28 décembre 1897.

«Il faut savoir que le père d'Edmond Rostand aurait voulu qu'il devienne banquier, profession à laquelle ce dernier a préféré celle de poète. Son père ne lui en a pas voulu, mais il a été déçu, et durant cette période, Edmond a vécu une profonde dépression. Et bref, dans sa relation avec Coquelin, cet acteur plus âgé qu'il espère convaincre, dont il essaie en somme de gagner l'estime, j'ai vu une certaine projection de l'image du père.»

Une dynamique à l'œuvre, encore, avec monsieur Honoré, un tenancier épris de culture qu'incarne Jean-Michel Martial. «J'ai joué Edmond comme ça, sans que ce soit expliquer dans le dialogue. C'est là, pour qui y sera sensible. J'ignore dans quelle mesure tout cela transparaît dans le film, mais ça m'a nourri, et ça m'a aidé à ne pas oublier où Edmond se trouvait à ce moment-là, tant dans l'époque que dans sa vie.»

Mise en abîme

À maintes occasions durant l'entrevue, Thomas Solivérès s'anime, l'œil brillant. Ce tournage-là, il insiste, fut pour lui mémorable. Notamment grâce au ludisme inhérent à la proposition campée dans le milieu théâtral. «L'histoire dans l'histoire, les acteurs qui jouent des acteurs… Les premières scènes qu'on a tournées sont celles de la création de la pièce, au théâtre, avec actions sur scène, dans la salle, en coulisses… Justement, j'y étais beaucoup, en coulisses, observant pendant qu'on jouait la pièce devant public; tous ces figurants en costumes… Le plaisir! C'était marrant parce qu'on avait chacun une loge dans le théâtre même. On était donc tous ensemble, comme une véritable troupe.»

Faut-il s'en étonner, le maître d'œuvre Alexis Michalik étant non seulement scénariste et réalisateur, mais aussi adaptateur, dramaturge et metteur en scène. Et acteur, tiens, lui qui interprète ici nul autre que Georges Feydeau, dont il fait pour les besoins de la cause un antagoniste fat de ses succès à la chaîne face à un Edmond Rostand rongé par l'angoisse de la page blanche.

Le film, dans sa structure, reprend d'ailleurs certains mécanismes du vaudeville chers à l'auteur du *Dindon*. Influence assumée, hommage à l'appui lorsque l'escalier d'un hôtel particulier devient le décor principal de quiproquos professionnels et amoureux, avec intentions et identités embrouillées. «C'est une gymnastique pas possible! Je n'imaginais pas!»

Se laisser emporter

Ce que Thomas Solivérès ne s'imaginait pas non plus, sur une note plus sérieuse, c'est à quel point jouer Edmond Rostand se muerait en un voyage intérieur qui le ramènerait à lui-même, à son métier.

«Au bout du compte, je me suis aperçu que ce qui me tenait le plus à cœur, ce que je voulais faire passer à travers le personnage, c'était cette notion que, parfois, on a quelque chose en nous qui nous pousse dans une direction défiant toute logique. Ça nous prend de l'intérieur.»

Dès lors, on doit choisir: soit on ignore cet appel en se condamnant sans doute au regret, soit on accepte de se laisser emporter en ignorant où l'on aboutira.

«J'ai déjà ressenti ça et j'espère le ressentir encore. Je reviens à ce que je disais plus tôt sur les artistes, les créateurs, et le doute qui nous lie: on vit tous de tels épisodes. Dans le cas d'Edmond Rostand, je pense qu'écrire, c'était sa façon de crier, d'exister.»

Pour Thomas Solivérès, c'est jouer.

Edmond *prend l'affiche le 8 février.*

La gestation orageuse de *Cyrano*

Alexis Michalik rêvait de raconter le *making of* de la pièce cultissime au cinéma

ENTREVUE
ODILE TREMBLAY
À PARIS
LE DEVOIR

Elle est écrite en lettres d'or dans les annales de la dramaturgie française, la première du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, librement inspirée de la vie d'un écrivain gentilhomme du XVIIe siècle. C'était le 28 décembre 1897 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin à Paris. Or, avant le spectacle, le dramaturge se tordait les mains d'appréhension.

Cette pièce en alexandrins, dont 1600 pour le rôle-titre, en cinq actes plutôt que les trois habituels, à une époque où triomphait le vaudeville et des géants émergents du théâtre moderne — Tchekhov et Ibsen, entre autres —, voguait vers son naufrage. Après des répétitions houleuses, Rostand prévoyait de garder à l'affiche une semaine au plus ce spectacle maudit. Il avait même offert ses excuses à Constant Coquelin pour l'avoir « entraîné dans cette désastreuse aventure ». Le grand comédien n'allait-il pas se ridiculiser sur scène avec la tirade du nez?

Le reste de l'histoire est bien connu: neuf rappels, vingt minutes d'ovation, le ministre des Finances Georges Cochery épinglant sa propre Légion d'honneur sur le plastron de Rostand lors de la générale. Une équipe portée en triomphe…

La pièce allait être jouée 200 fois d'affilée, se voir reprise partout, avant d'être traduite dans presque toutes les langues et de devenir l'une des plus populaires du théâtre français, sans compter les nombreuses adaptations cinématographiques, dont celle de Jean-Paul Rappeneau en 1990 avec Gérard Depardieu en majesté.

Son *making of* pour ainsi dire, dont le pénible accouchement de la pièce par un Rostand dépressif, fascinait l'homme de théâtre Alexis Michalik, qui rêvait de le raconter au cinéma. Il avait en tête *Shakespeare in Love,* de John Madden, oscarisé en 1999, jonglant avec des références plus anciennes, comme *Les enfants du paradis, French cancan,* des films de Billy Wilder, etc.

« Je porte ce projet depuis 15 ans, précise Alexis Michalik, mais ça coûtait cher. Personne ne voulait investir dans cette histoire. »
NICOLAS TUCAT AGENCE FRANCE-PRESSE

« Je porte ce projet depuis 15 ans, précisait-il à Paris en janvier, mais ça coûtait cher. Personne ne voulait investir dans cette histoire. »

L'époque de l'action aussi le fascinait: « *Cyrano* fut la dernière superproduction théâtrale du théâtre français, rappelle-t-il. C'était le début du cinéma, appelé à prendre la relève des grands spectacles populaires. Cette pièce, qui n'était pas avant-gardiste, est devenue un classique. »

Des planches à l'écran

Mission accomplie: *Edmond* a pris l'affiche sur les grands écrans français il y a trois semaines et atterrira sur ceux du Québec vendredi.

Le film retrace cette création semée d'embûches de *Cyrano de Bergerac* par le jeune Rostand (Thomas Solivérès) suant sur sa page blanche après avoir promis un rôle au comédien Constant Coquelin (Olivier Gourmet). Son épouse est jalouse, les actrices se crêpent le chignon, personne n'est prêt et ça chauffe en coulisses… L'histoire de la mise au monde de *Cyrano* (qui rend aussi hommage à son héros à nez et à panache) est romancée sur bien des plans. « Dans la vraie vie, Rostand a écrit cette pièce en huit mois et non en trois semaines comme ici. »

Avant de porter son scénario catastrophe au cinéma, Alexis Michalik dut pourtant emprunter une voie de traverse. Il en fit à Paris une pièce de théâtre comique, écrite et montée par ses soins.

Dès 2016, au Palais-Royal, son *Edmond* connut le triomphe et remporta l'année suivante cinq prix Molière. Le spectacle fut d'ailleurs repris l'été dernier au TNM, dans le cadre de Juste pour rire, sous la direction de Serge Denoncourt. Il fut aussi adapté en bédé. « Cette pièce, c'est mon *Cyrano* », dit son auteur en riant.

Après pareil succès théâtral, les bourses se sont déliées pour l'adaptation cinématographique. Un petit budget tout de même: 10 millions d'euros. Petit chiffre pour une production d'époque à grosse distribution (dont Olivier Gourmet, Mathilde Seigner, Clémentine Célarié).

« C'était mon premier film et je voulais restituer le chic du temps, précise Alexis Michalik. Mon but était de demeurer classique, mais très rythmé, avec un langage cinématographique, des scènes tournées à 360 degrés, mêlant les références anciennes et modernes à travers une comédie populaire davantage qu'un film d'auteur. On a tourné *Edmond* à Prague et à Karlovy Vary (sauf la finale au couvent. Impossible de trouver des cloîtres français en République tchèque). Ç'a été génial. On a eu trois nuits en extérieur pour la scène du balcon… »

Le maître d'œuvre désirait une autre équipe d'interprètes que ceux qui avaient incarné *Edmond* sur les planches, d'autant plus que ceux-ci se produisaient encore en tournée avec sa pièce. « J'avais 40 acteurs à trouver. » Pour le rôle de Rostand, il s'est tourné vers Thomas Solivérès, dont il appréciait l'aspect juvénile mêlé de maturité. « Rostand était ainsi. Il a écrit *Cyrano* à 29 ans. On n'a eu qu'à coller une moustache à Thomas. »

Le nouveau cinéaste avait envie de participer à la distribution du film et s'est offert le rôle de Georges Feydeau, le dramaturge du *Dindon*, auteur à succès, mondain et fantasque. « Mais dans la vraie vie, il était quand même plus sympathique que la tête à claques que j'ai imaginée… »

Cet entretien a été effectué à Paris dans le cadre des Rendez-vous d'Unifrance.

Il convient de signaler qu'en dépit de l'intelligence de la réalisation de Nadine Labaki, qui privilégie une caméra en phase avec Zain, *Capharnaüm* ne fonctionnerait probablement pas sans Zain al-Rafeea, un réfugié syrien dans la vraie vie. Il confère à son personnage une vérité de chaque instant tout en offrant une véritable interprétation.
MÉTROPOLE FILMS

L'enfant qui a dit « assez ! »

Un gamin intente un procès à ses parents pour l'avoir mis au monde dans le film de Nadine Labaki

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

L'histoire de *Capharnaüm* se passe à Beyrouth, mais pourrait être campée dans n'importe quelle grande métropole, ou presque. L'essentiel de l'action se déroule dans un quartier cosmopolite pauvre où vivotent réfugiés et sans-papiers avec, en périphérie, une racaille bien organisée prête à profiter de la vulnérabilité d'autrui. Zain, gamin d'une douzaine d'années environ, voit clair dans tout cela, contraint qu'il est de passer le plus clair de son temps dans les rues où il gagne des sous pour ses parents; il a vu neiger, façon de parler. Lorsque ces derniers vendent sa sœur cadette, Sahar, à un commerçant du coin avec les conséquences tragiques attendues, c'en est trop pour l'enfant qui, de fugue en incarcération, décide de traîner père et mère en cour. Son grief: qu'ils l'aient mis au monde.

Prémisse invraisemblable que celle de ce film en lice pour l'Oscar du meilleur long métrage en langue étrangère? Devant la quantité d'outrages aux droits de l'enfance — mais aussi aux droits de la personne en général, on y reviendra — dont on est témoins dans le film de Nadine Labaki (*Caramel*, *Et maintenant, où on va?*), la démarche de Zain (Zain al-Rafeea) apparaît étonnamment sensée lorsqu'elle survient.

Contexte et psychologie

Car le drame humain que relate Nadine Labaki, auteure aussi du scénario, est terrible. En cela que le destin funeste que connaît Sahar, comme l'a saisi Zain, découle d'une combine des parents, leur mère ayant eu l'idée de vendre ses filles, avec grossesses en série.

En fait, la poursuite de Zain le concernant est pour lui un prétexte pour qu'on stoppe ses parents.

Authenticité douloureuse

À ce propos, et bien qu'elle ne minimise en rien l'horreur de leur stratagème, la cinéaste ne se borne pas à présenter ce père et cette mère indignes comme des monstres unidimensionnels. Devant le juge, chacun a l'occasion de faire valoir qu'à force de vivre dans le dénuement complet, sans éducation, sans rien, eh bien, on en vient à faire ce qu'on peut avec ce qu'on a.

Et tout ce que ces gens possèdent, si on suit leur raisonnement, ce sont leurs enfants. Logique indéfendable, mais derrière laquelle les deux adultes se réfugient néanmoins face à la lucidité implacable de leur fils. D'ailleurs, l'âge indéterminé de Zain constitue au fond une métaphore d'un vécu transcendant les années.

Ici, il convient de signaler qu'en dépit de l'intelligence de la réalisation de Nadine Labaki, qui privilégie une caméra en phase avec Zain, c'est-à-dire sur le qui-vive et à hauteur d'enfant, *Capharnaüm* ne fonctionnerait probablement pas sans Zain al-Rafeea, un réfugié syrien dans la vraie vie. Il confère à son personnage une vérité de chaque instant tout en offrant une véritable interprétation (la scène où il «renonce» à sa mère est puissante). La plupart des interprètes sont, pour le compte, des non-professionnels comme lui.

Justement, l'authenticité douloureuse qui émane de la distribution pallie en partie le manque de fluidité d'un récit sincère mais ponctué, hélas, de trop nombreux points d'orgue émotionnels.

Un plaidoyer

On salue toutefois le parti pris de la nuance manifesté par la cinéaste, qui, entre autres exemples révélateurs, place sur la route de Zain une seconde figure maternelle qu'attitudes et gestes distinguent en tout de la première. Elle se prénomme Rahil et est une sans-papiers éthiopienne (lot de son interprète Yordanos Shiferaw).

Sans ressource et cachant son bébé des autorités migratoires, elle n'en recueille pas moins Zain lorsque ce dernier fuit son foyer.

Pendant que Rahil travaille, Zain s'occupe du poupon comme le grand frère qu'il sait si bien être. Mais un jour, Rahil ne rentre pas, piégée à l'insu de Zain par un réseau de trafic humain.

C'est dire qu'où qu'il aille, Zain est confronté à la réalité d'un monde où tout s'achète et tout se vend, à commencer par les femmes et les enfants. Or, déjà rompu au travail illégal et même à la prison, Zain veut briser le cycle. Et c'est à ce parcours-là que s'attarde Nadine Labaki qui, pour l'anecdote, incarne l'avocate du gamin.

Elle fait en l'occurrence là acte de cohérence. À terme en effet, *Capharnaüm* a valeur de plaidoyer adressé à un monde en perte d'humanité, d'exhortation à chérir davantage ce qu'il a de plus précieux: ses enfants. Car il est des richesses qui ne devraient jamais être monnayées.

Capharnaüm (V.O. s.-t.f.)
★★★ 1/2
Drame social de Nadine Labaki. Avec Zain al-Rafeea, Yordanos Shifera, Fadi Kamel Youssef, Kawtar al Haddad, Cedra Izam. Liban–États-Unis–France, 2018, 123 minutes.

Un peuple et son destin

Une consultation référendaire se transforme en affrontement identitaire… et ça brasse !

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Kim Campbell, éphémère première ministre du Canada, avait déclaré en 1993 : « Une élection n'est pas le moment pour parler de choses sérieuses. » On pourrait en dire autant de certaines campagnes référendaires, où la démagogie l'emporte trop souvent sur les idées.

Dans le cadre de l'importante consultation sur le statut de la Catalogne au sein de l'Espagne tenue à l'automne 2017, son issue était si importante qu'elle ne pouvait que teinter de gravité les débats. Or, le monde entier en a été témoin, le véritable enjeu était ailleurs : les Catalans pourront-ils, oui ou non, exercer leur droit de vote ? Telle était la question, non écrite, mais qui était sur toutes les lèvres.

Alexandre Chartrand n'est pas qu'un simple observateur des remous politiques de la Catalogne, grand amoureux de ce territoire de résistance dont l'annexion par Madrid en 1714 constitue encore une blessure. Après *Le peuple interdit* (2016), où il scrutait le bouillonnement politique de cette « société distincte », il revient sur place, au cœur de l'action, là où ça discute ferme, là où ça s'agite, là où on en vient parfois aux coups.

L'Espagne risquait fort de trembler au lendemain du 1er octobre 2017, et si fort d'ailleurs que le gouvernement de Mariano Rajoy avait jugé inconstitutionnel cet exercice démocratique tenu à bout de bras par Carles Puigdemont, le président de la Catalogne, figure emblématique de ce mouvement pacifique. Si *Avec un sourire, la révolution !* prenait la forme d'un thriller, Rajoy serait assurément le vilain de l'affaire, ici encapsulé dans un téléviseur, le plus souvent en voix hors-champ sur des images illustrant à quel point la résistance politique s'organise. Dire qu'il se comporte en pyromane, considérant le nombre de ses déclarations incendiaires, relève de l'euphémisme.

Carles Puigdemont, alors président de la Catalogne, est une figure emblématique du mouvement d'indépendance qui a secoué l'Espagne en 2017.
K-FILMS AMÉRIQUE

Alexandre Chartrand ne s'efface jamais complètement devant son sujet et ses protagonistes, comme pour témoigner du fait qu'il est lui-même aspiré dans ce tumulte, tentant par tous les moyens de se frayer un chemin jusqu'à eux, tâche visiblement difficile. Il réussit à jouer la carte de la familiarité avec le célèbre chanteur Lluis Llach, qu'on pourrait assimiler à un frère de Joan Baez, ou l'acteur Sergi Lopez, affable et désinvolte, lui dont la carrière européenne offre une liberté sans doute enviée par bien d'autres collègues catalans.

Ces conversations à bâtons rompus sur des places bondées dans les quartiers centraux de Barcelone la magnifique sont souvent entrecoupées des clameurs de la foule (« Nous voterons ! »), de discours lyriques des figures de proue du mouvement indépendantiste, le tout culminant vers le grand jour que plusieurs croyaient impossible. Car si le documentaire est construit à la manière d'un suspense (dont on connaît la conclusion mi-figue mi-raisin, mais pas l'équipe de tournage !), le cinéaste nous guide discrètement, sans narrateur omniscient ni mise en contexte autre que des intertitres sur fond noir.

Tout le reste déborde de couleurs et d'euphorie, certes, mais en décidant de se ranger dans le camp des indépendantistes catalans, Alexandre Chartrand assume ses partis pris, et une part de danger visiblement non planifiée, gracieuseté des autorités espagnoles faisant du jour du vote un dimanche de la matraque. Ce qui donne au film ses moments les plus intenses : une richesse sur le plan cinématographique, un œil au beurre noir au visage de la démocratie. Plus de deux millions de Catalans ont dit « oui », mais ils n'ont pas fini de sourire…

Avec un sourire, la révolution !
★★★ 1/2
Documentaire d'Alexandre Chartrand.
Canada, 2019, 87 minutes.

Le problème d'intégration

Divers âges ingrats s'entremêlent dans *Une colonie*, un beau portrait d'une jeunesse d'aujourd'hui

CRITIQUE
ANDRÉ LAVOIE
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Même en début de carrière, ce n'est pas la première fois que la cinéaste Geneviève Dulude-De Celles revisite sa propre enfance et son adolescence. Sa région d'origine, Sorel-Tracy, sert également de théâtre à son cinéma, qu'il soit documentaire (*Bienvenue à F.L.*) ou cette fois sur le terrain de la fiction avec *Une colonie*.

Dans les deux cas, on y sent à la fois une vérité dans la manière de construire ses personnages, un désir sincère de les ancrer dans une réalité complexe malgré ses contours bucoliques, ainsi qu'une absence de triomphalisme dans la façon d'aborder, et peut-être de résoudre, leurs difficultés. Nous sommes loin des Contes pour tous, et très près d'un cinéma où le thème de la jeunesse s'avère chose sérieuse (*Catimini*, *Ailleurs*, *La disparition des lucioles*, etc.), une gravité se camouflant parfois bien mal derrière les rires et les bravades.

La cinéaste n'a pas quitté complètement ses réflexes documentaires, observant de près son héroïne, Mylia

Mylia (Émilie Bierre, dans un registre sans cesse retenu) ne semble rêver que d'une seule chose : passer inaperçue.
LENA MILL-REUILLARD ET ÉTIENNE ROUSSY

Flasque, le navet

La quatrième réalisation de Daniel Auteuil devrait l'inciter à rester devant la caméra

CRITIQUE
FRANÇOIS LÉVESQUE
LE DEVOIR

Il est des films que l'on commence à regarder sans attente particulière, mais qui, au bout de quelques minutes, provoquent une étrange réaction physiologique. Sans que l'on s'en rende compte tout de suite, la bouche s'entrouvre en une expression de plus en plus ébahie. D'une bêtise à s'en décrocher la mâchoire, *Amoureux de ma femme* est un tel film. L'acteur Daniel Auteuil a réalisé, si l'on peut dire, cette farce matrimoniale ringarde, et s'il est un souhait que l'on peut formuler à l'issue du visionnement, c'est qu'il s'en tienne à son premier métier dorénavant.

Certes, la formule est éculée dès lors qu'un comédien se plante en voulant mettre en scène. Seulement voilà, devant pareil ratage, on ne se sent guère inspiré (ou charitable).

L'action se déroule à Paris, côté nantis, en témoigne l'appartement immense, tout pierre tout bois, que partagent Daniel (Daniel Auteuil) et Isabelle (Sandrine Kiberlain). Ce samedi soir là, le couple reçoit Patrick (Gérard Depardieu) et Emma (Adriana Ugarte). Un ami de longue date, Patrick a récemment plaqué Laurence, conjointe des vingt dernières années et meilleure amie d'Isabelle, pour Emma. Belle et jeune Emma que Daniel n'a pas sitôt vue qu'il en est d'ores et déjà follement épris.

Campée entièrement ou presque au cours dudit souper, l'intrigue est relatée du point de vue de ce dernier et consiste en une suite de projections mentales, Daniel se prenant à imaginer un futur auprès d'Emma.

Dénué de grâce

Le concept n'est en soit pas mauvais. On pense entre autres à *Une Anglaise romantique* (*The Romantic Englishwoman*), de Joseph Losey, où Michael Caine interprète un écrivain qui planche sur un roman inspiré par la possible liaison entre son épouse (Glenda Jackson) et un gigolo (Helmut Berger), entre fiction, métafiction et structure gigogne.

Amoureux de ma femme relève au contraire d'une construction rudimentaire, quoique les envolées fantasmatiques sont insérées sans grâce aucune. Mais comme la réalisation n'en affiche pas davantage, on pourra y voir une forme d'unité, si involontaire soit-elle, dans la gaucherie.

Le plus curieux est qu'en théorie, le rythme devrait être échevelé. Or, en pratique, les séquences s'étirent pour culminer, règle générale, par un gag foireux. Les origines théâtrales sont apparentes dans chaque déplacement : les personnages entrent et sortent précipitamment des différentes pièces, se balancent des répliques insipides, se crient dessus sans être entendus des autres convives (c'est qu'il est spacieux, cet appartement). On est en présence du genre de film où les comédiens, privés d'une quelconque direction d'acteurs, surjouent de façon éhontée, confondant volontiers surenchère et effet comique.

Misogynie ordinaire

Ah, elle est loin l'époque où l'on s'émouvait au spectacle de Daniel Auteuil et Gérard Depardieu partageant l'écran dans *Jean de Florette*. Ici, Auteuil est plein de tics et Depardieu, indifférent. Quant à l'excellente Sandrine Kiberlain, elle paraît chercher ses repères en épouse tour à tour harpie castratrice et manipulatrice passive-agressive. Adriana Ugarte n'est pas mieux servie, confinée à une partition-objet. Elle en est ainsi réduite à n'être qu'un corps dans une robe moulante rouge, une minijupe de cuir noir, un deux-pièces, ou évidemment à poil, selon la teneur des rêveries de Daniel. Que l'on se rassure : Depardieu reste habillé.

Les personnages, surtout féminins mais masculins également, se résument à des archétypes d'un autre temps. Déployée sans vergogne, la misogynie ordinaire de cette production clinquante est à hurler. C'est à la mode de le dénoncer, rouspéteront certains avant d'avoir vu le film, mais lorsque c'est si patent, impossible de ne pas le signaler.

Après s'être refermé la bouche, on sera avisé de se boucher le nez, car c'est là un navet, et pas de la première fraîcheur.

Amoureux de ma femme
Aucune étoile
Comédie (si l'on veut) de Daniel Auteuil. Avec Daniel Auteuil, Sandrine Kiberlain, Gérard Depardieu, Adriana Ugarte. France, 2018, 85 minutes.

Nous sommes loin des Contes pour tous, et très près d'un cinéma où le thème de la jeunesse s'avère chose sérieuse

(Émilie Bierre, dans un registre sans cesse retenu), belle adolescente taciturne qui ne semble rêver que d'une seule chose : passer totalement inaperçue. Tout le contraire de sa petite sœur Camille (Irlande Côté, qui rivalise en dynamisme avec le Guillaume Lemay-Thivierge d'autrefois), amusante bourrasque d'énergie et de créativité, et qui cause une petite commotion en débarquant chez son voisin d'origine autochtone avec une poule morte dans les bras. Rien pour impressionner Jimmy (Jacob Whiteduck-Lavoie, énigmatique), qui se retrouvera peu de temps après dans la classe de Mylia, deux marginaux sans revendications tonitruantes.

L'arrivée de Mylia dans cette école (qui ressemble à tant d'autres bunkers éducatifs québécois) est précédée d'une aura de mystère et bien des soucis livrés en sourdine, sans dialogues hautement explicatifs. Qu'il s'agisse des tensions vécues par ses parents (les adultes sont sans cesse relégués à la marge et ne font que de brèves apparitions), d'un lourd historique d'intimidation ou d'un inconfort maladif devant l'assurance ostentatoire de ses camarades en matière de sexualité, Mylia traverse ce petit monde avec la peur au ventre.

Une colonie se présente comme la trajectoire parfois sinueuse, souvent abrupte, d'une fille entre deux autres âges tout aussi ingrats. Parfois exaspérée par l'enthousiasme naïf et délirant de sa cadette et tout aussi perplexe devant des copines qui, avec à peine une année de plus au compteur, semblent déjà revenues de tout, Mylia parcourt cet univers d'un air souvent effrayé. En voiture ou en autobus scolaire, elle contemple ce paysage campagnard comme s'il n'avait pas de fin, comme si elle en était prisonnière.

Un sentiment que partagent bien des garçons et les filles de son âge et décrypté par une jeune cinéaste y injectant ses propres interrogations, anciennes et récentes, sur les alliances au sein d'une fratrie ou d'un clan amical, mais aussi entre différentes cultures, ici celles des Premières Nations. Dans *Une colonie*, ces sujets sont exposés sans abondance de détails, avec un charme délicat, celui d'une période toujours un peu houleuse, à la fois interminable et essentielle…

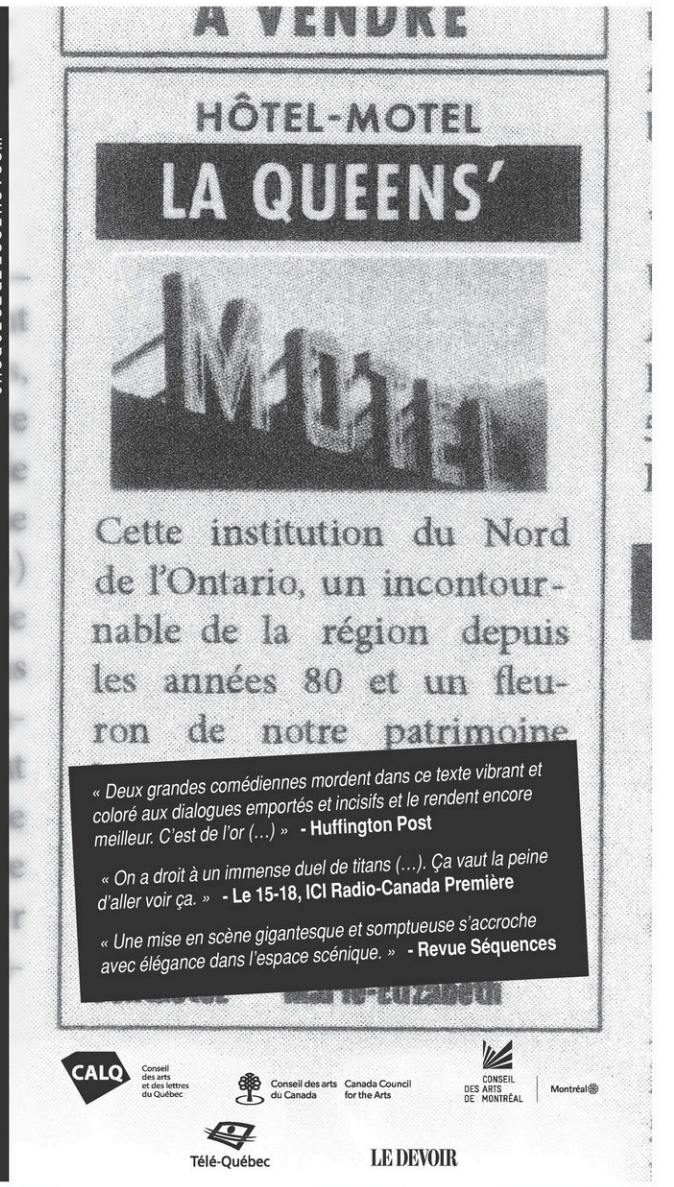
Une colonie
★★★ 1/2
Drame de Geneviève Dulude-De Celles. Avec Émilie Bierre, Irlande Côté, Jacob Whiteduck-Lavoie, Cassandra Gosselin-Pelletier. Québec, 2018, 103 minutes.

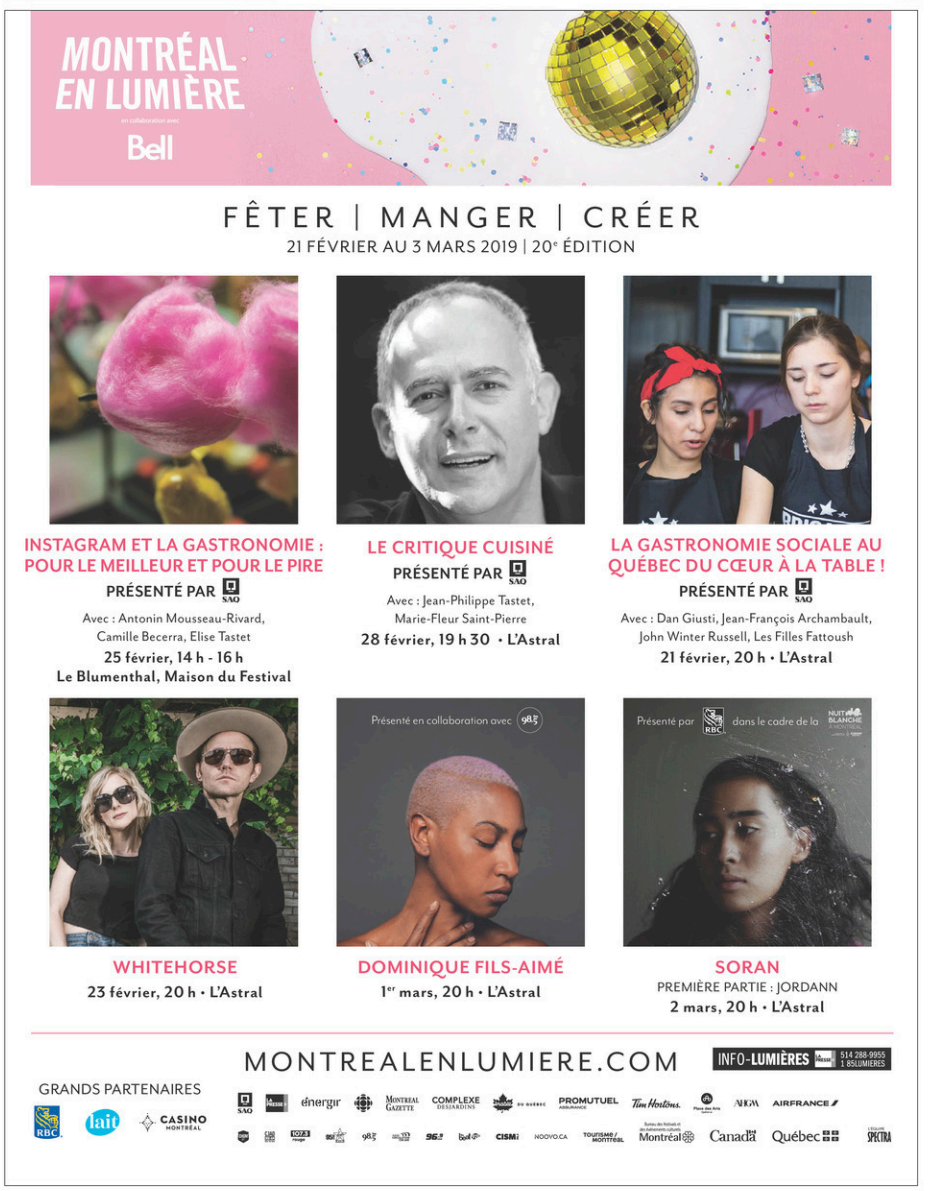
Les personnages, surtout féminins mais masculins également, se résument à des archétypes d'un autre temps. Déployée sans vergogne, la misogynie ordinaire de cette production clinquante est à hurler.
FILMS DE L'OPALE

LA LICORNE
production LA MANUFACTURE
theatrelalicorne.com

TEXTE
Jean Marc Dalpé
MISE EN SCÈNE
Fernand Rainville
AVEC
David Boutin
Marie-Thérèse Fortin
Alice Pascual
Dominique Quesnel
Hamidou Savadogo
CONCEPTION
Jean Gaudreau, Larsen Lupin, André Rioux, Patricia Ruel et Mireille Vachon

DU 15 JANVIER AU 23 FÉVRIER





Notre sélection cinéma en salle

Les nouveautés sont en rose

Une affaire de famille (V.O., s.-t.f.)

★★★★★

Lauréat de la Palme d'or, *Une affaire de famille* marque un nouveau sommet pour l'auteur des déjà exceptionnels *Nobody Knows* et *Still Walking*, Hirokazu Kore-eda. On y suit le quotidien ardu de la famille Shibata, qui joint les deux bouts en recourant à divers larcins et dont l'équilibre précaire est compromis lorsque le père et la mère recueillent une fillette abandonnée dans le froid. Kore-eda, malgré une empathie évidente envers ses personnages, ne minimise jamais l'ampleur des dilemmes moraux en présence, non plus qu'il ne se montre complaisant par rapport aux failles du couple, qui n'en est dès lors que plus poignant, que plus humain. Porté par une poésie visuelle sur laquelle l'adversité n'a aucune prise, c'est là un film qui reste. On l'emporte avec soi, en pensées, y revenant inopinément… On sent des larmes monter alors que défilent en boucle des scènes si justes qu'elles semblent avoir été arrachées au réel.

François Lévesque

Roma

★★★★★

Chef-d'œuvre d'Alfonso Cuarón (cinéaste de *Gravity*) que ce retour à son enfance au début des années 1970, en banlieue cossue de Mexico. À travers l'admirable portrait de Cleo (Yalitza Aparicio), servante et ange d'une famille en éclatement, c'est l'âme du Mexique qui vibre et respire dans ce film contemplatif et immersif. Les images en noir et blanc sublimes, les cadrages artistiques, somptueusement filmés, sans musique, et une caméra 65 mm qui embrasse à la fois les détails intimes et la violence du pays, la sensibilité et la force du film en font une œuvre d'anthologie.

Odile Tremblay

Impetus

★★★★ 1/2

Dans ses précédents documentaires, dont *L'atelier de mon père*, Jennifer Alleyn explorait les mécanismes de la création. Or, après s'être penchée sur les démarches d'autres artistes, voici que la cinéaste met la sienne à nu. Cela, alors qu'elle vit une profonde remise en question. D'où le titre *Impetus*, qui signifie « force d'impulsion », « élan ». Car c'est dans l'expectative de cet état que se trouvent les personnes réelles et imaginaires qui se côtoient dans un film unique où Jennifer Alleyn, en une forme de déconstructivisme cinématographique, désigne les artifices du cinéma pour mieux leur renouveler son amour. Ici, la cinéaste ouvre ni plus ni moins son intimité d'artiste, avec toute la vulnérabilité que cela suppose. Pour le compte, ce à quoi on assiste dans cet enchevêtrement audacieux de documentaire et de fiction n'est pas tant l'émergence d'un second souffle qu'une renaissance. C'est dire qu' outre qu'il intrigue, stimule et fascine, *Impetus* émeut.

François Lévesque

Destroyer (V.O.)

★★★★ 1/2

Afin de régler ses comptes avec un truand qui refait surface après des années de silence, la détective Erin Bell remonte le fil d'un passé trouble. Filmée sans fard ni filtre, Nicole Kidman, hormis le fait qu'elle fait acte de réalisme dramatique, paraît ici adresser un doigt d'honneur à quiconque songerait à se formaliser de ses choix. Car elle ne renie pas pour autant sa part *glamour*, des retours en arrière la montrant comme on est habitués de la voir. Elle est tout cela, semble-t-elle dire par-delà la fiction, et ça ne regarde qu'elle. Cette affirmation de soi est en l'occurrence l'un des thèmes principaux du film de Karyn Kusama, dont le sous-texte s'avère aussi passionnant que l'intrigue. Outre l'apparence de la star, on a volontiers relevé qu'elle joue une héroïne « antipathique ». Là encore, ce qui est banal avec un acteur a toujours l'heur d'étonner avec une actrice. Or, à l'issue de ces deux heures dans la vie d'Erin, on objectera qu'elle est, au contraire, profondément sympathique. Mais peut-être pas selon les standards établis. Lire : masculins. Et c'est aussi ça, le sujet de ce film brillant.

François Lévesque

La grande noirceur

★★★★

Après avoir fui la conscription, un Québécois errant, imitateur de Chaplin de son métier, vit des pérégrinations calamiteuses dans l'Ouest américain. Le passé indéterminé campe d'office l'action en contrées où le surréalisme couve sous l'apparente familiarité. On est à la lisière du fantastique. Jumelé à un habillage sonore entêtant, le récit minimaliste favorise un état de transe. Transcendant un budget malingre, le cinéaste Maxime Giroux crée un éblouissant album en mouvement où chaque plan se révèle plus envoûtant que le précédent. Une facture exquise tenant lieu d'écrin tellement séduisant qu'on est saisi, effet de contraste, par la laideur humaine qui grouille en son sein : celle à laquelle est confronté le héros (un Martin Dubreuil touchant d'intériorité). C'est effrayant, drôle parfois, unique en somme, et à voir sur grand écran.

François Lévesque

Des histoires inventées

★★★★

Réalisé par Jean-Marc E. Roy, *Des histoires inventées* fait honneur à son iconoclaste sujet. En cela que la forme de ce documentaire consacré à André Forcier est tout sauf classique. Forcier qui, généreux de sa flamme, revisite ses films sans ordre précis sinon celui que commande la teneur d'un propos générant ses propres enchaînements. Tandis que le cinéaste commente sa filmographie, des pans de celle-ci revivent autour de lui. Le plus beau, et il fallait y penser tant c'est brillant, réside dans ce que les interprètes desdits films viennent pour l'occasion (ré)incarner leurs rôles d'antan, l'allure d'à présent, mais tels qu'autrefois. Ces personnages, Forcier les appelle ses fantômes. Justement, au terme de cette procession des fantômes des films passés, on se dit que rarement hantise aura été si plaisante. Que voilà un hommage passionnant à un grand.

François Lévesque

Une colonie, drame de Geneviève Dulude-de Celles
FUNFILM

Si Beale Street pouvait parler (V.F. de If Beale Street Could Talk)

★★★★

Cette touchante et poétique histoire d'amour de Barry Jenkins, adaptée du roman de James Baldwin, éclaire dans un milieu afro-américain des années 1970 le New York de la discrimination raciale brisant ici la vie d'un tendre, beau et jeune couple de Harlem (Kiki Layne et Stephan James). Les images somptueuses, la musique inspirée, le montage complexe, l'intimité érotique de plusieurs scènes et le naturel des acteurs éblouissent, mais le côté esthétisant empêche le film de cogner aussi fort que l'oscarisé *Moonlight* du même cinéaste.

Odile Tremblay

Avec un sourire, la révolution !

★★★ 1/2

Après *Le peuple interdit*, Alexandre Chartrand n'avait pas l'intention d'abandonner les Catalans à leur sort, surtout à un des moments les plus importants de leur histoire. Mais leur désir d'indépendance s'est vite heurté au mur de l'autoritarisme du gouvernement espagnol. De Madrid, par la voix du président Mariano Rajoy, le référendum du 1er octobre 2017 fut jugé inconstitutionnel, autorisant ainsi tous les coups bas et quelques coups de matraque. Dans ce deuxième chapitre documentaire, le cinéaste s'est placé à la fois au cœur de ce tumulte et aux côtés de quelques protagonistes, tous catalans, prônant une indépendance vibrante, joyeuse, pacifique. Au fil des jours, l'euphorie laisse la place à la gravité, installant un suspense dont nous connaissons l'issue, mais qui donne encore froid dans le dos : le bruit des bottes pour contrer le pouvoir des urnes.

André Lavoie

Une colonie

★★★ 1/2

L'enfance semble un pays que Geneviève Dulude-De Celles (*Bienvenue à F.L.*) se plaît à ratisser, sans compter celui de son enfance, la région de Sorel-Tracy, avec cette campagne marquée aussi par l'industrialisation. Ces paysages, la jeune Mylia (Émilie Bierre) semble les observer avec détachement, voire avec ennui, tout le contraire de sa cadette (Irlande Côté), vraie boule d'énergie. À la faveur de l'arrivée de Mylia, protégée de loin par les adultes, dans une nouvelle école, c'est aussi de nouveaux horizons qui s'ouvrent devant elle, des découvertes parfois douloureuses. Une œuvre délicate, sensible, sur ces passages entre deux âges, transitions aussi douloureuses qu'interminables, mais essentielles pour atteindre une assurance nécessaire. C'est l'une des belles leçons d'*Une colonie*.

André Lavoie

Capharnaüm (V.O., s.-t.f.)

★★★ 1/2

À la mort de sa petite sœur vendue à un voisin par ses parents, Zain, un enfant des rues, intente un procès à ceux-ci. Son grief : qu'ils l'aient mise au monde. En dépit de l'intelligence de la réalisation de Nadine Labaki, qui privilégie une caméra en phase avec Zain, c'est-à-dire sur le qui-vive et à hauteur d'enfant, *Capharnaüm* ne fonctionnerait pas sans Zain al-Rafeea. Un réfugié syrien dans la vraie vie, il confère au jeune héros une vérité de chaque instant. La plupart des interprètes sont des non-professionnels comme lui. Justement, l'authenticité douloureuse qui émane de la distribution pallie en partie le manque de fluidité d'un récit sincère mais ponctué, hélas, de trop nombreux points d'orgue émotionnels. À terme, le film a valeur de plaidoyer adressé à un monde en perte d'humanité, une exhortation à chérir davantage ce qu'il a de plus précieux : ses enfants. Car il est des richesses qui ne devraient jamais être monnayées.

François Lévesque

La guerre froide (V.O., s.-t.f.)

★★★ 1/2

Wiktor aime Zula. Zula aime Wiktor. Hélas, lorsqu'ils sont ensemble, les amants ne s'endurent pas. Des deux côtés du Rideau de fer, le film de Pawel Pawlikowski, Prix de la mise en scène à Cannes, conte l'amour impossible entre ce musicien ténébreux et cette chanteuse passionnée. Il passe à l'Ouest, elle choisit de rester derrière. S'ensuit la première de plusieurs séparations, la suivante toujours plus tragique que la précédente (une certaine surenchère dramatique, il y a). Des tourments filmés en noir et blanc, comme *Ida*, du même Pawlikowski. Exquise, la direction photo met en valeur le sens de la composition du cinéaste, qui aligne des plans tous plus magnifiques les uns que les autres. Malgré les risques bien réels, la facture n'est jamais ampoulée, car empreinte d'une nostalgie élégiaque qui prend à l'âme autant qu'aux tripes.

François Lévesque

Hale County this Morning, this Evening

★★★ 1/2

Avant d'être photographe, RaMell Ross était professeur de… basketball. Cette passion prend beaucoup de place dans son premier documentaire, une symphonie visuelle débridée sur une ville qu'il connaît bien, Hale County en Alabama, là où il a enseigné pendant quelques années. La complicité est évidente avec ses personnages, des gens qui oublient sa caméra — au point même de s'en foutre complètement. Portrait intimiste, poétique et sinueux de la réalité afro-américaine captant par bribes, en accéléré ou sous des angles incongrus un milieu accablé par la chaleur, mais aussi la misère. Jamais fataliste, le cinéaste se plaît à observer des jeunes en action, dont un particulièrement athlétique, croyant trouver son salut grâce à un ballon. L'Amérique dans toute sa simplicité, ici jamais tonitruante.

André Lavoie

Lola et ses frères

★★★

L'acteur Jean-Paul Rouve se révèle parfois cabotin et tapageur, mais le cinéaste, qui ne dédaigne pas l'humour, se plaît aussi à embrasser une certaine gravité. Les deux tons se chevauchent dans son nouveau film, de nouveau scénarisé avec la complicité de l'écrivain David Foenkinos après *Les souvenirs*. Encore une fois, une histoire de famille, et de fraternité parfois douloureuse, entre une jeune avocate, un opticien et un expert en démolition. Leur complicité semble (à peu près) parfaite au cimetière devant la tombe de leurs parents, mais les rivalités, les secrets et les mauvaises manies refont vite surface. À la faveur d'intrigues sentimentales et de déboires professionnels, ce clan pourrait bien se rapprocher, ou éclater. Rouve ne lésine pas sur les bonnes répliques, les quiproquos amusants, mais ne craint pas non plus la lourdeur des symboles.

André Lavoie

Mary Queen of Scots

★★★

Porté par les impressionnants sites naturels d'Écosse et par de magnifiques costumes, *Mary Queen of Scots* est un film d'époque qui charme par ses images. Mais le retour au XVIe siècle proposé par la réalisatrice Josie Rourke n'est pas qu'épatant. Le récit débute en 1561, alors que Marie Stuart, reine d'Écosse, rentre d'exil. Elle affrontera non seulement sa rivale d'Angleterre, la reine Élisabeth 1re, mais sa propre cour aussi. Saoirse Ronan (*Lady Bird*) et Margot Robbie (*I, Tonya*) incarnent les deux reines avec beaucoup d'aplomb. Derrière le portrait d'un personnage historique, le film pointe des enjeux toujours actuels, de la place au pouvoir des femmes à des questions géopolitiques telles que l'indépendance de l'Écosse ou les rapports avec l'Europe.

Jérôme Delgado

La course des tuques

★★★

C'est une suite, mais c'est surtout une variation sur le même thème. *La course des tuques* remplace une bataille de boules de neige par une course de luges, mais au final, c'est encore une fois la camaraderie qui triomphe au son de chansons résolument accrocheuses. Car la transposition soigneusement animée de ce petit monde archiconnu de toute une génération, celle des premiers Contes pour tous des années 1980, affiche une efficacité renouvelée et exploite jusqu'à l'excès le potentiel énergique des acrobaties hivernales. Pour le reste, on retrouve la même galerie de personnages, avec de nouveaux venus qui tiennent le haut pavé et sèment, évidemment, la zizanie. Ils devront affronter l'ingéniosité bricoleuse de François les Lunettes, pourvu de la voix d'Hélène Bourgeois-Leclerc qui en fait des tonnes, et avec fierté.

André Lavoie

Merveilles des mers (V.F. de Wonders of the Sea)

★★ 1/2

Toutes sortes de choses se retrouvent au fond des mers, même la voix d'Arnold Schwarzenegger. Producteur de ce documentaire haut en couleur où plane l'ombre du célèbre explorateur Jean-Jacques Cousteau, fièrement représenté par sa descendance, il en assure la narration, une première pour cet acteur transformé en politicien. Le résultat aligne une multitude de splendeurs sous-marines, des îles Fidji aux côtes de la Californie, en passant par le Mexique et les Bahamas, mais côté contenu, la pêche se révèle moins miraculeuse. Dans un souci de familiarité, à la voix du célèbre Terminator (oui, il lance la fameuse réplique qui a défini toute sa carrière !) s'ajoutent celles du fils Cousteau et de ses deux enfants, recréant une dynamique familiale totalement artificielle, élément qui devrait sombrer dans l'abîme pour laisser toute la place à ces merveilles.

André Lavoie

Sérénité (V. F. de Serenity)

★ 1/2

Pêcheur opiniâtre vivant sur une île au large de la Floride, Baker Dill (Matthew McConaughey, convaincu mais pas convaincant) reçoit un jour la visite de son ex-femme (Anna Hathaway, pitoyable femme fatale) qui lui demande de balancer son mari aux requins. Thriller maniéré qui se la joue film noir, *Sérénité* repose sur une pirouette scénaristique audacieuse. Malheureusement, celle-ci est si maladroitement exploitée que l'ensemble sombre dans le ridicule. Ajoutez à cela une conclusion d'une morale et d'une logique douteuses et vous obtenez un éclaboussant naufrage.

Manon Dumais

Resurgir en rose et avec aplomb

Le programme Résurgence fait résonner la voix d'artistes autochtones

CRITIQUE
JÉRÔME DELGADO
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Depuis que la Bibliothèque centrale de Montréal n'existe plus, il est plutôt rare que le public ait des raisons de se rendre dans l'édifice désormais baptisé Gaston-Miron et occupé en majeure partie par le Conseil des arts de Montréal (CAM). Un noble projet en soutien aux artistes des communautés autochtones donne l'une de ces rares occasions.

Il n'y a pas de véritable salle d'exposition dans l'édifice de style beaux-arts, remarquable par sa façade toute en colonnes. C'est dans la mezzanine qui surplombe le hall central que se tient la première expo issue du projet Résurgence, une résidence de création et diffusion mise en place par la Maison Photo Montréal, en collaboration avec plusieurs partenaires, dont le CAM.

L'honneur d'inaugurer ce programme destiné à des Autochtones pratiquant la photographie revient à Meky Ottawa. Pour l'artiste attikamek, inconnue jusqu'ici, c'est en quelque sorte le meilleur des tremplins.

Entre le portrait social et la mise en scène, Meky Ottawa lance à travers ses photographies un cri d'affirmation haut en couleur. Ses huit images, teintées de rose et d'éclairage dramatique, sont peuplées de singuliers personnages, tous féminins.

Cette suite narrative toute en allégories explore les représentations de la féminité, entre la madone et le sujet nu. Condensé de références à l'histoire de l'art et à l'histoire populaire, la série se dresse néanmoins comme un rempart aux clichés. Si le thème de la violence faite aux femmes est courant chez les artistes autochtones qui traitent le corps féminin, comme dans le cas de Rebecca Belmore, l'approche chez Meky Ottawa n'est dénuée ni de fantaisie ni d'humour.

De la reine à la pendue

La série débute et se termine, telle qu'exposée dans l'édifice Gaston-Miron, par deux compositions inspirées du monde des loisirs. L'œuvre intitulée *13* reproduit une reine et son image renversée, en miroir, comme on en trouve dans un jeu de 52 cartes. La dame n'est ici associée à aucun genre, à aucune des enseignes habituelles — pas de pique, pas de cœur. Notez cependant le détournement féministe : la treizième carte est habituellement celle du roi…

De l'autre côté du hall, *La pendue* clôt le cycle. Meky Ottawa a féminisé la figure du jeu de tarot, pièce classique liée à l'impuissance et à l'enrichissement spirituel. Cette pendue clame cependant de manière plus nette le renversement de perspective que proposait déjà le tarot. L'artiste a laissé hors du cadre les pieds ligotés, contrairement à la tradition, et permet ainsi de mettre en valeur la tête, son mouvement et la prise éventuelle d'une action.

Meky Ottawa, *Spirit Ghost*, 2018
MEKY OTTAWA

Intitulé *Résurgence* comme le nom de la résidence, l'ensemble de Meky Ottawa appelle au retour en force de celles qui ont été longtemps soumises et malmenées. Malgré le fait que des Autochtones disparues et violentées soient encore une réalité, les *Lady in Pink*, *Plastic and Bitch* et autres *Spirit Ghost* (tous des titres d'œuvres exposées) évoquent une ère nouvelle. Des zones d'ombre demeurent, mais la figure féminine est centrale, déterminante, de celles qui tranchent entre une ligne rouge et une bleue — l'œuvre *Cut Here*.

À la manière d'une Cindy Sherman (pour le détournement identitaire), ou d'une Guia Besana citée dans le texte de présentation — photographe italienne faisant dans la chronique sociale empreinte d'onirisme —, le sens de la beauté chez Meky Ottawa a une forte charge critique.

Plus de cent ans après l'époque où un homme blanc (William Notman, par exemple) pouvait se servir de son studio photo pour décrire et définir la réalité autochtone au Canada, le travail en studio de cette nouvelle venue riposte par une bonne claque. Les photos d'Ottawa, exemptes de décors, aux murs nus, et imprimées sur du vinyle, sans encadrement, expriment la voix de la marge.

Pas de point de vue d'une élite ici, pas de manière autoritaire de raconter. Le contexte beaux-arts de l'édifice Gaston-Miron pourrait apparaître comme un drôle de choix pour exposer une telle *Résurgence*. C'est pourtant cette brutale dissonance qui lui donne crédit. Meky Ottawa aurait très bien pu exposer ses images dans la rue, comme un affichage sauvage. Le prestige de la mezzanine qu'on lui a offert, un lieu qui n'est quand même pas une galerie marchande, souligne néanmoins le sérieux de la démarche.

Résurgence
De Meky Ottawa. À la Maison du Conseil des arts de Montréal, 1210 rue Sherbrooke Est, jusqu'au 1er mars.

SUR LE RADAR

Événement à l'Atelier circulaire

Depuis 1982, l'Atelier circulaire a permis à de nombreux artistes de créer. Ce lieu s'est constitué, selon ses mots, comme « une plateforme de transmission de la gravure traditionnelle, œuvrant pour la réhabilitation éclairée de cette forme d'art à Montréal et au-delà ».

Alors que l'Atelier circulaire vit une augmentation majeure de son loyer, un cocktail dînatoire ainsi qu'une soirée-bénéfice permettront à 10 artistes de participer au financement de cette institution.

Pour 75 $, vous participerez à cette soirée où vous pourrez acquérir une œuvre inédite de Louis-Pierre Bougie, Marie-Claude Bouthillier, Jérôme Fortin, Ann McCall, Luce Meunier, François Morelli, Ed Pien, Marc Séguin, Shanna Strauss ou François Vincent.

Nicolas Mavrikakis

Soirée-bénéfice Multiples
À l'Atelier circulaire, jeudi 7 février, de 17 h à 20 h

Ann McCall, artiste participante à l'événement Multiples
ATELIER CIRCULAIRE

Descente aux enfers

Vincent Larouche offre en peinture une fable caustique sur notre époque

CRITIQUE
MARIE-ÈVE CHARRON
COLLABORATRICE LE DEVOIR

L'exiguë galerie soon.tw fait intégralement place à une installation de Vincent Larouche, aux airs guillerets vite chassés. À partir d'une banque d'images dont pullule Internet, l'artiste campe une galerie de personnages au désespoir, malgré le caractère léger et bédéesque qui les habille. Le drame en cause demeure allusif mais pointe l'époque actuelle, qui, livrée au néolibéralisme, fait de tout l'objet d'un sauvage marché. Larouche retravaille une imagerie prête à l'emploi, et a priori vide de sens, qu'il recharge de l'héritage de la peinture ancienne et de ses mythologies.

À la faveur d'un temps de montage supplémentaire accordé en galerie, le jeune artiste a entrepris de couvrir tout l'espace d'exposition, y prolongeant l'univers de ses quelques tableaux accrochés au mur. Aplats colorés et blancheur nette présentent des surfaces lisses sur le fond desquelles se détachent les personnages, une finition commerciale dont Larouche met en doute la superficialité. Un désarroi tragique teinte toutes les actions montrées, de celui qui se trouve les poches vides ou, pire, de ceux qui pensent à la mort, par pendaison ou avec un fusil sur la tempe.

Vincent Larouche, *Bouches de Cendres Actives*, 2019. Vue d'installation.
SIMON BELLEAU

La violence sourde est celle du quotidien avec le manège de ses routines. Dans *Bestiaires 2* (2018), l'une des rares toiles, l'hygiène corporelle de tous les jours enserre une funeste vision qui se nourrit des associations laissées ouvertes avec les autres éléments de l'installation. Entrepreneur, un personnage mué par une marche (trop) enjouée fait partie de la ronde esquissée dans l'espace, d'un mur à l'autre, que notre regard poursuit. En tête, un bandit de la finance se sauve avec la manne.

Antihéros

L'environnement créé ici par l'artiste est plus aseptisé, en un sens, que dans ses installations antérieures, à en juger par la documentation des expositions qu'il a présentées dans des espaces alternatifs de la trempe de soon.tw, comme *Calaboose* et *Bunker 2* (en cours à Toronto). Bris et débris faisaient littéralement partie de la donne. Rien ne vient joncher le sol dans l'actuelle installation, pour laquelle le désastre dans le champ de la représentation est maintenu. Prise dans son ensemble, cette peinture murale retient un peu des fresques anciennes qui dépeignaient des scènes mythologiques chargées, racontant les hauts faits de dirigeants ou des fables édifiantes.

Un tableautin offre le visage cadré serré d'une madone, tel un indice des références où puise entre autres l'artiste. Sa production, loin d'en rester à la nature graphique des illustrations à la source, témoigne d'un attachement plus large pour la peinture, son histoire et son faire. Larouche crée des compositions qui agencent avec force les différents éléments, ce qui rend l'installation si captivante en lui octroyant une profondeur insoupçonnée.

Des mouvements giratoires s'activent ici et là, dans les pastilles blanches répétées d'un tableau et dans la répartition des figures dans l'espace. Avec eux, un vortex prend forme, vertigineux. Ces motifs et leur configuration pourraient rappeler les scènes agitées qui peuplaient certaines peintures maniéristes du XVIe siècle, nées dans un climat d'incertitude. D'autres motifs se répètent et se font écho, comme celui en double de la vitre cassée, une forme en miroir qui, sordide, suggère une fuite par défenestration. La trouée du verre se combine à d'autres composantes plastiques, parfois très subtiles, créant des tensions entre l'illusoire profondeur et la planéité de la surface ; la fenêtre n'a eu de cesse, d'ailleurs, de se décliner dans l'histoire de la peinture.

Un Geppetto résigné, une femme dans la mire du regard lubrique d'un homme et un insecte menaçant sont également présents dans cette galerie de personnages qui n'ont rien d'héroïques, aux prises avec un mal aussi sournois qu'indicible. C'est une descente aux enfers, résume le diptyque intitulé *Catabase*, mais qui n'a pas le caractère d'un voyage initiatique, puisqu'une signalétique routière « *one way* » peinte au mur, nous indique qu'il est interdit de faire marche arrière.

Bouches de cendres actives
De Vincent Larouche. À soon.tw, 305, rue de Bellechasse, suite 101. Ouvert le samedi (12 h à 17 h).

soon.tw, et après

Si vous n'avez pas encore mis les pieds à la galerie soon.tw, il est plus que temps, puisqu'elle va quitter l'espace qu'on lui connaît, au 305 rue de Bellechasse. Après l'exposition de Vincent Larouche, finissant au baccalauréat à Concordia, c'est à Léopold L. Foulem et à Édouard Jasmin — céramistes chevronnés, actifs en dehors des circuits en vue de l'art —, que soon.tw confiera sa dernière plage, preuve encore de la programmation étonnante qui a fait sa signature. Le quatuor derrière soon.tw, les artistes Simon Belleau, Nicolas Lachance, Jean-François Lauda et Jérôme Nadeau, prend une pause le temps de revoir la façon de mener ses activités. Souplesse et réinvention sont les maîtres mots de cette entité vouée à la diffusion de ses pairs. Chose certaine, une publication sur Pierre Dorion, en coproduction avec Occurrence, verra le jour, et la bien nommée Bruno Sports Bar Biennale aura lieu en avril 2019.

PARTEZ À L'AVENTURE
ET RETROUVEZ
LES JOUETS ÉGARÉS !

MUSÉE McCORD

GRATUIT
12 ANS
ET MOINS

LE GRENIER AUX TRÉSORS

EXPOSITION
JUSQU'AU 17 MARS

WEEK-END DES GRANDS-PARENTS
ENTRÉE GRATUITE POUR LES GRANDS-PARENTS
ACCOMPAGNÉS DE PETIT(S) ENFANT(S)*
9 ET 10 FÉVRIER
* VALIDE POUR LES ENFANTS DE 12 ANS ET MOINS. MAXIMUM DE 5 ENFANTS PAR ADULTE.

Tourisme Montréal · Maman pour la vie · Gallimard Diffusion · Bibliothèques Montréal · Cinémas Beaubien · du Parc · du Musée · Le Devoir · Montreal Gazette · La Vitrine.com Votre guichet culturel · Conseil des arts de Montréal · Montréal · Québec

Jonathan Personne, alias Jonathan Robert, guitariste et parolier du groupe rock Corridor, émerge comme artiste solo. CATHERINE LEGAULT LE DEVOIR

La fin du monde selon Personne

Quand un quart du groupe Corridor se lance dans des pronostics pessimistes

ENTREVUE
SOPHIE CHARTIER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Jonathan Personne, alias Jonathan Robert, guitariste et parolier du groupe rock Corridor, émerge comme artiste solo, lui qui n'a pas l'habitude d'occuper le devant de la scène. C'est peut-être en partie pour cela qu'*Histoire naturelle,* son premier album, se coiffe d'une aura mystique élusive.

« Au départ, je pensais sortir ça de façon un peu *low profile,* ces chansons-là, confie Jonathan Robert, à la table d'un café du quartier Marconi-Alexandra, tout près de son local de répétition. Mais je me rends compte petit à petit que, quand tu es dans un *band* un peu connu, ça engendre plus d'attention. »

D'un naturel réservé, donc, le musicien. Soit, il faut se prêter au jeu de l'entrevue tout de même, accepter d'être la tête d'affiche lorsqu'on se lance en solo. « D'habitude, je laisse ça à Dominic [Berthiaume, chanteur de Corridor], de prendre la parole, quand on a des entrevues. Là, il y a juste moi… Mais ça s'en vient, ma langue se délie peu à peu. »

Il y a peut-être aussi que le processus d'*Histoire naturelle* a été amorcé il y a environ quatre ans, alors que l'amoureuse de Robert lui avait offert une enregistreuse cassette Tascam 8-pistes. L'expérimentation s'en est suivie et, au fil du temps, l'artiste a glané une belle petite collection de chansons, parfaite pour un album. « C'est un peu un poids qui s'enlève de mes épaules, de le sortir cet album-là. C'est quelque chose que je porte depuis quatre ans, pis c'est pas toujours évident d'être le seul leader. Mais je crois que ç'a vraiment été bénéfique pour ma façon de travailler. Autant pour mon stock solo qu'avec le groupe. »

Les onze pièces, coréalisées par Guillaume Chiasson de Ponctuation et Jésuslesfilles (« il a fait tout un bricolage avec les cassettes que j'avais enregistrées ! »), sont dominées par un doux bruit blanc de guitares entrelacées, une voix pleine de « fuzz » et des ambiances organiques. L'artiste explore des chemins sinueux faits de post-rock instrumental (*Clovas*), de ritournelles de cœurs brisés de l'âge Harmonium — jusque dans la fibre très épique, presque médiévale, qui animait l'époque (*Larry*) — et de jangle pop attendrissante et naïve. Le chant, se parant d'un trémolo flottant, s'absente de quelques pièces, alors que les expérimentations bruitistes prennent la place.

« J'aime pas utiliser des qualificatifs gros comme "mélancolique" ou "triste", avance Jonathan Personne. Tout comme j'aime pas trop faire de la musique qui imite une époque, ou qu'on pourrait associer directement avec la décennie 50, 60, 70 ou 80, par exemple. C'est sûr qu'il y a une espèce de nostalgie là-dedans. Mais c'est un truc un peu dur à décrire. »

Aura mystique

Ce refus de se catégoriser confère à l'œuvre une part de magie indicible. Jusque dans le visuel de la pochette — œuvre de l'artiste lui-même —, on sent le jeune homme désireux de rendre un mysticisme, un enchantement hors du temps. « Je suis content que tu dises que ça a une certaine aura. Je crois que c'est ça le but, un peu. »

Marqué par la lenteur, ce premier opus met aussi en avant une certaine vision du pathétique : réflexion sur les cycles, l'apocalypse et la fin du monde, *Histoire naturelle* est un disque qui encourage au recueillement. L'album aborde d'ailleurs un propos dystopique. « *Histoire naturelle*, c'est d'imaginer notre époque dans le futur, comment on va se la remémorer, explique le musicien. Dans un musée, quels éléments du présent seront conservés ? Est-ce qu'on nous verrait avec notre téléphone dans la main, pas trop loin d'un homme de Néandertal, disons ? C'est une idée de se demander ce qui va rester de tout ça. » Et en filigrane, il concède que la réponse à cette question est peu glorieuse. « On passera peut-être pas mal pour des épais. »

Mais si la fin des temps est à nos portes (tous les signaux le disent), comment vivrons-nous après la chute ? « C'est aussi une critique du fait qu'on n'a plus aucun *skill.* Si les épiceries n'existent plus, on peut pas se nourrir. Il y a une chanson qui s'appelle *Larry* sur l'album. C'est le nom de mon grand-père. Quand j'étais petit, il m'emmenait chez lui en Abitibi, pis on passait la fin de semaine à pêcher pis à chasser. Il me montrait ses trucs pour vivre dans la forêt. J'ose pas imaginer ce que feront ceux qui ont pas reçu cette petite base d'éducation là quand il faudra se débrouiller. »

Jonathan lancera Histoire naturelle *le 16 février à l'Escogriffe.*

Johannes Brahms, baromètre de l'interprétation musicale

Regard sur son œuvre alors que Kent Nagano et l'OSM donneront l'intégrale de ses symphonies à Montréal

ANALYSE
CHRISTOPHE HUSS
LE DEVOIR

« Brahms et le 7e art » est la thématique concoctée par l'Orchestre symphonique de Montréal autour de l'intégrale des symphonies de Johannes Brahms proposée en quatre concerts dans la semaine à venir. L'association est étrange, mais, comme le cinéma, le regard sur l'œuvre du compositeur allemand est aussi le reflet de nos époques.

L'angoisse de Brahms de devoir succéder à Beethoven comme symphoniste est largement connue. C'est ainsi que l'on a nommé la *1re symphonie* de Brahms (20 années d'accouchement musical, tout de même!) la « Dixième de Beethoven ». Dans le développement du 1er mouvement de cette *Première*, la récurrence de cellules de quatre notes rappelant le début de la *Cinquième* de Beethoven montre quel destin il tente de conjurer. Il est communément admis qu'avec la *Première*, Brahms s'est psychologiquement libéré du joug de son glorieux prédécesseur. À nos yeux, rien n'est moins sûr et cette libération est ultime: dans le finale de la *Quatrième symphonie*, Brahms triomphe en maître de la forme avec une passacaille et vingt-quatre variations. Ici, il dépasse ce que Beethoven lui-même a fait.

Le regard des chefs d'orchestre et des mélomanes sur les quatre symphonies de Brahms est le captivant reflet de courants esthétiques musicaux qui traversent le siècle.

Ce sont les solutions non primaires apportées aux énigmes semées par Brahms qui font sa grandeur et rendent les regards des chefs comme ici Gardiner (ci-dessus), Mackerras (centre) et von Dohnanyi (à droite), intemporels.
FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE / RADEK MICA AGENCE FRANCE-PRESSE / FOTOSTUDIO HEINRICH

Des sables mouvants à la grandeur

L'interprétation musicale dit beaucoup sur la personnalité des musiciens, mais aussi sur l'époque qui la voit naître. Dans un certain sens, la manière de présenter la musique de Brahms suit d'assez près les tendances observées dans l'interprétation beethovénienne.

Le début du XXe siècle, en directe ligne de la fin du XIXe, est marqué par l'utilisation de *portamentos* (notes glissées), par une certaine emphase, une extraversion et des tempos souvent fluctuants au gré de l'inspiration personnelle du chef. Le plus inventif et symptomatique de cette tendance s'appelle Hermann Abendroth. Il est le professeur du fameux Wilhelm Furtwängler, qui sera le chef du Philharmonique de Berlin pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Le chef qui va tracer les balises de la rectitude musicale est, comme dans Beethoven, Felix Weingartner (1963-1942), auteur de traités *Sur la direction d'orchestre* et de *Conseils pour la présentation de symphonies classique*. Weingartner réintroduit une certaine « objectivité de la partition ».

Le foyer brahmsien au milieu du XXe siècle est très européen. Il y a une très notable exception par rapport à Beethoven, cependant. Alors que la France est un foyer beethovénien majeur, que Wagner admire et encense, et où un chef tel que Carl Schuricht ira enregistrer son intégrale à la fin des années 1950, la France est totalement réfractaire à Brahms. Berlin, Vienne, Amsterdam, Londres sont donc les capitales brahmsiennes européennes.

Wilhelm Furtwängler va convertir l'emphase en ampleur et en dramatisme, avec des orchestres (Vienne et Berlin) aux sonorités fortement assises sur un socle de graves puissants. C'est cette esthétique que cultivera Herbert von Karajan en accentuant le raffinement dans la fusion des timbres de l'orchestre.

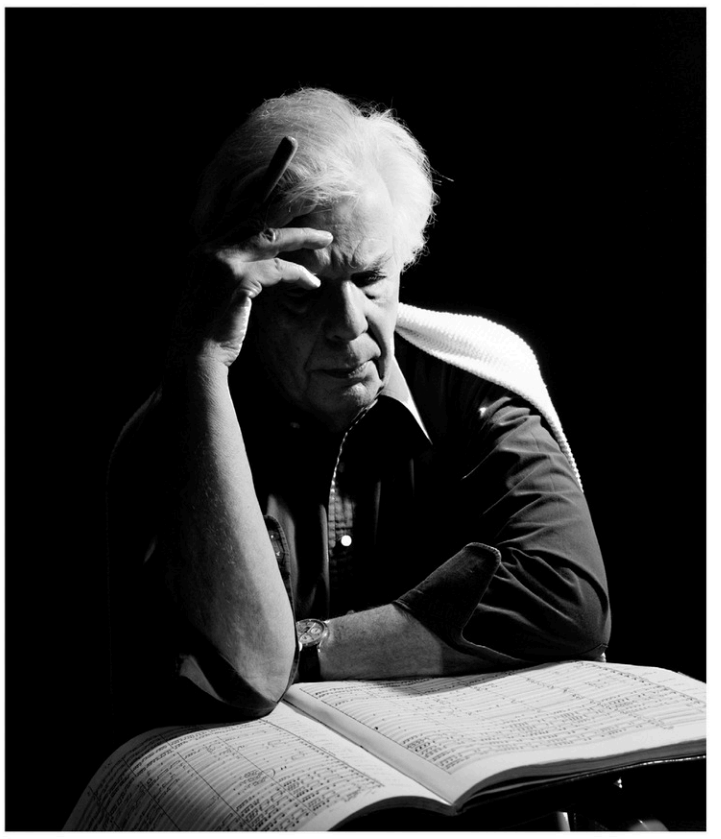
Tout comme dans Beethoven, l'esthétique sonore des orchestres germaniques est très différente des couleurs entendues en Amérique du Nord. Si Arturo Toscanini témoigne d'un remarquable « flair » pour le chant brahmsien, c'est surtout à Londres en 1936, et non avec son orchestre de la NBC, que cet art sera idéalement documenté. Le grand interprète de Brahms aux États-Unis dans les années 1960 est un Hongrois: George Szell à Cleveland. Son orchestre est plus transparent et plus clair que les phalanges européennes. Cet héritage sera cultivé et développé par Christoph von Dohnanyi avec le même orchestre dans les années 1980: une grande intégrale moderne méconnue.

Le retour à d'autres proportions

Si les années 1920 à 1980 ont mené à un Brahms plus mesuré, d'un vrai faste sonore, dont les orchestres de Berlin, de Vienne et d'Amsterdam (avec le toujours sous-estimé Bernard Haitink) sont les plus luxueux défenseurs, les quatre dernières décennies ont été riches en chamboulements.

La musique du milieu du XIXe siècle n'a plus forcément été abordée comme un « univers en soi », mais comme la continuation d'un mouvement musical passant du baroque à Haydn, puis à Mozart, à Beethoven, etc. À partir du moment où Beethoven a été reconsidéré, sur le plan historique, comme « venant de quelque part », avec des instruments et effectifs d'époque, ce raisonnement interprétatif s'est étendu à Mendelssohn, à Schubert et à Brahms.

Évidemment, les grands orchestres symphoniques ont continué à jouer Brahms, mais le public a aussi pu accéder à de nouvelles propositions. L'élément le plus déterminant est



L'interprétation musicale dit beaucoup sur la personnalité des musiciens, mais aussi sur l'époque qui la voit naître

Concerts de la semaine

Quatuor Miro. L'excellent Quatuor Miro, formation texane active depuis 23 ans, a la bonne idée de venir à Montréal, dimanche au Ladies' Morning Musical Club, avec pour invités le violoniste Martin Beaver et le violoncelliste Clive Greensmith, responsables des classes de musique de chambre à la Colburn University de Los Angeles, afin de proposer dans le même concert les deux sextuors de Brahms. Rare et impeccable programme. Dimanche 3 février à 15 h 30, salle Pollack.

Fabien Gabel. Semaine de concerts à Québec avec le directeur musical de l'Orchestre symphonique de Québec, Fabien Gabel, dans deux programmes. Le concert de dimanche 3 février à 14 h 30 au Grand Théâtre regroupe l'ouverture *Egmont* de Beethoven, le *Concerto pour piano* de Schumann avec Ingrid Fliter et la *4e symphonie* de Brahms. Il sera suivi, mercredi 6 à 19 h 30, d'une soirée Haydn, Cimarosa, Mozart, Ravel et Rota au Palais Montcalm. Dimanche 3 février et mercredi 6 février à Québec.

celui des effectifs, puisque l'orchestre de Meiningen, qui a créé par exemple la *4e symphonie*, comptait une cinquantaine de musiciens, contre 90 pour un grand orchestre moderne.

Cette réduction des effectifs, qui a connu avec la version Mackerras (Telarc) sa meilleure expression, s'est accompagnée parfois par l'utilisation d'instruments dits « d'époque » (Norrington, Gardiner).

Le recours à de nouvelles proportions a touché même les centres les plus traditionnels. On comparera ainsi les intégrales Brahms de l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, créé en 1781, entre Kurt Masur dans les années 1970 (traditionnellement symphonique) et Riccardo Chailly, transparent et allégé, 40 ans plus tard.

L'interprétation musicale est sous l'emprise de modes à en juger par le nombre de nouvelles versions (Dausgaard, Ticciati) tentant de nous convaincre que Brahms est un baroque attardé vaguement agité qui ne ressent rien. On revient ainsi, sous couvert de musicologie appliquée, à une errance esthétique guère plus constructive que celle d'il y a cent ans.

Car, au fond, il y a des écrits du compositeur, des clés et des énigmes qui vont au-delà de la partition imprimée. Ce sont les solutions non primaires apportées à ces énigmes qui font la grandeur de Brahms et rendent les regards de Toscanini, Furtwängler, Karajan, Szell, von Dohnanyi, Wand, Giulini, Haitink ou Abbado intemporels.

Qu'en fera Kent Nagano ? Outre la présence alternative de la violoniste Veronika Eberle et du pianiste Rudolf Buchbinder dans des concertos, les symphonies seront encadrées par quatre créations : trois œuvres pour orchestre commandées à Blair Thompson, Zosha Di Castri et Régis Campo sur des courts métrages de Norman McLaren, Peter Foldès et Philip Borsos, ainsi qu'un film réalisé par le jeune cinéaste Mathias Arroyo-Bégin sur une musique de Jordan Pal.

Brahms et le 7e art

Du 7 au 10 février à la Maison symphonique de Montréal. Les 7 et 9 février à 20 h, ; le 8 à 19 h ; le 10 à 14 h 30. Veronika Eberle jouera le *5e concerto pour violon* de Mozart le 7 et le *Concerto pour violon* de Dvorak le 9. Rudolf Buchbinder interprétera *Burleske* de Strauss le 8 et le *4e concerto* de Beethoven le 10.

REPRISES

Weezer (Teal Album)
★★★ 1/2
Weezer, Warner

Les sagouins ! Y a-t-il geste plus punk ? Y a-t-il plus délinquants garnements que les vieillissants ados de Weezer ? Comme ça, pour le plaisir de faire ce qu'il ne faut pas faire, et pour tuer le temps jusqu'au prochain disque de matériel original, messieurs Cuomo, Bell, Wilson et Shriner se sont offert une salve de reprises anti-insolentes. Exprès. Revisiter l'*Africa* de Toto, symbole du commerce pop le plus lisse qui soit ? Oui. Et *Take on Me* de a-ha, à l'identique ? Oui. C'est tout juste s'ils flanquent du riff bien dégorgé sur leur crastillon, pour rester dans l'époque : les guitares grinçantes, c'est tout ce qui distingue leur *Happy Together* de l'originale des Turtles. Un quart de siècle après leur *Buddy Holly* (dont le clip parodiait la série *Happy Days*), nos gamins quasi cinquantenaires ne respectent vraiment rien : pensez, leurs vilaines versions sont méchamment jolies. Blasphématoires, quoi. En programme double avec les Pixies le 13 mars au Centre Bell, ça sent l'émeute.
Sylvain Cormier

HIP-HOP

Caviar
★★★
Jacobus, Indica Records

En s'associant aux compositeurs et producteurs franco-ontariens DJ Unpier et Kenan Belzer, Jacobus (Radio Radio) cherche à rebrasser les cartes, pour rester dans le champ lexical des jeux de hasard qu'il affectionne. Sur ce point, c'est plutôt réussi : entre les références dance des années 1990 (*Faire la fête*, avec Pierre Kwenders qui chante le refrain), les rythmiques *old school* (le 808 clinquant de *The Art of Manliness*, amusante) et les gros *beats* rap-électro-trap taillés pour les clubs, les Franco-Ontariens ont le ton juste et énergique. Néanmoins, plus ça change, plus c'est pareil avec Jacobus, qui ne peut s'empêcher d'offrir des airs festifs et inoffensifs avec sa prosodie invariablement carrée. Ainsi, c'est sur le plan des thèmes et des textes que l'Acadien déçoit ; encore, il nous parle de son goût pour les beaux vêtements, les soirées arrosées, avec quelques exercices de style pour tenter de varier (*Mr. Bond*, à propos de son amour des films de l'agent 007…). Du déjà entendu, heureusement servi avec sa bonne humeur contagieuse.
Philippe Renaud

CLASSIQUE

Dmitri Chostakovitch
★★★★
Les 15 quatuors, Quintette avec piano, Quatuor Borodine, Decca 483 4159

Le nom du Quatuor Borodine, fondé en 1944, est indissociable de ce répertoire : une intégrale de référence (EMI, Melodiya, 1978), une collection quasi complète des années 1960-1970 (Chandos) et des disques épars, anciens (Mercury) ou plus récents (Virgin). La formation (Aharonian, Lomovski, Naïdin, Balshin), stable depuis 2011, a tout repris entre 2015 et 2018 pour cette intégrale éventée en 2015 par la parution isolée des quatuors nº 1, 8 et 14. Decca a ensuite décidé d'attendre le coffret. Celui-ci confirme l'impression première : démarche fascinante quasi opposée à l'intégrale d'il y a 40 ans, la charge dramatique, les tempos d'acier et l'impact physique étant remplacés par un travail parfois hallucinant sur le détail, la balance, la subtilité des nuances et la longueur des phrases. L'auditeur, qui ira chercher la sève et la confrontation ailleurs, trouvera ici dans une architecture limpide des atmosphères qui glacent le sang. Le charnel n'est pas là, mais la solitude de l'artiste dans l'oppression environnante est partout.
Christophe Huss

INDIE POP

Across the Borders
★★★ 1/2
Június Meyvant, Record Records

Il y a quelque chose dans le sang de Június Meyvant, une identité autre ; c'est plus que jamais clair avec *Across the Borders*. Deux ans et demi après la magie de *Floating Harmonies*, l'artiste et musicien islandais, spécialiste de l'orchestration ample et luxuriante, déploie cette fois non plus un folk habillé de pop, mais une pop habillée de soul — un pas plus loin dans le flot dansant qui faisait l'arrière-plan de ses morceaux. Il n'y a donc plus trop de cette mélancolie acoustique en floraison à la *Gold Laces*, pourtant si juste, sauf peut-être dans le relâchement de *Lay Your Head*. Douce déception. Cela dit, son rythme est toujours foisonnant : cordes, cuivres, guitares électriques, piano, percussions (solides sur *High Alert*) font monter un fumet de pop-rock façon années 1980. Avec la voix agréablement râpeuse de Június Meyvant, même certaines pièces un brin suaves (dont *Carry On With Me*) gardent un relatif effet brouillon. Si la fragilité de ses débuts nous manque, Június Meyvant aborde encore ses compositions comme une redoutable navigation.
Geneviève Tremblay

CHANSON

Calliari Bang ! Bang !
★★★ 1/2
Marco Calliari, Casa Nostra

Un gros *bang !*, oui. Un album en forme de panégyrique, généreux de ses 14 chansons en 70 minutes et de ses nombreuses collaborations (Michel Faubert sur le long conte *Il Diavolo da Ovide Soucy*, les collègues Peppe Voltarelli et Carmelo Ciminelli), retraçant les 30 ans de carrière de l'auteur-compositeur-interprète Marco Calliari, de ses débuts avec Anonymus jusqu'à ses célébrations de la chanson populaire italienne. À grands coups d'orchestrations de cuivres et de cordes donnant du panache à ses interprétations, Calliari offre d'abord ces airs d'Italie qui ont redéfini sa démarche depuis son classique *Che La Vita* (2004), glissant au passage une ravissante version de *La maudite machine* d'Octobre (*La Maledetta Macchina*). Or, son folklore italien prend quelques kilos de muscles en fin d'album alors qu'Anonymus vient rejoindre le musicien en studio pour équarrir de nouvelles versions de *Che la Vita* et *Bella Ciao*, la guitare crinquée à 11 et le double-bass-drum qui canarde ! Une autre manière de revenir à ses racines…
Philippe Renaud

CLASSIQUE

A Simple Song
★★★ 1/2
Anne Sofie von Otter (mezzo), Bengt Forsberg (orgue), Bis, SACD 2327

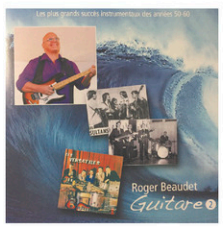
Le programme est saisissant. *A Simple Song* de Bernstein ; *Pie Jesu* de Duruflé ; « Agnus Dei » du *Requiem* de Frank Martin ; *Urlicht* de Mahler ; *Rêve au crépuscule* de Strauss ; *Priez pour paix* de Poulenc ; deux mélodies étales d'Arvo Pärt et autres choix à l'avenant, le tout avec accompagnement d'orgue… Anne Sofie von Otter s'adresse-t-elle dans l'au-delà à son époux Benny Fredriksson, qui s'est donné la mort en mars dernier ? Le CD sera-t-il émotionnellement supportable ? Tel n'est pas le contexte : le programme, si étrange avec le recul, a été enregistré en décembre 2016 dans le but d'associer la voix de la plus grande chanteuse suédoise avec le plus bel orgue de Suède, celui de Saint Jacob. Bernstein est accaparé par une voix féminine, un orgue, une guitare électrique, une harpe et une flûte, et c'est la magie ! Les réductions de l'orchestre à l'orgue, s'agissant par exemple de Mahler, peuvent faire tiquer, mais sont très bien réalisées. L'atmosphère dominante est celle d'un état de grâce mystérieux baignant sur un objet inclassable.
Christophe Huss

POP ROCK

La magie
★★★ 1/2
Maxime Gervais, Cuchabata Records

Ce #10YearChallenge, qui consiste à s'afficher sur les réseaux sociaux apposant son visage actuel à celui d'il y a dix ans, en a ramené certains aux belles années de YouTube (comprendre : avant Vevo) ! Maxime Gervais, qui officie depuis 2008 (justement) comme barde du folk-rock humoristique (il est d'ailleurs du duo les Pic-Bois), a senti l'appel des Philippe Lalanne et Pierre Billon de ce monde. Après avoir exploré l'angoisse liée à la mort d'un proche sur *La plage* (2017), Gervais renoue avec la lumière, l'absurde et le clavier Casio délicieusement *cheap*. Récit d'un retour à la vie après le deuil, La magie mobilise un personnage d'entité-*coach* de vie, qui encourage Maxime à se remettre à croire en l'enchantement (*La magie n'existe pas*, *Le retour de la magie*), une énergie pop-punk digne de Blink-182 (*Buffy* et *Spike*), une aura rock alternatif piquée à Weezer ou à Pulp (*Underdogs*, *J'ai choisi la fin*). Défi : rester de marbre devant un tube aussi magiquement contagieux que *Nacho ou Con queso ?* Impossible.
Sophie Chartier

SURF ROCK INSTRUMENTAL



Guitare 2
★★★ 1/2
Roger Beaudet, Autoproduit

Si je dis « as guitariste de surf rock instrumental québécois », qui vous vient en tête ? Arthur, des Jaguars, bien sûr. Feu Denis Champoux, des Mégatones. Il devrait y avoir aussi Roger Beaudet, qui fut le formidable *guitar-slinger* des Versatiles (et aussi des Sultans, au temps de *Va t'en*). Trouvez le vinyle de 1964, avec sa fabuleuse photo de pochette (le groupe derrière les instruments et les amplis), ou alors le CD paru en 1999. Ou mieux : allez voir Roger jouer de la guitare avec les Nouveaux Versatiles. Et sur place, achetez cet album sans âge et sans prétention, fait sans grands moyens, mais où le doigté sur le manche de sa Fender, le maniement du *twang bar* servent encore idéalement le vaste répertoire du genre, le meilleur d'ailleurs (*Apache*, *Guitar Boogie Shuffle*) et le meilleur d'ici (*Marisa*, *Mer morte*). Toutes sont données à la manière douce de Roger, plus près d'un Hank Marvin que d'un Link Wray. Tendre efficacité. Effet intemporel.
Sylvain Cormier

LIRE

Mois de l'histoire des Noirs
La littérature afro-québécoise par-delà Dany Laferrière

Biographie
Ali, deux poings, une fin

ILLUSTRATION TIFFET

La littérature noire par-delà Dany Laferrière

Pourquoi si peu d'écrivains afro-québécois arrivent-ils à s'imposer dans l'espace médiatico-culturel québécois ?

GRAND ANGLE

DOMINIC TARDIF
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Du racisme dans la société québécoise? Jan J. Dominique pense qu'il y en a. Et qu'il faudrait en parler davantage. Mais de là à conclure que c'est à cause de ce racisme que peu d'écrivains noirs parviennent à s'imposer dans l'espace médiatico-culturel… « Je ne crois pas que ce soit la vraie raison », lance la journaliste et romancière. « Prenez un écrivain comme Dany Laferrière, qui est sur toutes les plateformes » et avec qui nul autre que le premier ministre François Legault s'attablait récemment aux Deux Magots.

Comment alors expliquer que l'Académicien demeure le seul écrivain noir québécois abonné aux micros des journalistes? « Le grand patron d'une radio m'a déjà dit: "Les médias ne sont pas racistes, ils sont paresseux" », se souvient l'auteure de *Mémoire d'une amnésique* et de *L'écho de leurs voix* (Éditions du Remue-ménage), aux yeux de qui, indéniablement, la littérature afro-québécoise manque de tribunes et de visibilité. « Je pense qu'il y a une espèce de paresse, de facilité: quand on a besoin d'un intervenant noir, on appelle Dany, comme on appelait Émile Olivier à une certaine époque. Il y a un nom, un seul nom qui émerge, et on ne prend pas la peine d'aller chercher plus loin. »

« On ne rencontre que très peu de Noirs dans les institutions littéraires au Québec », regrette pour sa part le fondateur de Mémoire d'encrier et membre de l'Académie des lettres du Québec, Rodney Saint-Éloi. Une représentation lacunaire qui ne serait pas étrangère à ce qu'en quinze ans, sa maison d'édition n'ait récolté aucun prix littéraire québécois majeur, dit-il.

Aucun écrivain noir n'a d'ailleurs jamais remporté le Prix du Gouverneur général, du côté français, dans les catégories romans et nouvelles, ou poésie. Dany Laferrière est le seul auteur noir à s'être vu remettre le Prix des libraires du Québec (en 2010, pour *L'énigme du retour*), alors que Marie-Célie Agnant devenait la première auteure noire à décrocher le prix Alain-Grandbois, en 2017, pour *Femmes des terres brûlées* (Pleine lune). « Mais il n'y a pas qu'un Noir ou une Noire exceptionnels, il y a toute une masse critique d'auteurs africains, caribéens, antillais qui produisent une littérature de qualité », tempête Rodney Saint-Éloi, pour qui les bibliothèques publiques et scolaires, ainsi que les professeurs de littérature au collégial, ont le devoir d'éclairer de leurs influentes lumières ces imaginaires méconnus.

« La littérature québécoise ne sera grande que lorsqu'elle verra que c'est l'altérité qui la fait avancer. Elle ne sera grande que lorsque dans les salons du livre je sentirai qu'on m'invite non pas pour remplir des quotas de subventions, mais parce qu'il y a une véritable réflexion sur la condition noire. C'est la littérature qui permet, et qui permettra, aux Québécois de constater que l'autre n'est pas un étranger. »

La violence des identités

Littératures noires? Littératures afro-descendantes? Littérature afro-québécoise? Joël Des Rosiers, lui, préfère parler de littérature, point. Il faudrait, selon l'écrivain et psychiatre, « surmonter la violence des iden-

Aucun écrivain noir n'a jamais remporté le Prix du Gouverneur général, du côté français, dans les catégories romans et nouvelles, ou poésie

tités par un effort de constituer nos patries intimes, sans nier les liens qui nous nouent au passé et à la magie des traditions».

«Je me félicite de votre initiative, assure le charmant monsieur au sujet de ce texte, mais je crains que cette appellation de littérature afro-québécoise masque un manque de confiance en une littérature qui est là pour appréhender toute la complexité de la condition humaine, et qui serait atteignable par tous, peu importe l'identité dans laquelle vous surnagez.»

Pour celui dont le discours de réception à l'Académie des lettres du Québec était récemment publié chez Triptyque sous le titre *Médecine et littérature*, l'écrivain «habite toujours plusieurs demeures» et n'a de réelles allégeances que celles qu'il se choisit.

Mais afin de pouvoir revendiquer cette appartenance à une vision idéalisée de la littérature, ceux et celles qui la créent doivent d'abord être en mesure d'échapper à la «violence des regards» qui stigmatisent, rappelle Rodney Saint-Éloi. Ce qui ne suppose pas de demeurer confiné pour l'éternité à son pré carré identitaire, au contraire.

«Ce qui serait intéressant, pour les lecteurs blancs comme noirs, c'est d'avoir en eux la totalité de la condition humaine, précise-t-il. C'est trop facile d'être simplement Québécois, Haïtien ou Vietnamien. Pour aller au-delà de cette racialisation des relations, il faut réellement connaître, et reconnaître, l'autre, et il n'y a que le livre qui nous permet d'arriver là.»

Excellence noire

Port d'attache de beaucoup d'écrivains noirs, Mémoire d'encrier aura sans doute contribué à ce que le milieu éditorial québécois se soustraie à une nécessaire réflexion quant à son rapport à celui qui incarne la différence. On ne s'engage pas de la même manière dans un travail éditorial avec un auteur biberonné aux romans d'esthète qu'avec un auteur nourri par l'énergie de la tradition orale, souligne l'écrivain et chercheur Daniel Grenier, qui a beaucoup réfléchi aux efforts que des littérateurs blancs peuvent déployer afin de devenir de bons alliés.

«Il faut faire attention à ce qu'une seule maison d'édition ne vive pas le paradoxe d'être le parfait véhicule [pour les auteurs de la diversité], tout en devenant par la force des choses l'endroit où, automatiquement, tout le monde va. Il y a peut-être un examen de conscience à faire chez plusieurs maisons d'édition québécoises très *artsy* par rapport à la vision même de ce qu'est un bon texte littéraire, une vision actuellement très occidentale, très blanche.»

Ce désir qu'une plus généreuse pluralité de voix puisse s'exprimer ne devrait jamais être assimilé à une forme de nivellement par le bas, insiste Rodney Saint-Éloi. «Il faut toujours, sans cesse, conjuguer la littérature noire à la notion d'excellence. Ce n'est pas parce qu'ils sont noirs qu'on les publie, nos auteurs, c'est parce qu'ils ont quelque chose à raconter. On les publie parce qu'ils ont le pouvoir de renouveler la littérature québécoise.»

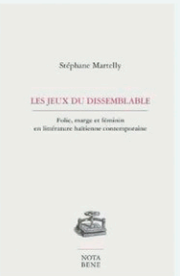
Cinq fenêtres sur les littératures noires d'ici

À l'invitation du *Devoir*, cinq écrivains noirs proposent une œuvre signée par un écrivain québécois (ou franco-canadien) noir, autant de fenêtres ouvertes sur l'imaginaire de ceux et celles qui façonnent la littérature d'ici, même si leurs racines puisent dans un ailleurs plus ou moins lointain.

Le bonheur est un parfum sans nom
Didier Leclair, Éditions David, 2017

Un choix de **Blaise Ndala**
Plus récente publication : *Sans capote ni kalachnikov* (Mémoire d'encrier)

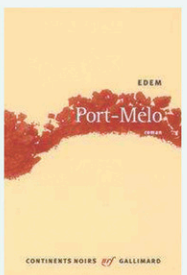
Quand Didier Leclair s'empare d'une histoire à l'apparence on ne peut plus banale — le syndrome de la page blanche —, on se demande d'emblée ce qu'il espère tirer de ce lieu commun. Mais c'est sans compter le talent de celui qui, convoquant son amour du jazz, imprime au récit un rythme haletant, rageusement poétique. Le Torontois aura également réussi à souffler derrière une histoire d'amour vécue tambour battant sa flamme pour la ville qui a adopté le natif du Rwanda. Le tout sur fond d'une question lancinante : que raconter à soi-même et à l'autre dont le regard semble nous avoir assignés à résidence identitaire — parfois avec les meilleures intentions du monde ?



Les jeux du dissemblable
Stéphane Martelly, Éditions Nota bene, 2016

Un choix de **Chloé Savoie-Bernard**
Plus récente publication : *Fastes* (Éditions de l'Hexagone)

Stéphane Martelly est une intellectuelle et une artiste entière ; elle pratique la recherche universitaire, la poésie, la peinture et a publié dernièrement un livre pour enfants. J'ai beaucoup de respect pour son intelligence sensible. À lire : *Les jeux du dissemblable*, son essai sur la folie et le féminin dans la littérature haïtienne contemporaine, écrit avec une plume alerte, engagée, qui n'a pas peur du «je». Sans nivellement par le bas, mais sans non plus se cacher derrière une langue absconse, ce livre est un modèle pour quiconque a envie de penser la littérature avec acuité.



Port-Mélo
Edem Awumey (publié sous le nom d'Edem), Gallimard, 2005

Un choix de **Serge Agnessan**
Plus récente publication : *Carrefour-Samaké* (Poètes de brousse)

Pendant que, sur mon établi, attend *Mina parmi les ombres* (en dessous de *NoirEs sous surveillance*, de Robyn Maynard. Pourquoi ?), je pense à *Port-Mélo* du même auteur : l'Edem d'avant la belle étrangeté du patronyme : Awumey. Il signa, avec *Port-Mélo*, un roman troublant où le réel blêmit devant la fiction. Il y a la mer, il y a une route qui se mord la queue, le train qui ne dessert plus, les corps (Cori, Joséphine, Christophe et tous les autres) qui jouent à attendre. Vous me dites : « Joyeuse Apocalypse ! » ; je réplique : « Port-Mélo ! » Edem tend une question actuelle : de quoi la fin est-elle le commencement ?

La plage des songes
Stanley Péan, Éditions du CIDIHCA, 1988

Un choix d'**Ayavi Lake**
Plus récente publication : *Le marabout* (VLB)

Stanley Péan écrit vers l'âge de 20 ans les récits de *La plage des songes*. À 27 ans, alors que j'habite le Saguenay dont je m'imprègne, je découvre les personnages de ces nouvelles : ils me semblent alors aux prises avec un mal qui les lie à leur terre d'origine, Haïti. Ils en sont imprégnés, comme si cette mère patrie avait décidé de s'insinuer en eux, avec ténacité, pour troubler le beau reflet de leur vie nordique. Pour célébrer mes 11 ans de québécitude, je renoue avec mes anciennes amours littéraires, Mon verdict : ces textes sont essentiels et en eux l'expression « mal du pays » prend tout son sens.

Je veille, incorrigible féticheur
Anthony Phelps, Éditions Bruno Doucey, 2016

Un choix de **Joujou Turenne**
Plus récente publication : *Joujou Turenne raconte Mandela* (Planète rebelle)

Chaque poème est une danse, de tango à rumba, de yanvalou à contredanse. Chaque poème nous tenaille, résonne dans notre tête jusqu'à ce que, sur nos lèvres, se dessine un sourire. Chaque page d'une infinie tendresse met sur un pied d'alerte nos sens endormis. Chaque page nous fait vibrer, de mouvance à inertie. On y entend souffler le vent, soupirer la mer et « la voix des pierres fait écho aux nocturnes chuchotements ». Le poème d'Anthony Phelps transforme les cicatrices en broderies. Une écriture au parfum de jasmin, parfois de rose. Un déferlement d'images qui tisse un long tatouage dans nos mémoires d'exil.

Entre détresse et espoir

Stéfani Meunier aborde la santé mentale avec franchise et sensibilité dans ce roman traversé de l'éclat bouleversant du bonheur

La plupart du temps je m'appelle Gabrielle
★★★
Stéfani Meunier, Leméac, Montréal, 2019, 128 pages

CRITIQUE
ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Stéfani Meunier est une écrivaine de l'ordinaire. Pas qu'elle s'attarde à la banalité, au contraire. Plutôt à l'espoir, celui qui permet de regarder droit devant soi et de se dépêtrer des craintes et des inhibitions excitées par les souffrances passées.

Comme plusieurs de ses œuvres, *La plupart du temps je m'appelle Gabrielle*, son cinquième roman, est traversé d'une errance existentielle et d'une mélancolie contagieuse, et explore avec sensibilité et acuité la solitude, la renonciation, puis l'ouverture à l'autre et à soi.

Ses personnages, tous chargés d'un fardeau duquel personne n'est réellement à l'abri, que seule l'espérance préserve de l'abîme, exercent la compassion, l'empathie et la curiosité à la manière des nouvelles rencontres et des amitiés naissantes.

Avec une sobriété remarquable, l'écrivaine québécoise sonde les travers de l'âme et expose la détresse dans toute son humanité : altérée par les rires, l'éclat bouleversant du bonheur, la fierté de mettre un pied devant l'autre, le soulagement de la confiance naissante.

Désarroi clandestin

Gabrielle travaille dans une école auprès d'élèves en difficulté. Les plus attachants, les jumeaux Jean et Lougan — le premier atteint d'un trouble du spectre de l'autisme, le second d'un trouble d'opposition avec provocation — lui donnent du fil à retordre.

Pourtant, résolue à ne pas les quitter à la fin de l'année scolaire, elle se rapproche progressivement de leur mère, cette femme courageuse dont les rêves se sont égarés dans la dysfonction de ses fils et de son existence.

Peu à peu, devant ce désarroi clandestin, Gabrielle s'ouvre à son tour. Elle raconte sa mère fragile, tantôt Maria, tantôt Susan, au gré de son trouble dissociatif de l'identité.

« Ma mère s'appelle Maria, elle a cinquante ans, elle est mariée à mon père depuis toujours en ce qui me concerne, elle a une fille, moi, Gabrielle. Et d'autres fois ma mère, Susan, anglophone francophile, mariée à mon père depuis toujours, a une fille de quatorze ans en pleine crise d'adolescence, moi, Maude. »

À pas feutrés, Meunier met sa plume dépouillée et mesurée au service d'un univers tout en contradictions, où le bonheur et le malheur s'entrecroisent et se confondent, au même rythme que le passé et le présent, instillant une impression d'errance constante entre le rêve, les souvenirs et la réalité.

Cette frugalité s'avère toutefois inégale, brisée par la brusquerie un tantinet artificielle de l'échange narratif qui crée un récit à deux voix à mi-parcours.

La puissance salvatrice de l'amitié

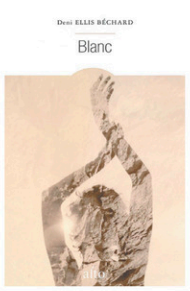
La plupart du temps je m'appelle Gabrielle demeure, à travers le prisme de la santé mentale, un éloge à la puissance salvatrice de l'amitié, celle que rien au fond ne distingue de l'amour. Ici, pas d'intrigue passionnante ou de rebondissements stupéfiants. Juste la vie, dans sa beauté et ses triomphes, ses bassesses et ses épreuves.

Le roman de Stéfani Meunier est traversé d'une errance existentielle et d'une mélancolie contagieuse.
SEAN MOLLITT FOTAU

Comme journaliste ou photoreporter, Deni Ellis Béchard parcourt la planète depuis de nombreuses années et en nourrit son œuvre.
JULIE ARTACHO

Deni Ellis Béchard au cœur des ténèbres

Avec *Blanc*, l'auteur de *Vandal Love* livre une subtile et personnelle réflexion sur le racisme



Blanc
★★★
Deni Ellis Béchard, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Alto, Québec, 2019, 322 pages

CRITIQUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Né en 1974 à Vancouver d'une mère américaine et d'un père québécois, Deni Ellis Béchard écrit en anglais et n'a jamais vécu au Québec. Il s'est fait connaître ici avec son premier roman, *Vandal Love ou Perdus en Amérique* (Québec Amérique, 2007), qui racontait la trajectoire d'une famille de Canadiens français sur quelques générations à travers le continent américain.

Comme journaliste ou photoreporter, il parcourt la planète depuis de nombreuses années et en nourrit son œuvre. Son troisième roman, *Dans l'œil du soleil* (Alto, 2016), tournait autour d'un groupe d'expatriés occidentaux en Afghanistan, pays où il a lui-même séjourné pendant plusieurs mois.

Ces dernières années, Deni Ellis Béchard semble avoir surtout frayé sur le continent africain. En témoigne un essai, *Des bonobos et des hommes : voyage au cœur du Congo* (Écosociété, 2014), mélange de récit de voyage et de réflexion sur la biodiversité.

C'est dans cette veine que s'inscrit directement *Blanc*, son quatrième roman, qui prend cette fois la forme d'une autofiction. Un journaliste qui porte son nom et dont le parcours ressemble au sien débarque au

Extrait de *Blanc*

« Des années plus tôt, j'avais lu un article sur la façon d'éviter les conflits. On y disait que les gens nous renvoient ce que nous percevons chez eux, et qu'il faut imaginer l'enfant que notre rival a été, se concentrer sur ce qu'il a de bon et le renforcer. J'avais fait cela dans des zones de guerre, en approchant des soldats étrangers non pas comme des étalages terrifiants de puissance mâle, mais comme des fils, des frères et des pères. J'avais perçu comment on peut blesser les autres avec notre peur, dans la mesure où elle présume de leur inhumanité. »

Congo pour faire un reportage d'enquête sur un mystérieux Américain qui vit depuis trente ans au cœur de la jungle.

Dans l'avion qui le mène à Kinshasa, une femme lui parle d'une enfant de la rue, une fillette blanche de 12 ou 13 ans persuadée d'être en réalité noire, congolaise et possédée par un démon… blanc.

Quelques personnages vont vite se retrouver sur la route du journaliste. Une jolie femme. Un anthropologue hollandais possessif qui a rencontré la gamine. Un pasteur évangélique.

Tandis que l'entrepreneur écologiste, Richmond Voos, lui, reste invisible. Tout droit sorti d'*Au cœur des ténèbres* de Conrad — dont Béchard emprunte ouvertement la structure —, c'est une sorte de Kurz écolo, dont on dit qu'il serait amateur de petites filles.

C'est ainsi une réalité de plus en plus complexe qui va se dessiner. Voos, par exemple, se souciait-il vraiment de la nature ? « La réponse est oui. Il s'en souciait comme seul un homme qui hait la société peut vraiment s'en soucier. »

Rendu fiévreux par le médicament antipaludique qu'il prend, visité par des rêves, des souvenirs de jeunesse marqués par le racisme de son père, se méfiant de lui-même et de chacun de ses interlocuteurs, Béchard — le narrateur — entreprend un parcours à obstacles qui le mènera peut-être jusqu'à Voos, au cœur des choses.

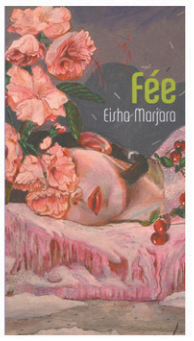
Avec *Blanc*, l'écrivain canado-américain poursuit sa critique de l'impérialisme et du colonialisme, en y ajoutant une subtile et personnelle réflexion sur le racisme.

Mais l'intelligence et la curiosité, c'est connu, peuvent parfois être les pires ennemis du romancier. Et le dernier roman de Deni Ellis Béchard, trop réflexif malgré certaines acrobaties narratives, souffre par moments d'un intellectualisme un peu lourd.

Comme quoi, parfois, au cœur d'une jungle de papier, il arrive que l'essai cannibalise le roman.

À corps perdu

La réalisatrice montréalaise Eisha Marjara explore les ravages de l'anorexie



Fée
★★ 1/2
Eisha Marjara, traduit de l'anglais par Patrick Isabelle, Marchand de feuilles, Montréal, 2018, 216 pages

CRITIQUE
ANNE-FRÉDÉRIQUE HÉBERT-DOLBEC
COLLABORATRICE LE DEVOIR

En 1988, la docufiction *La peau et les os*, réalisée par Johanne Prégent, démystifiait pour la première fois les troubles alimentaires pour le public québécois, offrant une tribune à la détresse de jeunes femmes prisonnières d'une spirale d'autodestruction. Dans l'une des séquences les plus marquantes du film, une adolescente d'une maigreur qui dépasse l'imagination parle de son combat contre l'anorexie.

Cette jeune femme, c'est Eisha Marjara, réalisatrice montréalaise d'origine indienne dont le premier roman, *Fée*, évoque, sous la forme d'un personnage fictif, cette sombre période qui a bien failli lui coûter la vie.

Lila, 17 ans, enfant d'immigrés punjabis, est conduite à l'hôpital psychiatrique, étreinte par une pulsion irrépressible de déjouer l'âge adulte. Révoltée par son identité, son héritage familial et culturel, son corps et sa féminité — quatre aspects qui auraient gagné à être davantage exploités —, elle refuse de s'alimenter.

« Fée » est le sobriquet dont Lila affuble son anorexie, cette créature ailée qui grandit à l'intérieur d'elle-même, dont la liberté repose sur le dépouillement de la chair et la résistance aux traitements imposés par les médecins.

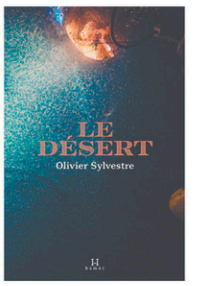
Déchirante, crue, par moments intolérable, la plume lyrique de Marjara bénéficie tout comme elle pâtit de son point de vue extrêmement personnel sur la maladie et l'éprouvante marche vers la guérison. Le flot incessant de sombres et sordides pensées est d'un réalisme éclairant et déchiffre sans ne jamais glorifier cette quête désespérée de la perfection.

Le regard extérieur d'une Lila devenue adulte et désormais guérie de ses afflictions crée une distance presque dichotomique dans la narration, exposant des émotions sans parvenir à les transmettre, ne suscitant souvent que la fascination au détriment de l'empathie.

Ce pragmatisme ne s'étend toutefois pas aux autres personnages et institutions dépeints — les médecins de Lila, par exemple, prennent un temps fou à réaliser qu'elle cache de la nourriture sous son matelas malgré sa perte de poids continue — réduisant le potentiel pluridimensionnel d'un récit qui puise pourtant dans la complexité.

Le premier roman d'Eisha Marjara, d'origine indienne, évoque, sous la forme d'un personnage fictif, une sombre période qui a bien failli lui coûter la vie.
ISABELLE LAFONTAINE

La plaie ouverte d'Olivier Sylvestre



Le désert
★★★
Olivier Sylvestre, Hamac, Montréal, 2019, 192 pages

Dans le bouleversant recueil de récits *noms fictifs*, Olivier Sylvestre employait son expérience d'intervenant dans un centre de répit pour toxicomanes afin de prêter sa voix à une procession de poqués graves. *le désert*, son second livre, se situe quelque part en amont du centre de répit, au cœur des ruminations d'un narrateur qui aurait bien pu finir dans la rue, s'il n'avait pas fait la rencontre d'un confident, propriétaire des « plus belles mains que j'ai jamais vues », dans un restaurant à déjeuner.

Long soliloque

C'est notre lecture ; la vôtre pourrait être très différente, tant ce long soliloque versifié aménage volontairement un vaste espace perméable, à investir de ses expériences personnelles par le lecteur (*a contrario* de plusieurs romans récemment publiés chez Hamac, qui racontent la marginalité avec un luxe de détails impudiques). Un choix périlleux, débouchant sur un texte souvent trop éthéré, dont la capacité d'évocation se déployait sans doute davantage lors de sa création sur scène, dans l'incarnation réelle du corps d'un comédien.

Le verre d'eau sur la table de chevet, l'heure affichée en rouge au plafond, le silence de celui avec qui il partage son lit. Cette nuit-là, tout assaille ce narrateur aux abois qui, en songe, se précipitera dehors, tout nu, dans le banc de neige, puis parmi les araignées qui infestent le sous-sol, puis dans cet immeuble décati qui logeait jadis sa détresse, sorte d'inventaire des violences qu'il pourrait s'infliger à nouveau advenant que la flamme de son amoureux refroidisse.

Dépendance, troubles anxieux, bipolarité ? Il est peut-être ici question de tout ça, mais c'est surtout du puissant pouvoir des mots que parle Olivier Sylvestre, de ceux qui tirent vers le fond et de ceux qui, magiquement, suturent les plaies ouvertes. « J'ai écrit une première version de ce *désert* en 2011, pour essayer de trouver une issue à une vie que je ne voulais plus vivre, mais dont je me sentais prisonnier », annonce-t-il d'emblée. Il n'est jamais inutile de rappeler qu'il existe une issue au désert.

Dominic Tardif

Le Luger et le pélican

Le grand Tardi replonge dans les souvenirs de guerre de son père

Après les années au Stalag IIB et le retour — à pied ! — en France, le père de Jacques Tardi ne décolère pas, sous le regard de son jeune fils, futur grand bédéiste. Le troisième tome d'une histoire de guerre jamais vraiment finie. Entrevue.

ENTREVUE
SYLVAIN CORMIER
LE DEVOIR

Un pistolet Luger ramassé sur un gros tas d'armes confisquées, et un pélican sculpté à la main, en bois. Des cinquante-six mois passés en captivité dans un nulle part de Poméranie, principalement au Stalag IIB (camp « ordinaire » pour soldats et sous-officiers), des quatre mois supplémentaires de marche forcée sur le tortueux chemin du retour vers la France, René Tardi n'a ramené que ça dans sa musette.

Ça et un carnet, où il avait consigné avec précision les lieux traversés, les kilomètres parcourus chaque jour. Ça et tout ce qui n'entrait pas dans la musette et ne sortait plus de sa tête : la faim, l'horreur en son et lumière, la faim, les rescapés des camps de concentration, la faim, les coups de crosse de fusil, la faim. Et la colère. Et un foutu mal de dents.

« C'est important, l'histoire des dents », souligne son fils, Jacques Tardi, dit Tardi tout court, artisan vétéran de la bande dessinée, célébré notamment pour les neuf albums des aventures d'Adèle Blanc-Sec.

« On lui a arraché une dent de sagesse, sans anesthésie, au Stalag, une autre dent à Bocholt, et le reste à l'infirmerie, après le retour. Il avait perdu toutes ses dents, et tous ses cheveux aussi. » Le père du dessinateur a gardé par-devers lui le Luger, le pélican et la constante colère.

« Le Luger aussi, il a fini par le perdre. Des cambrioleurs l'ont fauché, se sont fait arrêter, et les flics ont confisqué le pistolet, que mon père considérait comme une prise de guerre. C'est d'ailleurs là-dessus que je termine le troisième tome, assez brusquement je trouve. » (Voir encadré.)

Le fil barbelé d'une œuvre

Il vient de paraître, ce troisième tome, qui porte sur les premières années d'après-guerre de René Tardi, lesquelles correspondent aux premières années de la vie de Jacques Tardi. Trois tomes. Trois tomes de *Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB*. Presque 400 pages, avec les préfaces et postfaces. Tant de dessins. Trois grandes cases rectangulaires par planche. Faites le calcul. Huit ans de travail : recherches, scénario, découpage, crayonnés, encrages.

Jacques Tardi, artisan vétéran de la bédé, célébré notamment pour les aventures d'Adèle Blanc-Sec

À cet ouvrage plus que considérable, il faut ajouter une bonne partie du grand œuvre de Tardi. Ajouter *Le dernier assaut*, créé en collaboration avec sa compagne, la chansonnière Dominique Grange. Ajouter *Putain de guerre*, le tout aussi volumineux diptyque sur la Première Guerre mondiale. Ajouter *Varlot soldat* et *Le der des ders*, avec Didier Daeninckx, parus à la fin des années 1990. Ajouter *C'était la guerre des tranchées*, prépublié dans *À suivre* dès 1982. Ajouter *La véritable histoire du soldat inconnu* (1974 !). Ajouter même *Le cri du peuple*, en quatre volumes, adaptation du roman de Jean Vautrin, qui se passe autour de l'insurrection de la Commune en 1871.

Ça fait beaucoup de guerres pour un seul homme. Combien de soldats mutilés, de chars éventrés, d'explosions d'obus, d'enfers dessinés ? « Oui, c'est un peu la base de mon travail, constate tout doucement Jacques Tardi, à son bout du fil. Comment dire ? J'ai été abruti par ces récits. Surtout par ceux de mon père, parce que j'étais plus âgé. Je n'ai jamais parlé de la Première Guerre mondiale avec mon grand-père, qui l'avait faite, qui avait été gazé. Quand il est mort, j'avais cinq, six ans. Ma grand-mère, elle, en parlait. J'ai été très marqué par les horreurs qu'elle racontait, j'en faisais des cauchemars. J'ai voulu comprendre. La colère de mon père, le silence de mon grand-père. »

Le témoin nécessaire

Jusqu'à ces trois tomes du *Stalag IIB*, Jacques Tardi avait maintenu très volontairement une distance avec son histoire familiale. Le soldat inconnu n'avait pas à être connu pour décrire — et pour décrier — son rôle de chair à canon dans la boucherie guerrière. « C'est l'idée de l'autobiographie qui m'embêtait, qui m'embête encore. Je trouve ça indécent. J'ai fini par admettre que mon père avait été le témoin de ce que beaucoup d'autres comme lui ont vécu, et que ça méritait d'être raconté. »

Le sort des prisonniers de guerre français, vaincus pour ainsi dire avant d'avoir vraiment combattu, est beaucoup passé à la trappe de l'Histoire. Et pour cause : c'est de la Shoah qu'il faut impérieusement se souvenir.

« Quand tous ces soldats sont rentrés à la fin de la guerre, ils n'ont pas été bien accueillis, parce qu'ils étaient tenus responsables de la défaite. Il y a eu plus d'un million de ces prisonniers. Ceux qui sont revenus se sont tus. »

C'est l'odieux de cette double prison qui indignait : se taire, faute de n'avoir pas été tué. « En plus, leurs places avaient été prises partout, personne ne les engageait. C'est pour ça que mon père a rempilé dans l'armée et qu'on a été vivre dans l'Allemagne occupée, en pleine guerre froide, là où les soldats français n'avaient aucune légitimité. C'était des vaincus, je le répète, qui retournaient là-bas avec du matériel américain, nourris par les Américains. Ça aussi, je voulais le raconter. »

Le retour de la manière Tardi

À la différence des deux premiers tomes, où Jacques Tardi traduit en bande dessinée très grise et très noire les carnets de notes de son père, cet « après la guerre » est narré en bonne partie du point de vue de Jacques Tardi, enfant. Qui perçoit les choses à sa façon, en même temps qu'il apprend à lire — et à dessiner, il dessine déjà tout le temps — avec les Pieds nickelés, les Zig et Puce, Bibi Fricotin et les aventures de Charlot « que racontait et dessinait Forest ».

Oui, Jean-Claude Forest, avec lequel, vingt-trois ans plus tard, Tardi cosignerait *Ici Même*, « une sorte de Charlot-concierge amoureux ». Les dessins du troisième tome retrouvent peu à peu des couleurs, et il y a des cases de grand délire symbolique à la Tardi, ici des monstrueux crustacés, là un carnaval grotesque.

Il y a notamment une case où l'on voit le jeune Jacques, contemplant le pélican de bois et toute une série de dents étalées sur la table de cuisine. « J'ai cherché à représenter mes souvenirs d'enfant, c'est ma perception décalée. Dans les deux premiers tomes, il n'y a pas de "poésie", disons. Il faut croire que cette histoire de dents m'a marqué… »

Et le pélican ? Il est là où Jacques et Dominique habitent. « Je l'ai, bien sûr. Bien qu'actuellement, il est à Bâle, en Suisse, dans le cadre d'une exposition qui se termine ces jours-ci. Donc je vais le récupérer. Il subsiste un mystère autour de ce pélican. Je le croyais unique, sorti de l'imagination de mon père. Or, une dame m'a envoyé la photo d'un pélican tout pareil, sculpté par son père au Stalag. Y avait-il un modèle de pélican ? Est-ce qu'il y avait une fabrique de pélicans dans ce camp, je n'en sais rien. »

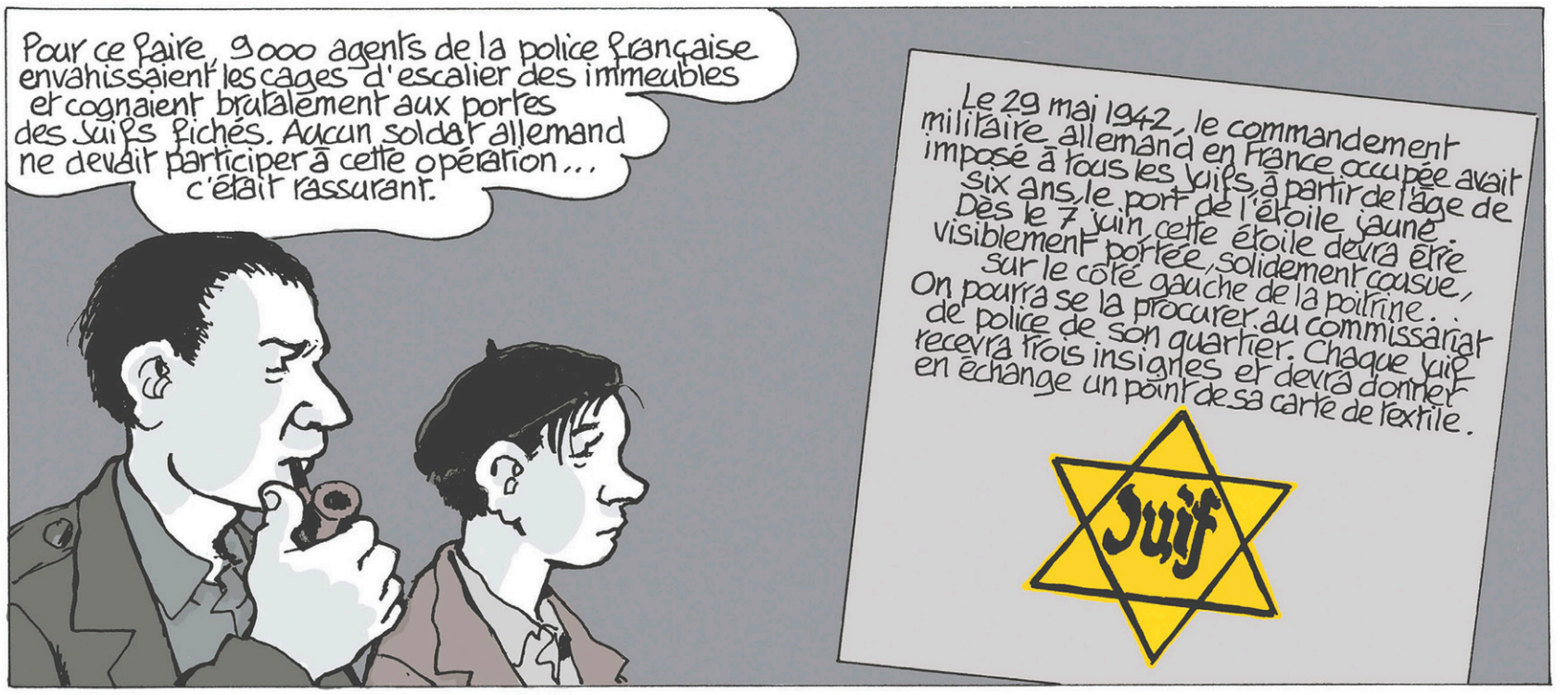
Il n'échappera pas non plus aux lecteurs très observateurs de Tardi qu'enfant, il utilisait des gouaches en godet de marque… Pelikan. De fabrication allemande.

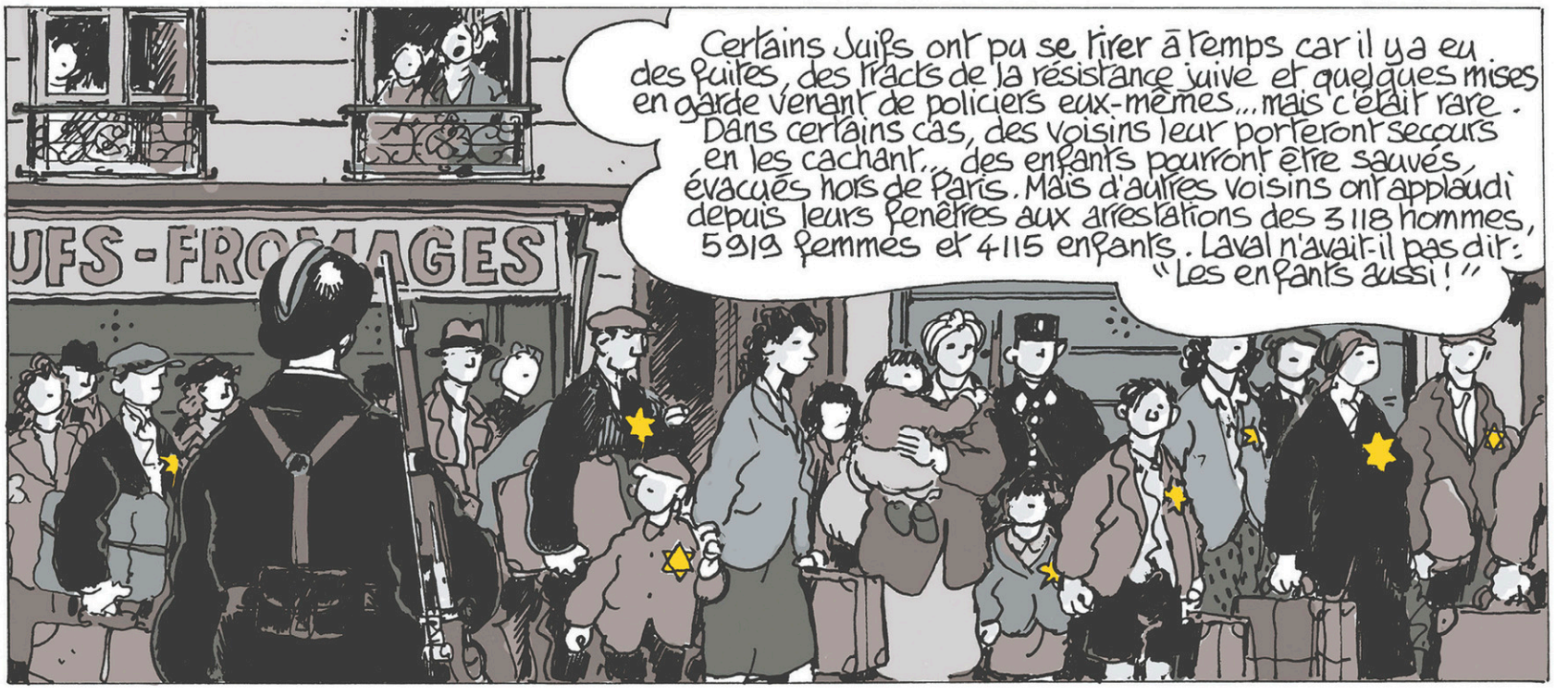
Et Adèle ? Et la suite ?

« Me conseilleriez-vous de continuer ? » me demande Tardi, après une bonne heure. Euh… oui et non. Il y a une sorte de boucle bouclée, me semble-t-il, avec l'anecdote du Luger, la fin de quelque chose. « Oui, mais après, la guerre continue. Il y a l'Indochine, où mon père refusera d'aller. Et puis la guerre d'Algérie. Je ne comprends pas trop ce qui se passe, à l'époque. À l'école, j'entends parler de la "cuvette de Dien-Bien-Phu", où l'armée française va être pilonnée. Sur mon ardoise, je dessine donc une cuvette, avec des petits soldats dedans, cernés par des Vietnamiens affublés de petits chapeaux de paille. Il y a beaucoup à dire… »

Petites secondes d'hésitation au bout du fil. « Écoutez, je suis en train de travailler sur ça. Rompre avec l'histoire officielle. J'y réfléchis. C'est encore le côté "regardez-moi", ce "je" qui m'embête… »

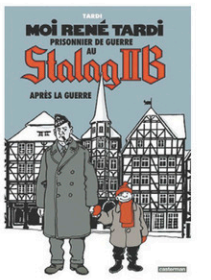
Et qu'advient-il d'Adèle Blanc-Sec dans ce programme certes justifié ? Nous attendons la suite du feuilleton. « Oui, ben Adèle, elle attend depuis une bonne dizaine d'années. Elle est dans un tiroir. Les douze premières planches de l'album final ont été dessinées. Et puis j'ai arrêté, avec l'intention d'y revenir. Et puis voilà, le temps a passé. Je ne sais plus où j'en suis, où va le scénario. Vous savez, je n'étais pas vraiment fait pour tenir une série… Là, ce qui me manque, c'est un titre pour la suite des Stalag. Où il n'y a pas le mot "Stalag", parce qu'on est ailleurs. Vous avez une idée ? »





Trois tomes de *Moi René Tardi*, dont le dernier vient de paraître. Presque 400 pages, avec les préfaces et postfaces. Tant de dessins. Trois grandes cases rectangulaires par planche. Faites le calcul. Huit ans de travail : recherches, scénario, découpage, crayonnés, encrages.

PHOTOS ET PLANCHES CASTERMAN



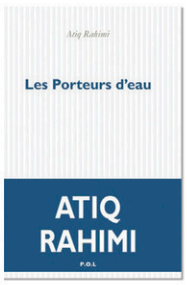
Moi René Tardi, prisonnier de guerre au Stalag IIB
Tome 3
Après la guerre
Tardi, Casterman, Paris, 2018, 160 pages

LOUIS HAMELIN
DE RETOUR LE 16 FÉVRIER

Atiq Rahimi rappelle implacablement qu'aux grands jours de l'Histoire, notre propre petite histoire vaut à peine un entrefilet.
ANDREW H. WALKER AGENCE FRANCE-PRESSE

Une journée particulière

Atiq Rahimi s'attache au destin de deux Afghans le jour où les talibans détruisent les bouddhas de Bâmyân



Les porteurs d'eau
★★★
Atiq Rahimi, P.O.L., Paris, 2019, 285 pages

CRITIQUE
MANON DUMAIS
LE DEVOIR

Le 11 mars 2001, le monde entier assiste, indigné, à la destruction par les talibans des deux bouddhas de Bâmyân, en Afghanistan. Pourtant, comme le fait remarquer Tom à sa femme, personne ne parle du fait « que les talibans massacraient en toute tranquillité la population chiite de cette région, que tant de femmes étaient victimes de leurs barbaries, que la misère était atroce dans le pays ».

Cette journée fatidique, marquant le début d'une longue chaîne de destruction du patrimoine mondial religieux par l'Émirat islamique d'Afghanistan, sert de trame de fond aux deux destins parallèles que trace Atiq Rahimi *(Terre et cendres*, 2000; *Syngué Sabour*, 2008) dans *Les porteurs d'eau*. Au premier plan, c'est la dualité de l'être humain que l'écrivain et cinéaste à la double nationalité afghane et française exploite sous forme de fascinant et cruel jeu de miroir.

Ainsi fait-il d'abord entrer en scène Tom, Afghan naturalisé français, de son vrai prénom Tamim, qui se réveille aux côtés de son épouse. Sans un bruit, sans prendre le temps de déjeuner, il quitte le domicile familial parisien afin de se rendre à Amsterdam dans l'espoir de refaire sa vie avec sa jeune amante catalane en qui il croit reconnaître la « femme originelle ».

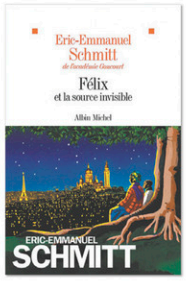
Au chapitre suivant, au tour de Yûsef d'apparaître dans une situation similaire. Dans le *sandali*, ce n'est pas sa femme qui est étendue à ses côtés, mais sa belle-sœur Shirine sur qui il doit veiller en l'absence de son frère parti à la guerre. Sans un bruit, sans prendre le temps de déjeuner, il quitte le modeste logis de Kaboul afin d'aller porter de l'eau aux habitants dans l'espoir de retrouver en fin de journée Shirine, dont la mèche de cheveux rebelle l'obsède jour et nuit. « La mèche d'une femme est une chaîne qui met les hommes aux fers ! » lui disait sa mère.

Alors que chaque chapitre consacré à Tom est écrit à la deuxième personne, de manière à créer une troublante proximité entre le personnage et le narrateur, le récit de Yûsef est narré à la troisième personne. Si le procédé installe d'emblée une froide distance entre le bourgeois parisien et le porteur d'eau kabouli, entre la confortable réalité européenne et l'horreur quotidienne afghane, Atiq Rahimi effectue un étonnant changement de pronom tandis que la nature afghane de Tom prend le pas sur sa culture d'adoption. « Désormais, c'est Tamim qui est son témoin, c'est à lui de raconter pour que Tom puisse vivre. »

S'attardant au moindre détail prosaïque du vécu des deux hommes en ce jour où s'écroulent les deux bouddhas, Atiq Rahimi les plonge graduellement dans un univers d'un lyrisme ensorcelant où s'entrelacent et se font écho rêves, souvenirs, légendes, considérations sur les langues et sur les religions afin d'esquisser une fine réflexion sur l'identité. Alors qu'il entraîne ses deux personnages vers un destin inéluctable, le romancier rappelle implacablement qu'aux grands jours de l'Histoire, notre propre petite histoire vaut à peine un entrefilet. Même si celle-ci nous aveugle au point de ne plus voir la réalité en face.

Le fils du Saint-Esprit

Éric-Emmanuel Schmitt explore l'animisme à hauteur d'un gamin du 20e arrondissement



Félix et la source invisible
★★ 1/2
Éric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel, Paris, 2019, 227 pages

CRITIQUE
MANON DUMAIS
LE DEVOIR

Que son œuvre soit ou non notre tasse de thé, force est d'admettre qu'Éric-Emmanuel Schmitt a le don d'écrire des histoires qui font du bien. Certes, la bienveillance et les bons sentiments peuvent en agacer plus d'un, mais en ces temps où l'intolérance s'exprime à coups de mots assassins, où l'on tue au nom de son dieu, on a envie de s'évader quelques heures dans une fable à saveur spirituelle dont seul l'auteur d'*Oscar et la dame en rose* a le secret.

C'est d'ailleurs dans ce même *Cycle de l'invisible* dont fait partie ce récit sur le christianisme paru en 2002 que s'inscrit *Félix et la source invisible*. Ainsi, après y avoir notamment exploré l'islam (*Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, 2001) et le judaïsme (*L'enfant de Noé*, 2004), l'infatigable écrivain s'intéresse maintenant à l'animisme en nous transportant du quartier Belleville, dans le 20e arrondissement de Paris, jusque dans un petit village du Sénégal.

Tenancière d'un café malicieusement nommé Au boulot, Fatou élève seule son fils de 12 ans, Félix, qu'elle prétend avoir conçu avec le Saint-Esprit: « Le Saint-Esprit m'avait reconnu sur mon acte de naissance. Si ! Il s'était déplacé en personne jusqu'à la mairie. Ensuite, on ne l'avait plus revu. » Bonne vivante, vaillante, adorée de la faune bigarrée qui fréquente son établissement, l'immigrante sénégalaise sombre dans la dépression après avoir reçu un coup dur du destin.

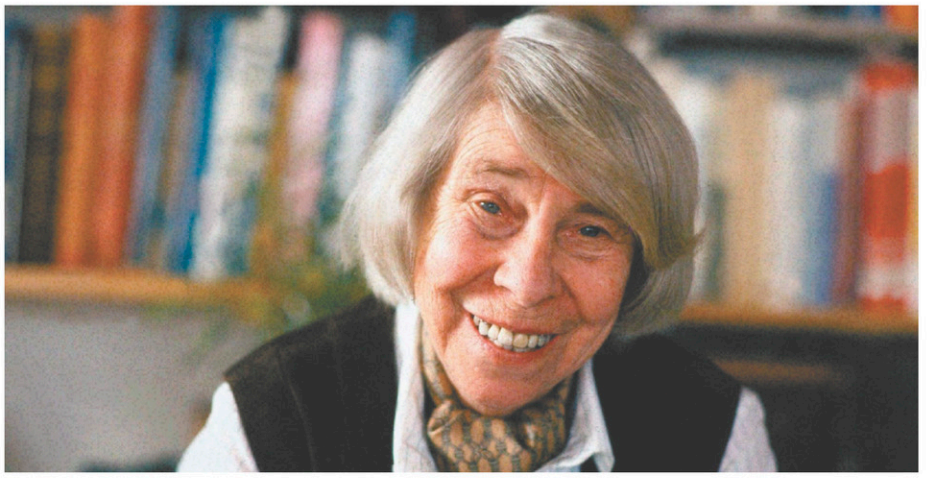
Malgré la gravité de l'état de la mère de Félix, le ton qu'emprunte le récit se révèle léger, l'humour, bon enfant, et le dénouement, cousu de fil blanc. Éric-Emmanuel Schmitt s'en donne à cœur joie à décrire avec force détails pittoresques l'univers de Félix. Toutefois, on ne saurait dire qu'il use de subtilité lorsque vient le temps de décrire les clients du café, sautant à pieds joints dans le cliché ou la caricature. À propos de madame Simone, décrite comme une femme « moche », il dira qu'elle s'était « résolue à faire ce que font les transsexuelles que la société rejette: la pute ».

Alors qu'il se glisse aisément dans la peau d'un garçon contraint de mûrir prématurément, Schmitt n'hésite pas à montrer le jeune narrateur sous son pire jour ni à lui faire exprimer sa mauvaise foi lorsque les choses ne se déroulent pas selon ses désirs, particulièrement lorsqu'un adulte se place entre lui et sa mère. Or, Schmitt a tant de plaisir à le faire qu'il semble par endroits oublier le but premier du récit: nous faire découvrir l'animisme.

Après moult tergiversations, voilà enfin qu'arrive ce voyage en Afrique où, grâce à un féticheur, Félix découvre ses racines: « Désormais, vos ancêtres logeront à Paris, avec vous. De temps en temps, vous répandrez du sable sur les carreaux de votre cuisine, afin de leur proposer une litière. Les rites servent à donner de la chair à l'esprit. »

À précipiter ainsi la fin du récit, Éric-Emmanuel Schmitt ne lui donne pas la même profondeur que l'on retrouvait dans les précédents romans du *Cycle de l'invisible*. Malgré cela s'y retrouve une charmante et irrésistible invitation à accepter et à respecter les croyances d'autrui.

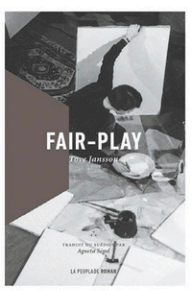
L'infatigable Éric-Emmanuel Schmitt nous transporte du quartier Belleville, à Paris, jusque dans un petit village du Sénégal.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR



Peintre et illustratrice finlandaise de langue suédoise, Tove Jansson a été l'une des plus grandes figures artistiques scandinaves du XXe siècle.
HANS PAUL LEHTIKUVA AGENCE FRANCE-PRESSE

Tove Jansson, la possibilité d'une île

Fair-play est le dernier roman pour adultes de la créatrice des célèbres Moumines



Fair-play
★★★
Tove Jansson, traduit du suédois (Finlande) par Agneta Ségol, La Peuplade, Chicoutimi, 2019, 156 pages

CRITIQUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Peintre et illustratrice finlandaise de langue suédoise, auteure à succès de livres pour enfants, Tove Jansson (1914-2001) a été l'une des plus grandes figures artistiques scandinaves du XXe siècle. Et surtout, elle a été la créatrice des célèbres Moumines, une sympathique famille de trolls ressemblant à des hippopotames dont l'incarnation en bande dessinée a connu un immense succès à travers le monde à partir du milieu des années cinquante.

De ses nombreux étés passés sur l'une ou l'autre des minuscules îles de l'archipel des Pellinki, près de la ville de Porvoo dans le golfe de Finlande, témoignent des livres comme *Le livre d'un été*, *La cartographe* ou *L'art de voyager léger* (tous déjà parus dans Le Livre de poche).

Dans *Fair-play,* le dernier de ses six romans pour adultes, paru à l'origine en 1989, Tove Jansson explore en une quinzaine de moments et de petites histoires — qui relèvent en réalité davantage du recueil de nouvelles — la discrète relation amoureuse de deux femmes artistes.

La matière est ici largement autobiographique: comme Mari et Jonna, les protagonistes de *Fair-play*, pendant une trentaine d'années Tove Jansson et sa compagne Tuulikki Pietilä ont partagé leur temps entre Helsinki, la capitale finlandaise, et la petite maison sans électricité qu'elles avaient fait construire sur la minuscule île de Klovharu.

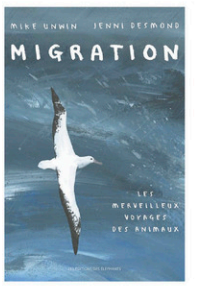
Si on trouve des moments de leur vie à Helsinki ou de leur «grand voyage» à l'étranger (souvenirs de la Corse et de l'Arizona), c'est surtout dans le décor de leur îlot, entourées tantôt de soleil et de silence, tantôt de brouillard ou par le bourdonnement d'une tempête qui les isole du continent, que nous les montre *Fair-play.* Oiseaux marins, orages, pêche de poissons pour le chat ou séances méthodiques de cinéma, «qui donne une image vraie de la réalité». Parfois encore, des visiteurs viennent troubler le quotidien des deux femmes.

Au fil de ces chapitres un peu décousus, le lecteur comprend vite que le couple que forment les deux femmes est le reflet de leur île, minuscule rocher à fleur d'eau comme on en trouve par milliers dans la mer Baltique. Et pour elles, une «météo qui empêche les gens de débarquer sur l'île et de la quitter est une bonne météo»… Sauvages, autarciques, elles prennent un soin farouche de leur solitude, même si des tensions affleurent parfois: «Une idée audacieuse était en train de prendre forme dans son esprit: celle d'une solitude, rien qu'à elle, paisible et pleine de possibilités. Une fantaisie que l'on peut se permettre quand on a le bonheur d'être aimé.»

Mais si ces courts chapitres sont illuminés par l'humour léger et facétieux de l'auteure, que le livre décousu n'ait pas été traduit en français plus tôt nous laisse à penser qu'il ne s'agit peut-être pas du meilleur de Tove Jansson.

Contre vents et marées

Un album poétique sur la migration de 20 espèces



Migration
★★★★
Mike Unwin et Jenni Desmond, traduit de l'anglais par Sébastien Cordin, Éditions des Éléphants, Paris, 2018, 48 pages

CRITIQUE
MARIE FRADETTE
COLLABORATRICE LE DEVOIR

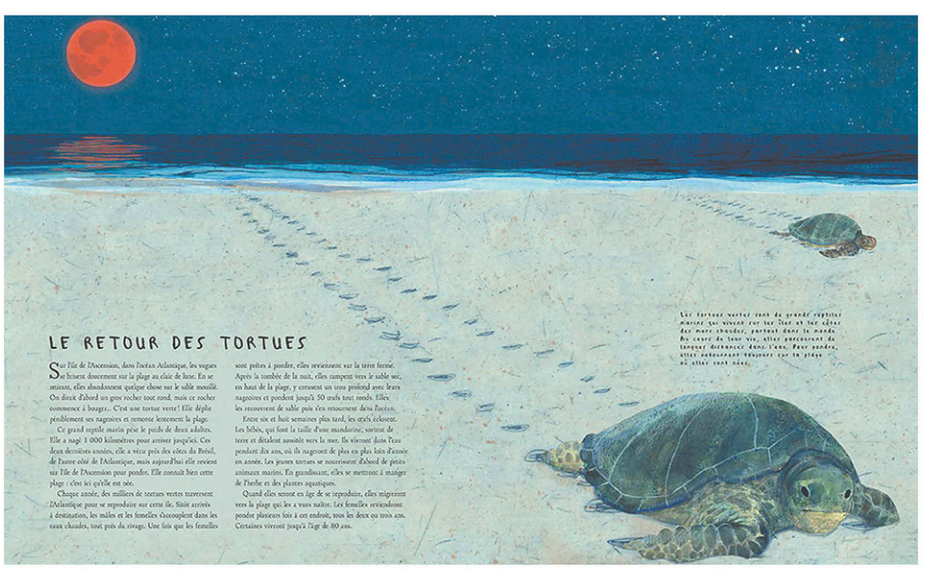
De la baleine à bosse jusqu'aux crabes rouges de l'île Christmas, en passant par les libellules, les colibris et les sardines, plusieurs animaux, en véritables nomades, prennent la route tous les ans afin d'assurer la survie de leur espèce, et ce, depuis la nuit des temps. Sur une Terre non seulement menacée, mais de plus en plus fouettée par le désastre écologique et l'activité des hommes, la résilience de ces bêtes devient un mode de vie.

Loin d'offrir un documentaire commun, de remâcher le parcours 1000 fois lu ou entendu, le Britannique Mike Unwin, spécialisé en histoire naturelle, présente avec *Migration* une véritable plongée au cœur de la vie grouillante, étonnante et souvent surréaliste de 20 espèces triées sur terre, dans l'eau et dans les airs. Bien sûr, la traversée houleuse et épique des monarques, qui prennent quatre générations pour assurer l'entièreté du voyage, est bien connue, tout comme celle des manchots empereurs, qui parcourent 100 kilomètres pour arriver au lieu de reproduction. Au-delà de ces informations, l'art de raconter d'Unwin nous invite à découvrir les espèces sous un angle poétique.

S'adressant directement au lecteur, l'auteur raconte chaque migration à la manière d'une historiette. Les animaux sont nichés dans un contexte précis, un espace-temps permettant de prendre le pouls du périple. Sur l'île Christmas, le narrateur ordonne d'arrêter la voiture. «Une rivière rouge passe en travers de la route. Il va falloir attendre.» Nous sommes en novembre et des milliers de crabes rouges prennent la route vers la mer pour pondre. Et que dire de la sterne arctique qui assure la migration la plus longue du règne animal. Au cours de sa vie, elle parcourt «une distance égale à trois allers-retours entre la Terre et la Lune».

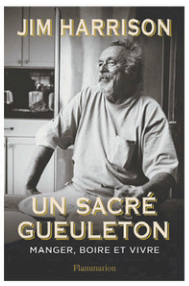
La vulgarisation des informations est enrobée de poésie, assurant ainsi une lecture non seulement instructive, mais lumineuse. À cela s'ajoutent les peintures de Jenni Desmond, qui enveloppent et appuient avec délicatesse le propos d'Unwin. L'artiste anglaise met en scène avec finesse et détails des univers tout aussi différents que celui d'une forêt peuplée de monarques, la course folle d'un banc de sardines en plein cœur de l'océan ou la traversée de caribous affrontant avec leurs petits le fort courant d'une rivière. Les doubles pages illustrées permettent de plonger dans la réalité distincte et émouvante des espèces migratoires.

En conclusion, Unwin et Desmond offrent une carte du monde où est reproduit le parcours des animaux présentés. En un clin d'œil, le lecteur visualise la route énorme qu'entreprennent certains. Un «Savais-tu?» titille ensuite la curiosité en étirant un peu l'apprentissage. Enfin, un bref paragraphe évoque les dangers rencontrés par les animaux au cours de leur traversée, l'homme étant un obstacle majeur à leur dessein. Évitant le ton moralisateur, tout en préservant le sérieux du problème, l'auteur assure ici une présentation qui témoigne de la force, mais aussi de la vulnérabilité des bêtes, l'homme étant partie prenante de cet écosystème.



Les animaux migrateurs sont confrontés à une Terre menacée.
JENNI DESMOND

Jim Harrison, modéré à l'excès



Un sacré gueuleton
★★★★
Jim Harrison, traduit de l'anglais par Brice Matthieussent, Flammarion, Paris, 2018, 384 pages

Barbue chaude au fumet de fenouil, joues de porc à l'italienne, monceaux d'abats, *tamales* à la viande de wapiti, litres de Romanée-Conti, de Bandol, de grappa.

Multipliez ça par mille, ajoutez-y un peu de poudre de perlimpinpin, et vous aurez une petite idée de l'appétit surhumain de Jim Harrison, décédé en mars 2017 à l'âge de 79 ans.

Une longévité plus que respectable, quand on connaissait le sens de la démesure de l'auteur de *Légendes d'automne* et de *Dalva*. Ses *Aventures d'un gourmand vagabond* et *En marge* (Bourgois, 2002 et 2003), ses mémoires, nous en avaient donné déjà un bon aperçu. L'écrivain, qui n'aurait fait qu'une bouchée du nouveau *Guide alimentaire canadien*, vivait à l'évidence comme il écrivait: avec les deux mains dans le plat et un appétit sans fin. Et surtout sans avoir peur de se salir.

Chroniques gastronomiques toutes plus délirantes les unes que les autres, publiées à partir de 1981 dans des magazines américains, de *Smoke Signals* au *New Yorker*, *Un sacré gueuleton* rassemble 47 méditations sur la nourriture, le vin et l'écriture dont la règle de base est d'être «modéré à l'excès».

Un «déjeuner» de 37 plats

Il nous promène de son ranch du Montana à un «déjeuner» de trente-sept plats dans un restaurant de trois étoiles en Bourgogne, en passant par la Patagonie et le souvenir d'un souper gargantuesque en compagnie d'Orson Welles. Pour cet ogre amateur de chasse et de pêche, de piments forts et de vin rouge, manger est de l'ordre du spirituel.

Mais qu'on se rassure, «Big Jim» n'est pas totalement omnivore. À preuve: «La viande d'écureuil me laisse froid. Ça me fait penser à un bébé extraordinairement prématuré.» Et puisque nous y sommes: le contenu de ce livre pourrait choquer certains adeptes du véganisme. Nous préférons les en avertir.

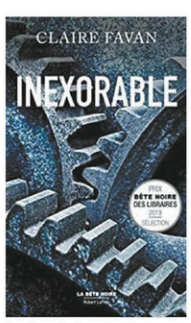
C'est brouillon, parfois sans queue ni tête, mais c'est surtout terriblement passionné, jouissif et gorgé d'humour. Tout ça couronné d'une philosophie à la logique implacable: «Tout ce qui vit finit en étron.»

Christian Desmeules

Le lecteur est convié à une sorte de description clinique méthodique d'un cas type, et c'est précisément la façon de raconter tout cela qui séduit.
DANIEL JANIN
AGENCE FRANCE-PRESSE

C'était écrit dans le ciel

Une sorte de roman-photo en noir et blanc pourtant extrêmement efficace



Inexorable
★★★
Claire Favan, coll. «La Bête noire», Robert Laffont, Paris, 2018, 384 pages

CRITIQUE
MICHEL BÉLAIR
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Il y a des destins qui semblent plus prévisibles que d'autres: le fait, par exemple, de voir son père brutalement maîtrisé par des policiers au beau milieu de la nuit, dans son salon, peut laisser des traces chez un enfant. Cet événement est au cœur de l'histoire intimiste — tout comme de la vie du petit Milo — que nous propose ici Claire Favan, qui «travaille dans la finance» tout en publiant coup sur coup, depuis quelques années déjà, des thrillers à succès chez Robert Laffont.

Voilà donc l'histoire du petit Milo violemment traumatisé à l'âge de quatre ans par l'arrestation de son truand de père. Sa mère, Alexandra, sera d'abord aussi sonnée que son fils, refusant de croire que son mari Victor est un braqueur de banque. Mais la réalité tout comme le comportement désormais violent de son fils la forceront à accepter sa nouvelle situation. Alexandra fera tout ce qu'il est possible de faire pour atténuer la colère et la rage qui rongent son enfant de l'intérieur en en faisant peu à peu un paria.

Après quelques années de ce régime, voilà que Victor recouvre la liberté et promet à sa petite famille de changer: son fils recommence alors à vivre une vie normale et Alexandra se met, elle aussi, à y croire. Malheureusement, ça ne dure pas: Victor recommence à braquer des banques et il est bientôt piégé. Tout s'écroule pour Milo, qui se remet à éprouver des colères violentes et devient bientôt, avec les années qui passent, une petite frappe insupportable malgré les efforts de sa mère qui aura consacré sa vie à tenter de le sauver.

La situation sera portée au paroxysme lorsque la police retrouvera les cadavres de deux jeunes filles que Milo connaissait. Il sera vite soupçonné de meurtre, mais un troisième assassinat, identique aux deux premiers, survient alors qu'il était en détention préventive et il est relâché. On ne vous dira rien de la conclusion de l'histoire, mais vous pourriez presque la deviner…

Impersonnelle et froide

Il y a évidemment un côté roman-photo en noir et blanc à cette histoire qui donne souvent, disons-le, dans le cliché: les mauvaises influences, le dévouement incessant de la mère, les scènes de colère envahissante, la déchéance annoncée… C'est pourtant l'écriture de ce quasi-mélodrame qui rend l'aventure fascinante. Dans les faits, le lecteur est convié à une sorte de description clinique méthodique d'un cas type, et c'est précisément la façon de raconter tout cela qui séduit.

Claire Favan nous hypnotise presque avec son ton d'observateur extérieur qui aurait eu un accès privé au dossier d'enquête de la police. En utilisant cette tonalité à la fois intimiste et clinique tout à fait impersonnelle et froide, elle réussit à nous faire sentir la détresse profonde de la mère, qui est le véritable personnage central du roman. Et oui, bien sûr, le destin d'Alexandra et de Milo était écrit dans le ciel…

En territoire trouble

Une intrigue inscrite dans les sentiers de haute montagne tout autant que dans les méandres de la mémoire

Avalanche Hôtel
★★★
Niko Tackian
Calmann-Lévy
« Noir », Paris, 2019, 270 pages

CRITIQUE
MICHEL BÉLAIR
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Le cerveau est un territoire encore trop mal connu ; Joshua Auberson, lieutenant de police à la brigade cantonale vaudoise, s'en rend vite compte au moment de reprendre connaissance. On vient de le tirer *in extremis* de l'avalanche sous laquelle il était enseveli, et sa mémoire lui joue de drôles de tours. C'est ainsi que, enfoui sous des tonnes de neige dans les Alpes suisses, il se retrouve au milieu d'une sorte d'étrange scénario de film où ses « souvenirs » s'acharnent à jouer un rôle crucial…

Entre le flou et l'imprévisible

Le récit s'amorce en fait alors qu'Auberson se réveille dans une chambre de l'Avalanche Hôtel. Tout autour lui semble familier : le décor luxueux, les gens qu'il rencontre, l'ambiance feutrée des lieux qu'il traverse… Mais bientôt, tout le monde ne parle plus que de la disparition d'une jeune fille qui venait tout juste de fêter ses 18 ans. Et puis brusquement, le voilà ailleurs : dans le monde bien concret, harnaché à son lit d'hôpital dans les hauteurs de Vevey, branché à des machines qui clignotent, sa partenaire de la police à ses côtés.

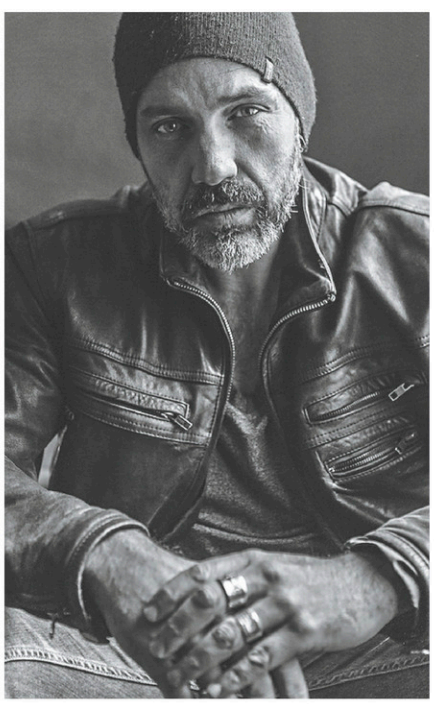
Ces incursions bizarres dans des espaces imaginaires ne le quitteront plus : même remis sur pied, Joshua Auberson replongera dans son « rêve » à de multiples reprises. Il découvrira d'abord que l'Avalanche Hôtel correspond en fait au Bellevue Grand Palace, un ancien hôtel de luxe détruit par une avalanche, qui surplombe la ville de Montreux. Ses plongées oniriques prendront toutefois un sens nouveau lorsque la police fera le lien entre une photo trouvée dans la poche d'une inconnue retrouvée inconsciente en montagne et celle d'une certaine Catherine Alexander disparue du Bellevue le 5 janvier 1962 alors qu'elle venait d'avoir 18 ans…

Une pièce après l'autre, le lieutenant Auberson parviendra à reconstituer l'improbable casse-tête au centre duquel il se trouve bien malgré lui. Le lecteur découvrira avec lui à quel point le policier est lié à cette histoire déclenchée par la disparition de Catherine Alexander 40 ans plus tôt. À la conclusion de l'enquête, Auberson se sera découvert une « nouvelle famille »… et le lecteur aura surfé sur une écriture prenant souvent plaisir à imposer des images aussi floues que fortes explorant des territoires fragiles.

Bien au-delà des résultats de l'enquête — qui n'en finit pas de surprendre par ses détours brumeux —, c'est précisément cette impression trouble de naviguer avec l'auteur dans des territoires inconnus et imprévisibles qui séduit tout au long du récit. Ce flou persistant, cette fragilité de tous les instants sont une sorte de bénédiction dans un univers où les machos et les presque superhéros se comptent malheureusement par douzaines. À ce seul titre, l'écriture de Niko Tackian vaut le détour.

Vivement la suite !

L'Avalanche Hôtel correspond au Bellevue Grand Palace, un ancien hôtel de luxe détruit par une avalanche, qui surplombe la ville de Montreux



Une impression trouble de naviguer avec Niko Tackian dans des territoires inconnus et imprévisibles séduit tout au long du récit.
TACKIAN CREATIVE COMMONS

Le Québec de M. Séguin

LOUIS CORNELLIER

L'historien Maurice Séguin (1918-1984) est méconnu. Il suscite pourtant l'admiration de ceux qui l'ont fréquenté. Denis Vaugeois, qui fut son éditeur, évoquait, en 2006, son « éloquence dévastatrice » et comparait l'homme à Socrate. Le cinéaste Denys Arcand, qui fut son étudiant à l'Université de Montréal dans les années 1960, affirmait, vingt ans plus tard, qu'il n'avait suivi qu'un seul grand cours dans sa vie, celui du professeur Séguin.

Comment expliquer, alors, le relatif oubli qu'on lui réserve ? Son œuvre publiée, d'abord, est peu abondante. Elle tient principalement en deux volumes : sa thèse de doctorat de 1947, qui ne sera publiée qu'en 1970, et son essai *Les normes*, des notes de cours des années 1960, publié en 1987. L'historien Robert Comeau, un autre de ses admirateurs, explique cette parcimonie éditoriale par le « perfectionnisme paralysant » du grand professeur.

L'œuvre, de plus, n'est pas facile. Chez Séguin, note le sociologue Jean Lamarre, « le théoricien domine l'historien ». On ne le lit donc pas comme on lit Groulx ou Vaugeois, par exemple, des historiens experts en narration. L'interprétation que Séguin propose de l'histoire du Québec, enfin, est sombre. Depuis la défaite de 1760, selon lui, les Québécois se retrouvent condamnés à la médiocrité nationale. Groulx, qui avait dirigé la thèse de Séguin, rejetait d'ailleurs violemment cette conclusion.

Vivre ou végéter

Dans *Maurice Séguin, historien du Québec d'hier et d'aujourd'hui* (Septentrion, 2018, 162 pages), un long extrait d'un précédent ouvrage réédité à l'occasion du 100e anniversaire de naissance de l'historien, Jean Lamarre vient redire l'originalité, la puissance et l'actualité de l'œuvre séguiniste. Au moment où le Québec, las du débat sur la question nationale, semble vouloir se réfugier dans un nationalisme pépère, la mise en valeur des idées de Maurice Séguin constitue un rappel du fait que, pour le Québec, espérer atteindre l'autonomie dans le Canada revient à se contenter de survivre et de végéter.

Dans *Les normes*, son maître ouvrage qui repose, explique Lamarre, sur une « conjugaison entre une perspective humaniste et une appréhension plus scientifique du réel », Séguin met en avant le concept d'« agir par soi ». Cette liberté est, écrit-il, « un bien en soi » et constitue la finalité normale de tout individu et de toute collectivité. Elle s'applique, dans le cas d'une nation, aux domaines politique, économique et culturel. Ne pas y accéder, souligne-t-il, équivaut à une « oppression essentielle ». Pour Séguin, « dès qu'une collectivité remplace, par son agir collectif, l'agir collectif d'une autre société », comme ce fut le cas en 1760, il y a « diminution ou privation d'être […] pour la collectivité remplacée ».

La colonisation française en Amérique aurait dû déboucher, selon le cours normal des choses que Séguin assimile à des lois universelles, sur la naissance d'une nouvelle nation autonome. Avant 1760, les Canadiens (Québécois) marchent vers leur indépendance. La Conquête vient stopper le mouvement. Elle force les Canadiens, désormais privés de « l'agir par soi collectif », à se replier sur l'agriculture et, par la suite, à devenir un prolétariat au service de l'occupant. Cette situation entraîne, résume Lamarre, une « déformation mentale », qui leur fait croire qu'ils sont voués à l'agriculture et au petit pain.

L'obtention de la responsabilité ministérielle, dans les années 1840, et la Confédération de 1867 nourrissent chez eux l'illusion qu'ils sont les égaux des Britanniques, mais la vérité est que le Québec demeure une « nation annexée », privée de la pleine liberté d'agir et condamnée à survivre comme minorité dans un ensemble contrôlé par une autre nation.

Nécessaire et impossible

Séguin, en 1956, concluait à la nécessité de l'indépendance en même temps qu'à son impossibilité pour un peuple qui a fini par « accepter comme normale l'annexion ». Il concluait aussi à l'impossibilité de l'assimilation et, par conséquent, à l'« inévitable survivance dans la médiocrité ». C'est cette lecture tragique de notre histoire qui horrifiait Lionel Groux et le faisait parler de Séguin comme d'un « véritable cas de psychiatrie ».

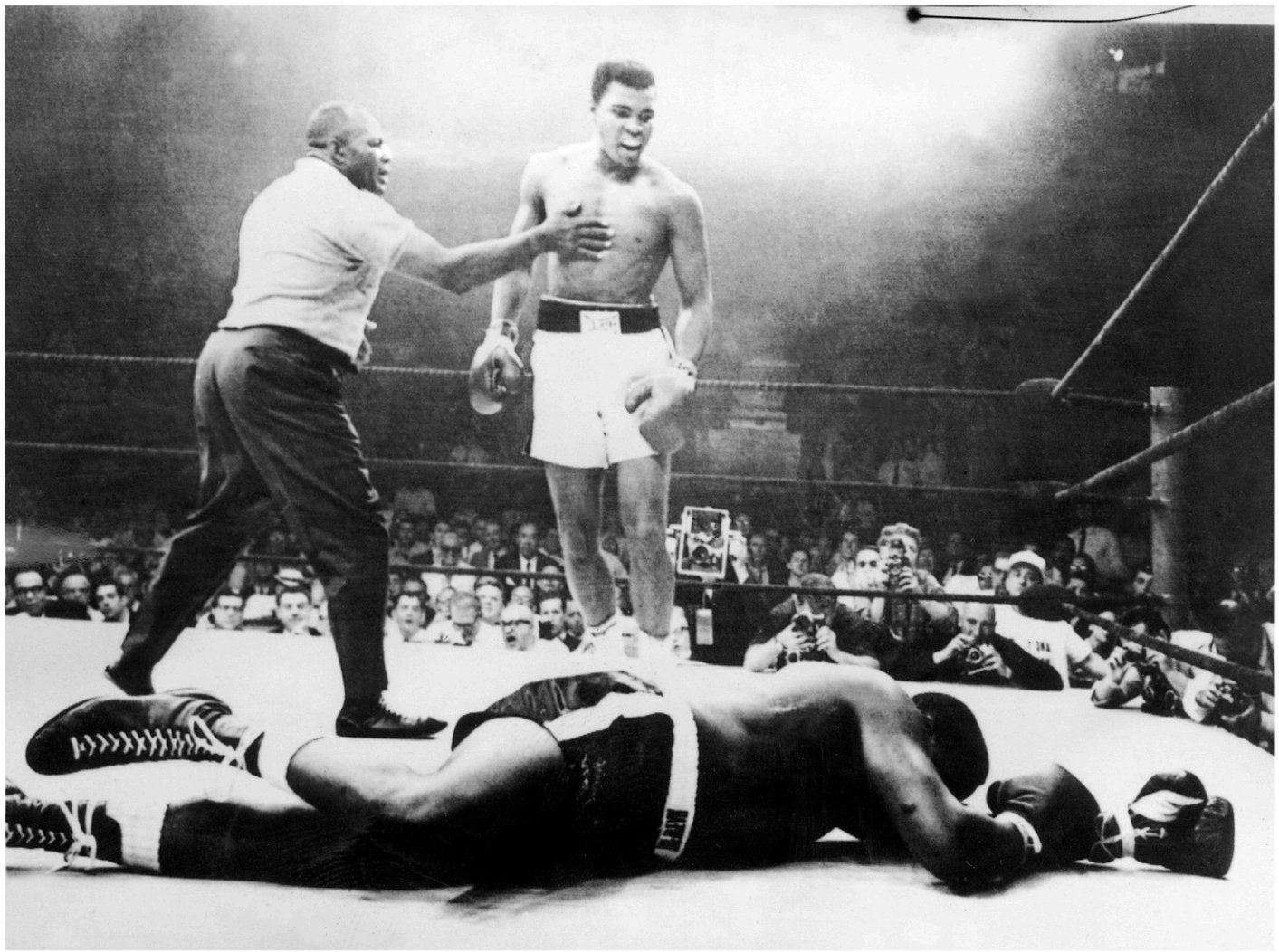
Dans un remarquable essai publié dans *Recours aux sources* (Boréal, 2011), l'historien Éric Bédard présente les cinéastes Pierre Falardeau et Denys Arcand comme deux séguinistes contrastés. Le premier, militant, aurait retenu de l'historien la thèse de l'absolue nécessité de l'indépendance, alors que le second, pessimiste, retiendrait plutôt celle de son impossibilité. « L'universitaire se serait davantage reconnu dans la posture d'Arcand que dans celle de Falardeau », écrit Bédard. Peut-être.

« Impossible n'est pas français », aurait déjà déclaré Napoléon. Il nous reste à espérer que ce ne soit pas québécois non plus.

Deux poings, une fin

Le légendaire boxeur était aussi fort en gueule qu'avec sa droite

CRITIQUE
JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR



Quel boxeur a-t-on vu déclamer ses coups de gueule en vers ? Les mots d'Ali sonnent et résonnent. À l'université, dans la rue, en entrevue, devant des opposants ou ses partisans. Sa verve est aussi vive que sa droite. Tout le temps.
ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Il danse, Ali. Il danse. Regarde-le. Il flotte. Les coups pleuvent. Quel radar lui permet, sous une pluie pareille, d'éviter presque chaque goutte ? Le voyant ainsi danser, même si on ne connaît rien à la boxe, il est impossible de s'y tromper : on sait tout de suite qu'il y a là, chez cet homme, quelque chose d'extraordinaire. D'instinct, on sait qu'avec Ali, la boxe n'est pas que la boxe. Car plus qu'un boxeur, Ali est une grâce. Cette grâce qui, peu importe le domaine où elle se manifeste, élève soudain un simple artisan, sans qu'on y comprenne trop rien, au niveau brillant d'un artiste capable de vous conduire jusqu'à son étoile.

« The Greatest », le nom dont se paraît Ali, n'était pas qu'un superlatif publicitaire destiné à assurer sa renommée. Dans cette première grande biographie qui ne tient pas de l'hagiographie, le journaliste Jonathan Eig le montre, sans cacher les faiblesses de cet homme, aussi fort en gueule qu'avec ses poings.

Athlète à la voix politique unique

Le style d'Eig n'a pas la superbe de certaines des grandes plumes — Tom Wolfe, Norman Mailer, Thomas Hauser, etc. — qui ont donné des ailes à la légende Ali. Mais il dit, selon une trame chronologique, ce que fut cette vie placée au confluent du sport, de la tragédie, de la comédie, de la politique, de la sociologie, de la religion et des émotions procurées par une soif de liberté.

Ali, c'est d'abord l'apparition, à un niveau jamais vu auparavant, de l'athlète d'exception doublé d'une voix politique unique. Quel boxeur a-t-on vu déclamer ses coups de gueule en vers ? Ses mots sonnent et résonnent. À l'université, dans la rue, en entrevue, devant des opposants ou ses partisans. Sa verve est aussi vive que sa droite. Tout le temps. Il fait songer à Hemingway qui disait qu'« un écrivain sans oreille, c'est comme un boxeur sans poing gauche ». Voilà un sportif qui, pour une fois, dit autre chose que les phrases convenues des habituelles entrevues.

Pourquoi ne veut-il pas aller se battre au Vietnam ? Aucun soldat viêt-cong ne m'a jamais qualifié de nègre, dit-il. Ses saillies troublent le pays. Grande gueule par nature, Ali approfondit bien vite ses réflexions. Il met le pouvoir de ses mots, portés par les exploits de son corps, au service de convictions sociales, tout en poussant jusqu'à la caricature sa légende. Je suis si rapide, dit-il plus d'une fois, qu'au moment de fermer la lumière de ma chambre, je me retrouve dans mon lit avant qu'il ne fasse noir…

En réaction à la condition des siens, Cassius Clay, à 22 ans, prend le nom de Mohamed Ali et se convertit. Il s'engage auprès de contestataires virulents de la Nation of Islam d'Elijah Muhammad, où l'on trouve aussi le bouillant Malcom X. Cette organisation apparaît, sous la plume de Jonathan Eig, très corrosive. Chose certaine, l'État n'aime pas être remis en question dans ses fondements par des sportifs censés se contenter d'ânonner la gloire de la patrie.

Le moyen de l'empêcher de boxer sera trouvé. En 1968, le magazine *Esquire* le représente, à sa une, comme une sorte de Christ transpercé de flèches, ce qui contribuera à fixer sa renommée. Cette photo célèbre a servi au magazine québécois *Urbania* à proposer, l'an passé, dans un élan créatif douteux, un calque mettant en vedette un chroniqueur dont les mots troués par des rafales de vent se dispersent de tous les côtés.

Les coups reçus

Devant Ali, la légende a volontiers oublié les coups reçus, les combats perdus. Même les meilleurs radars ne peuvent pas tout éviter. Dans la trentaine, démontre Jonathan Eig, le grand Ali se fait déjà plus petit. Des coups répétés au cerveau l'ont ralenti. L'élocution même en a pâti. Le parkinson fait son nid. Des opposants, pas forcément brillants, font boucherie de ce qui reste de lui. Impossible de ne pas songer au sort d'un Adonis Stevenson, à ces milliers de boxeurs voués à une fin de vie bringuebalante.

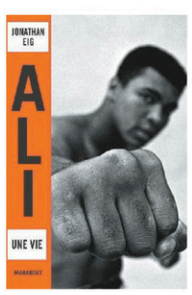
Un boxeur constitue un sujet fascinant pour le roman et le cinéma parce qu'il transgresse les catégories sociales. Personnage d'ordinaire sorti de rien et dont les poings se révèlent être le seul gagne-pain, le boxeur passionne. Du Victor interprété par Jean Gabin au Rocky de Sylvester Stalone, en passant par le Jake LaMotta joué par Robert De Niro, le grand écran s'est régalé, non sans raison, de la vie de boxeurs.

Le sociologue Loïc Wacquant a montré le jeu des catégories sociales qui s'inscrit profondément dans les racines de la boxe. Ce sport s'apparente à un combat pour l'intégration socio-économique. Pour le sociologue, ce sport est finalement un métier manuel et répétitif qui demande des compétences corporelles pour affirmer une conception du corps comme principal outil de travail.

Le boxeur, par le traitement dont il est l'objet, apparaît n'être jamais bien loin de l'ouvrier, acclamé ou méprisé, selon ce qu'il est censé rapporter. Il est de surcroît soumis à un cadre de valeurs dites viriles qui peuvent légitimer jusqu'à sa perte et son oubli.

En France, au milieu des récents soulèvements, on a vu un boxeur inattendu, Christophe Dettinger, ancien champion de France, faire reculer de ses seuls poings une colonne de policiers pourtant protégés de boucliers et armés. L'image était forte.

Dans une version des *Misérables* au temps présent, un Victor Hugo aurait sans doute réservé une place à ce gitan-boxeur. Même décriée comme elle l'est, la boxe n'a apparemment pas fini, même après Ali, de constituer à l'occasion un symbole étonnant des luttes sociales. La fin n'est pas pour demain.



Ali
Une vie
★★★★
Jonathan Eig, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Marabout, Paris, 2018, 695 pages

Legrand, romantique du jazz

En accordant toutes les priorités à la mélodie, ce grand a ouvert la voie aux *jazzmen*

BILLET
SERGE TRUFFAUT
COLLABORATEUR LE DEVOIR

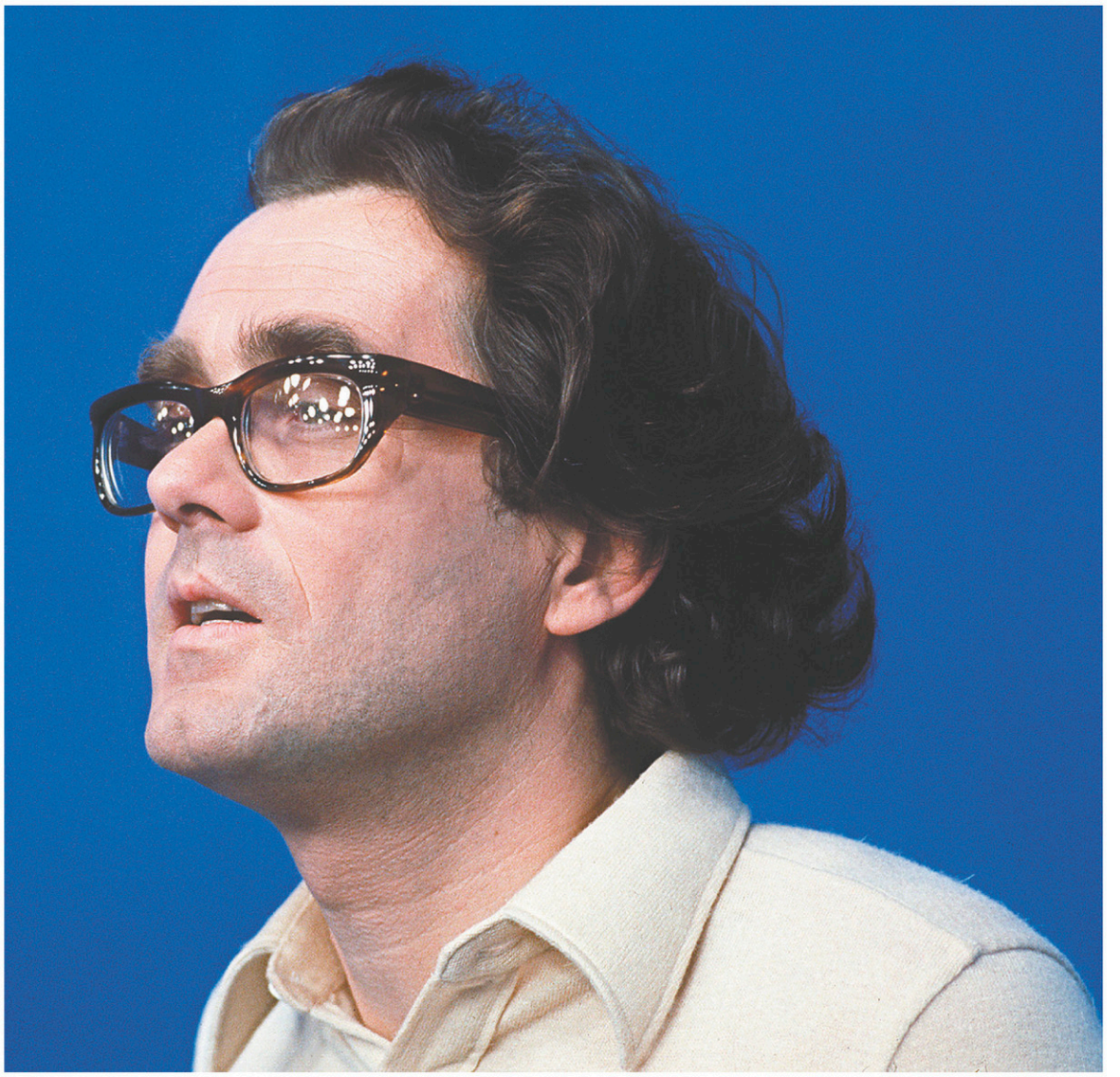
À l'âge de 86 ans, Michel Legrand vient donc de rejoindre, comme il se dit dans l'univers du jazz, le big band que Duke Ellington dirige dans l'au-delà. L'homme fut si productif — des centaines de compositions réparties notamment à travers 250 films ! — qu'il partage avec Simenon un énorme point commun : il a tellement travaillé, fabriqué, que chez lui la forêt cache l'arbre. On va donc élaguer. Quel chemin ? Celui du jazz.

Histoire d'aller à l'essentiel, on va faire court tout d'abord. Legrand est tombé dans la marmite du jazz en 1948 après avoir vu Dizzy Gillespie à la salle Pleyel alors qu'il étudiait la musique classique avec la légendaire Nadia Boulanger. Au milieu de la décennie suivante, il enregistre, ou accompagne, ou compose pour Sarah Vaughan, Bill Evans, John Coltrane, Ella Fitzgerald, Lena Horne et surtout Miles Davis, avec qui il va forger une longue amitié. C'est d'ailleurs avec Legrand que Miles Davis va signer son dernier enregistrement pour un film australien.

Au milieu des années 1960, Legrand s'installe à Hollywood où il retrouve son vieux copain, Quincy Jones, qui étudia également avec Boulanger, et s'en fait un nouveau : Henry Mancini. Ces trois-là vont avoir un impact énorme, profond, sur la production de musiques de films, d'émissions et de feuilletons de télé. Comment ? En engageant notamment des musiciens de jazz.

Là, il faut préciser deux ou trois choses. Antérieurement à l'installation de Legrand à Los Angeles, le cinéaste Otto Preminger et Duke Ellington avaient démontré avec éclat que le jazz pouvait se « fondre » aisément dans la pellicule à la faveur du film *Autopsie d'un meurtre*. Les patrons de studio vont alors réaliser, eux, que les musiciens de jazz sont des lecteurs plus polyvalents que les musiciens formés au classique, qu'ils peuvent travailler plus rapidement et coûteront donc… moins cher.

En faisant appel aux *jazzmen*, Legrand et ses collègues vont avoir un impact paradoxal. En composant des dizaines de thèmes, ils vont enrichir le catalogue du jazz, voire le renouveler. Mais d'un autre côté, ils vont assécher, indirectement il est vrai, le jazz dit West Coast. On s'explique. Les instrumentistes ayant constaté qu'il est plus payant et plus confortable de travailler pour les studios de cinéma, ils vont abandonner, si l'on peut dire, les étiquettes de jazz, et notamment la plus célèbre de la Californie : Contemporary. Un exemple ? Clint Eastwood ayant fait du saxophoniste Lennie Niehaus son compositeur attitré au tournant des années 1970, celui-ci n'a pratiquement rien enregistré depuis lors.



Michel Legrand, en 1970. Installé à Hollywood, il retrouve son vieux copain, Quincy Jones, et s'en fait un nouveau : Henry Mancini. Ces trois-là vont avoir un impact énorme sur la production de musiques de films et de télé. AGENCE FRANCE-PRESSE

Cela étant, Legrand va se distinguer de tous en mettant la mélodie au cœur de son travail. Alors que les tourments politiques des années 1960 avaient convaincu des musiciens et des compositeurs d'évoluer le poing levé, alors que le free jazz voyait le jour, Legrand chantait l'amour, toujours l'amour.

Et c'est là que Legrand va influencer durablement la manière de produire un album. En accordant toutes les priorités à la mélodie, il va convaincre des bonzes du jazz de suivre sa voie. On pense notamment, voire surtout, à Norman Granz, plus grand producteur de jazz avec John Hammond. Après avoir fondé le *label* Pablo, Granz s'est appliqué à convaincre le pianiste Jimmy Rowles de sortir du confort des studios de cinéma — Rowles fut notamment le pianiste favori de Marilyn Monroe —, de travailler pour lui, histoire d'exploiter sa science, comme il le confia, de la mélodie.

Alors que les tourments politiques des années 1960 avaient convaincu des musiciens et des compositeurs d'évoluer le poing levé, alors que le free jazz voyait le jour, Legrand chantait l'amour, toujours l'amour

Le résultat ? Les disques *If I'm Lucky* et *Warm Tenor* de l'immense saxophoniste Zoot Sims, avec Rowles évidemment. Ces albums publiés dans les années 1970 sont littéralement des chefs-d'œuvre. Chose certaine, ils sont des Legrand sans Legrand. Chapeau !

Patrick Groulx s'en fout (pas complètement, mais il travaille là-dessus)

L'humoriste aborde l'impact du regard des autres dans un quatrième spectacle

ENTREVUE
DOMINIC TARDIF
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Malgré les œillades désapprobatrices, malgré les réprimandes de son épouse, malgré les prêtres de la mode qui le proscrivent, le père de Patrick Groulx porte des bas blancs. Ben oui. Et même si son fils a généralement meilleur goût en matière de chaussettes, le je-m'en-fichisme vestimentaire de son paternel devient dans son quatrième spectacle le totem absolu de cette capacité à faire abstraction du regard des autres, essentielle à quiconque souhaite connaître les douceurs d'un minimum de sérénité.

« Comme tout le monde, j'en ai fait des trucs pour plaire à des filles, pour plaire à des amis, pour plaire dans mon métier, raconte l'humoriste, une semaine avant sa première médiatique. On veut tous plaire, et encore plus dans ce milieu, parce que pour gagner ta vie, faut que tu vendes des billets, et pour vendre des billets, faut qu'on te voie, et quand on te voit, faut que tu sois bon, mais faut pas qu'on te voie trop, parce que la rareté, c'est le *fun*… et ça finit… ça finit que tu ne sais plus pantoute c'est quoi la bonne stratégie. »

C'est beaucoup à cette litanie d'injonctions sous lesquelles notre réelle identité menace sans cesse de se dissoudre que se mesure Patrick Groulx dans son premier spectacle en cinq ans, vu récemment par *Le*

Les réflexions de ce nouveau tour de piste auront abondamment été alimentées par les conversations du comique franco-ontarien avec son géniteur.
VALÉRIAN MAZATAUD LE DEVOIR

Devoir au Bordel Comédie Club lors d'une représentation de rodage.

Parce qu'il serait triste de se passer des lumières d'un maître zen lorsqu'il s'en trouve un dans les parages, les réflexions de ce nouveau tour de piste auront abondamment été alimentées par les conversations du comique franco-ontarien avec son géniteur, matière première du récit d'une quête. Celle d'un équilibre à atteindre entre son indécrottable attitude d'ado attardé et la maturité nécessaire à son propre rôle de père, ainsi qu'entre son désir d'être aimé et celui d'être heureux.

« L'avantage de vieillir, dit l'artiste de 44 ans, c'est que ça devient de plus en plus naturel de ne pas m'en faire avec ce que les autres pensent, parce que tu te rends compte que c'est beaucoup plus le *fun* que les gens t'aiment pour ce que tu es que pour un personnage que tu pourrais jouer. »

Quand je dis dans le spectacle qu'il faut s'en câlisser, c'est aussi ça : il faut accepter qu'on ne sera pas toujours parfait. Et apprendre à s'écouter. Les entrevues que tu fais juste parce qu'on te dit que ça va être bon pour ta carrière, par exemple, tu ne ressors jamais bien de ça. Tu ne ressors jamais bien de ce que t'as pas envie de faire.

PATRICK GROULX

La fin des ruminations

Se pardonner, faire la paix avec des décisions regrettables, délester ses archives mentales de tous ces moments que l'on rêverait de pouvoir rejouer et que l'on ressasse éternellement. Voilà aussi ce à quoi Patrick Groulx nous invite, en prêchant par l'exemple en toute fin de spectacle, avec une anecdote — très personnelle — pour le moins étonnante. Mais une décision professionnelle qu'il aurait prise simplement pour plaire, ça ressemblerait à quoi ?

« Je pensais récemment à une présentation que j'ai faite aux Olivier [en 2006]. J'avais un casque sur la tête qui me permettait de lire dans l'esprit des nommés. L'idée était bonne, mais quand je suis arrivé pour la répétition, je trouvais qu'il y avait des gags qui ne marchaient pas, je ne le sentais pas pantoute. Tout d'un coup le réalisateur, les *writers*, toute l'équipe, ils sont autour de moi et tout le monde me jure que c'est bon, que je suis juste nerveux. C'est sûr qu'aujourd'hui, à 44 ans, je les aurais envoyé promener. C'est rare que je ne m'écoute pas, mais cette fois-là, c'est ce que j'ai fait, et je me suis planté. Planté, mon gars. »

Il ajoute, comme en mesurant soudainement à quel point il est absurde de ruminer pareil événement dont très exactement personne ne se souvient : « Quand je dis dans le spectacle qu'il faut s'en câlisser, c'est aussi ça : il faut accepter qu'on ne sera pas toujours parfait. Et apprendre à s'écouter. Les entrevues que tu fais juste parce qu'on te dit que ça va être bon pour ta carrière, par exemple, tu ne ressors jamais bien de ça. Tu ne ressors jamais bien de ce que t'as pas envie de faire. »

L'influence de la relève

Ne pas se soucier du jugement d'autrui ne signifie évidemment pas de négliger de bien se préparer. Statistique révélatrice des transformations ayant secoué le monde du rire au cours des 15 dernières années : en 2003, Patrick Groulx n'avait étrenné son premier spectacle que lors de huit (!) dates de rodage. Groulx, son quatrième spectacle, aura été testé plus de 65 fois, et jusqu'au dernier moment, dans les circonstances les moins commodes.

La semaine dernière, l'animateur de *Maître du chantier* à V acceptait ainsi d'accompagner le processus digestif des spectateurs réunis dans une salle de réception de Lanaudière, lors d'un souper-spectacle. À une dizaine de jours d'une première médiatique, d'autres auraient préféré — et on les aurait compris — la quiétude d'une salle plus clémente, voire de leur salon. Masochiste, le Patrick ?

« Il y avait une madame qui me faisait des commentaires toutes les trois *jokes*, elle m'inventait des *running gags*, elle finissait mes phrases. Ça se lançait des remarques d'une table à l'autre. Je savais que ce serait comme ça, mais au lieu de refuser ce *show*-là de peur d'être déstabilisé, j'y suis allé. Il y a tellement de compétition maintenant, tellement de jeunes qui vont faire des numéros dans trois bars différents le même soir, que je ne peux pas me permettre de ne pas travailler même des microdétails. »

S'inspirer de la fougue et de l'ardeur de la relève, donc, mais ne jamais oublier son âge, au risque de céder à la dictature des apparences.

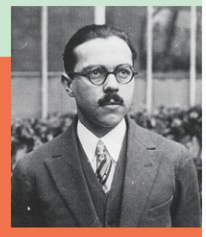
« Guillaume Pineault [qui assure sa première partie] était dans ma loge l'autre fois et il me dit : "Il est beau ton *kit* de scène, mais tu devrais faire un *turn up*." Un quoi ? "Un *turn up* !" Il voulait que je tourne le bas de mes jeans. J'écris à ma styliste : "Je suis avec Guillaume, il pense que pour mon *kit* de scène, je devrais faire un *turn up*." Elle me répond : "Pat, t'as 44 ans. Pas de *turn up*." Et elle avait raison : c'était l'ado en moi qui avait envie d'avoir l'air *cool*. » L'adulte, lui, sait que le bas blanc assumé est préférable au *turn up* emprunté.

Groulx

De Patrick Groulx. Au Club Soda les 4 et 5 février. En tournée partout au Québec.

Salle Bourgie 18 19

Arte Musica présente



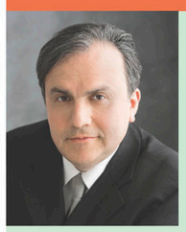
LES ONDES DE MARTENOT

Jeudi 7 février 19 h 30

Estelle Lemire, ondes Martenot
Jean Marchand, piano

MESSIAEN, **MURAIL**, **TAKEMITSU** et **BLOCH**

Un magnifique récital brossant un panorama du riche répertoire de cet instrument envoûtant.



YEFIM BRONFMAN

Dimanche 10 février 14 h

DEBUSSY *Suite bergamasque*
SCHUBERT Sonate n° 21, D. 958
SCHUMANN Grande Humoresque, op. 20

Un des pianistes les plus admirés de sa génération.

VIENNE ET PARIS 1900

Mercredi 27 février 19 h 30

Dong-Suk Kang, violon
Charles Richard-Hamelin, piano

SCHOENBERG *La Nuit transfigurée*, op. 4
CHAUSSON Concert pour piano, violon et quatuor à cordes, op. 21

Deux chefs-d'œuvre de la musique de chambre !

MUSIQUE TRAD

LE VENT DU NORD

Vendredi 8 février 19 h 30

L'un des meilleurs groupes *trad* du Québec soulèvera le public de la salle Bourgie !

sallebourgie.ca

M MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

ARTE MUSICA

Présenté par TD

LES FILMS À VOIR À LA TÉLÉ

Source : Mediafilm

SAMEDI

LA COULEUR DES SENTIMENTS
(4) (Help, The), É.-U. 2011. Drame social de Tate Taylor avec Emma Stone, Viola Davis, Bryce Dallas Howard. - En 1963 au Mississippi, une journaliste blanche, choquée par les injustices dont sont victimes les domestiques de race noire, recueille leurs confidences pour les fins d'un livre. **ARTV 12h**

TROY
(4) É.-U. 2004. Drame épique de Wolfgang Petersen avec Brad Pitt, Eric Bana, Orlando Bloom. - L'enlèvement de la reine Hélène de Sparte par le jeune prince Pâris provoque la guerre de Troie. **FOX (WFFF) 12h30**

LE REPÊCHAGE
(5) (Draft Day), É.-U. 2014. Drame sportif de Ivan Reitman avec Kevin Costner, Chadwick Boseman, Jennifer Garner. - Le jour du repêchage, le directeur général d'une équipe de football professionnel brave les pressions extérieures et prend des risques pour réaliser son plan de reconstruction. **TVA 13h30**

GUARDIANS OF THE GALAXY
(4) É.-U. 2014. Science-fiction de James Gunn avec Chris Pratt, Zoe Saldana, Benicio Del Toro. - Pourchassé par un fanatique qui menace l'univers, un aventurier de l'espace obtient l'aide de quatre confrères extraterrestres. **CTV 14h**

PELHAM 1 2 3: L'ULTIME STATION
(4) (Taking of Pelham 1 2 3, The), É.-U. 2009. Drame policier de Tony Scott avec Denzel Washington, John Travolta, John Turturro. - Un répartiteur du métro de New York négocie avec des criminels qui ont pris en otages 18 passagers et réclament 10 millions de dollars en échange de leur libération. **V 16h15**

HORS DE MOI
(4) (Unknown), É.-U. 2011. Thriller de Jaume Collet-Serra avec Liam Neeson, Diane Kruger, January Jones. - À Berlin, un scientifique américain découvre que son identité a été usurpée à la suite d'un accident qui l'a temporairement plongé dans le coma. **MAX 17h30**

EVEREST
(4) É.-U. 2015. Aventures de Baltasar Kormakur avec Jason Clarke, Josh Brolin, John Hawkes. - Au printemps 1996, l'ascension du mont Everest par des alpinistes amateurs prend des proportions dramatiques quand survient une tempête imprévue. **TVA 18h30**

STAR TREK AU-DELÀ
(4) (Star Trek Beyond), É.-U. 2016. Science-fiction de Justin Lin avec Chris Pine, Zachary Quinto, Zoe Saldana. - Alors qu'il répond à un appel l'expédiant aux confins de l'espace, l'équipage de *l'Entreprise* est confronté à un ennemi prêt à tout pour détruire la Fédération. **V 18h30**

CHOCOLAT
(4) Fr. 2016. Drame biographique de Roschdy Zem avec Omar Sy, James Thiérrée, Olivier Gourmet. - Au tournant du XXe siècle, un Noir qui joue l'Auguste aux côtés d'un clown blanc éprouve de plus en plus violemment le sentiment d'être exploité. **ARTV 20h**

THE KING
(3) É.-U. 2017. Documentaire de Eugene Jarecki. - À bord d'une Rolls Royce 1963 ayant appartenu à Elvis Presley, le réalisateur retrace les endroits marquants de la vie de ce dernier. **PBS (WETK) 20h**

LES SACRIFIÉS 3
(5) (Expendables 3, The), É.-U. 2014. Aventures de Patrick Hughes avec Sylvester Stallone, Jason Statham, Mel Gibson. - En mission pour capturer un mystérieux trafiquant d'armes, des mercenaires découvrent que leur cible est en fait un ex-membre de leur groupe, prêt à tout pour les éliminer. **TVA 20h51**

BATMAN
(3) É.-U. 1989. Drame fantastique de Tim Burton avec Michael Keaton, Jack Nicholson, Kim Basinger. - Un justicier mystérieux qui se donne l'apparence d'une chauve-souris géante entre en lutte contre des criminels. **MP 21h**

VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU
(4) Fr. 2012. Drame de Alain Resnais avec Pierre Arditi, Sabine Azéma, Anne Consigny. - Appelés à juger de la qualité d'une nouvelle version de la pièce d'un dramaturge décédé captée sur vidéo, les interprètes originaux en viennent à rejouer leurs personnages. **TFO 21h**

ORIGINE
(2) (Inception), É.-U. 2010. Science-fiction de Christopher Nolan avec Leonardo DiCaprio, Ellen Page, Marion Cotillard. - Un espion industriel, hanté par la mort de sa femme, est chargé d'implanter dans le rêve d'un homme d'affaires une idée qui l'incitera à démanteler l'empire financier bâti par son père. **V 21h**

CARNAGE
(4) Fr. 2011. Comédie dramatique de Roman Polanski avec Jodie Foster, John C. Reilly, Kate Winslet. - Un préadolescent ayant blessé un camarade d'école, les parents des deux garçons se rencontrent à la maison de l'agressé pour régler la situation à l'amiable. **TQ 22h**

L'ESPRIT D'UNE ÉQUIPE
(5) (We Are Marshall), É.-U. 2006. Drame sportif de McG avec Matthew McConaughey, Matthew Fox, Anthony Mackie. - En 1970, après la disparition d'une équipe de football universitaire de la Virginie dans un accident d'avion, un entraîneur de l'Ohio se charge de former une nouvelle équipe. **TVA 23h22**

TRANSCENDANCE
(4) (Transcendence), É.-U. 2014. Science-fiction de Wally Pfister avec Johnny Depp, Rebecca Hall, Paul Bettany. - Avant de mourir, un spécialiste de l'intelligence artificielle parvient à transférer sa conscience dans un super-ordinateur, avec l'aide de sa collègue et épouse. **TVA 2h31**

DIMANCHE

BONJOUR, MON NOM EST DORIS
(4) (Hello, My Name Is Doris), É.-U. 2015. Comédie sentimentale de Michael Showalter avec Sally Field, Max Greenfield, Beth Behrs. - Après avoir assisté à une conférence d'automotivation, une sexagénaire excentrique entreprend de séduire un nouveau collègue de 30 ans son cadet. **TVA 10h**

BATMAN À JAMAIS
(4) (Batman Forever), É.-U. 1995. Drame fantastique de Joel Schumacher avec Val Kilmer, Tommy Lee Jones, Jim Carrey. - Un justicier s'oppose à un redoutable duo de criminels possédant un appareil qui permet de lire dans la pensée. **MP 12h**

LA SOIF DE VIVRE
(5) Fr. 2016. Drame psychologique de Lorenzo Gabriele avec Claire Keim, Hélie Thonnat, Grégory Montel. - Son père étant débordé par son travail, un garçon de onze ans néglige l'école pour prendre soin de sa mère alcoolique et de sa sœur âgée de onze mois. **TV5 13h**

ALASKA
(5) É.-U. 1996. Aventures de Fraser C. Heston avec Thora Birch, Vincent Kartheiser, Dirk Benedict. - Deux enfants partent à la rescousse de leur père dont l'avion s'est écrasé en Alaska. **TVA 14h**

RENT
(4) É.-U. 2005. Drame musical de Chris Columbus avec Adam Pascal, Rosario Dawson, Anthony Rapp. - En 1989, à New York, un groupe de jeunes s'efforcent de surmonter les nombreux obstacles qu'ils rencontrent dans leur recherche du bonheur et de la réussite. **V 14h**

BATMAN ET ROBIN
(5) (Batman & Robin), É.-U. 1997. Drame fantastique de Joel Schumacher avec George Clooney, Arnold Schwarzenegger, Uma Thurman. - Deux justiciers masqués doivent combattre un criminel qui congèle ses victimes et une botaniste dont les baisers sont fatals. **MP 14h30**

LES 102 DALMATIENS
(5) (102 Dalmatians), É.-U. 2000. Comédie fantaisiste de Kevin Lima avec Glenn Close, Gérard Depardieu, Ioan Gruffudd. - Une fanatique de la fourrure et un couturier crapuleux rêvent de confectionner un manteau en peau de dalmatiens. **RC 15h**

LES MINIONS
(4) (Minions), É.-U. 2015. Film d'animation de Kyle Balda. - Entrées au service d'une super-vilaine, trois petites créatures enfantines de couleur jaune reçoivent ordre de s'emparer des bijoux de la couronne d'Angleterre. **TVA 16h15**

L'ÈRE DU ROCK
(5) (Rock of Ages), É.-U. 2012. Comédie dramatique de Adam Shankman avec Julianne Hough, Diego Boneta, Tom Cruise. - En 1987 à Los Angeles, les amours d'une serveuse et d'un barman qui rêvent tous deux de faire carrière dans la musique sont compromises par un chanteur vedette. **V 16h45**

PELHAM 1 2 3: L'ULTIME STATION
(4) (Taking of Pelham 1 2 3, The), É.-U. 2009. Drame policier de Tony Scott avec Denzel Washington, John Travolta, John Turturro. - Un répartiteur du métro de New York négocie avec des criminels qui ont pris en otages 18 passagers et réclament 10 millions de dollars en échange de leur libération. **MAX 18h**

SCRATCH
(4) Can. 2015. Drame musical de Sébastien Godron avec Raphaël Joseph Lafond, Dominique Laguë, Elzensky Gauthier. - Le destin d'un chanteur de rap arrogant et agressif bascule à la suite d'une violente altercation avec un rival. **ARTV 20h**

LE RETOUR DE BATMAN
(3) (Batman Returns), É.-U. 1992. Drame fantastique de Tim Burton avec Michael Keaton, Danny DeVito, Michelle Pfeiffer. - Le justicier Batman s'efforce de contrer les entreprises criminelles du Pingouin et de Catwoman. **MP 21h**

LES FLEURS BLEUES
(4) (Powidoki), Pol. 2016. Drame biographique de Andrzej Wajda avec Boguslaw Linda, Aleksandra Justa, Bronislawa Zamachowska. - À la fin des années 1940 en Pologne, le peintre constructiviste Wladyslaw Strzeminski refuse de modifier sa démarche artistique pour qu'elle soit conforme à l'idéologie communiste. **TFO 21h**

LE DÉSOSSEUR
(4) (Bone Collector, The), É.-U. 1999. Drame policier de Phillip Noyce avec Denzel Washington, Angelina Jolie, Queen Latifah. - Un criminologiste paralytique fait équipe avec une jeune collègue afin de retrouver un tueur en série. **V 21h30**

L'AMOUR EST UN CRIME PARFAIT
(4) Fr. 2013. Thriller de Arnaud Larrieu avec Mathieu Amalric, Maïwenn, Karin Viard. - À Lausanne, un professeur de littérature ayant la réputation de séduire ses étudiantes entame une liaison avec la jeune belle-mère de l'une d'elles, portée disparue. **TQ 22h30**

MARINA
(5) Bel. 2013. Drame biographique de Stijn Coninx avec Matteo Simoni, Luigi Lo Cascio, Evelien Bosmans. - Bravant les préjugés de son père et de la société belge des années 1950, un jeune immigrant italien tente de faire carrière dans la musique. **TVA 23h**

SELMA
(4) É.-U. 2014. Drame historique de Ava DuVernay avec David Oyelowo, Tom Wilkinson, Carmen Ejogo. - En 1965, le pasteur Martin Luther King Jr. prend part à une marche pacifique en faveur du droit de vote sans restriction aux citoyens de race noire. **ARTV 23h**

RACE
(4) Can. 2016. Drame historique de Stephen Hopkins avec Stephan James, Jason Sudeikis, Shanice Banton. - L'histoire de Jesse Owens, coureur afro-américain qui a remporté quatre médailles d'or aux Jeux olympiques de Berlin en 1936. **CBC 0h**

NAISSANCE D'UNE NATION
(3) (Birth of a Nation, The), É.-U. 2016. Drame biographique de Nate Parker avec Nate Parker, Armie Hammer, Aunjanue Ellis. - En 1831, dans le sud des États-Unis, Nat Turner, esclave et prédicateur noir, en vient graduellement à prendre la tête d'une grande révolte d'esclaves. **RC 0h25**

LUNDI

THE BLACK PANTHERS: VANGUARD OF THE REVOLUTION
(4) É.-U. 2015. Documentaire de Stanley Nelson. - L'histoire du mouvement des Black Panthers, créé en 1966 en Californie par des activistes radicaux noirs, dans le but de mettre fin à la ségrégation et à la violence policière. **PBS (WETK) 10h**

LES AVENTURES DE RABBI JACOB
(4) Fr. 1973. Comédie de Gérard Oury avec Louis de Funès, Claude Giraud, Suzy Delair. - Un homme d'affaires irritable doit se déguiser en rabbin juif pour échapper à des agents secrets arabes. **TVA 13h**

IRON MAN
(4) É.-U. 2008. Drame fantastique de Jon Favreau avec Robert Downey Jr., Jeff Bridges, Gwyneth Paltrow. - Transformé par une éprouvante expérience, un riche marchand d'armes se consacre désormais au Bien en se glissant dans une armure superpuissante de son invention. **MP 16h30**

LOSERS
(5) (Losers, The), É.-U. 2010. Thriller de Sylvain White avec Jeffrey Dean Morgan, Zoe Saldana, Chris Evans. - Un commando de la CIA laissé pour mort en Bolivie retourne aux États-Unis incognito afin de se venger du dangereux mégalomane qui l'a piégé. **MP 21h**

MÉDECIN DE CAMPAGNE
(4) Fr. 2016. Drame de Thomas Lilti avec François Cluzet, Marianne Denicourt, Isabelle Sadoyan. - Atteint d'un cancer inopérable au cerveau, un médecin accepte mal l'idée d'être remplacé à son décès par une ancienne infirmière qui vient de terminer son internat. **TFO 21h**

LA COULEUR DES SENTIMENTS
(4) (Help, The), É.-U. 2011. Drame social de Tate Taylor avec Emma Stone, Viola Davis, Bryce Dallas Howard. - En 1963 au Mississippi, une journaliste blanche, choquée par les injustices dont sont victimes les domestiques de race noire, recueille leurs confidences pour les fins d'un livre. **ARTV 2h30**

MARDI

LA VILLE FANTÔME
(4) (Ghost Town), É.-U. 2008. Comédie fantaisiste de David Koepp avec Ricky Gervais, Greg Kinnear, Tea Leoni. - À New York, un dentiste célibataire et misanthrope est pourchassé par le fantôme d'un homme qui l'oblige à faire échouer le remariage de sa veuve. **TVA 13h**

COMMENT SURVIVRE À SA MÈRE
(4) (Surviving My Mother), Can. 2007. Comédie dramatique de Émile Gaudreault avec Caroline Dhavernas, Ellen David, Adam J. Harrington. - Troublée par une révélation-choc de sa mère mourante, une femme tente de se rapprocher de sa fille de 21 ans. **VIE 13h**

DATE PRÉVUE
(5) (Due Date), É.-U. 2010. Comédie de Todd Phillips avec Robert Downey Jr., Zach Galifianakis, Michelle Monaghan. - Expulsé d'un avion avant le décollage, un architecte est contraint de louer une voiture avec un acteur en herbe afin d'arriver à temps pour la naissance de son premier enfant. **MP 21h**

AIMER, BOIRE ET CHANTER
(4) Fr. 2013. Comédie de Alain Resnais avec Sabine Azéma, Hippolyte Girardot, Caroline Sihol. - Trois femmes de la campagne anglaise mettent leurs mariages en péril en se laissant séduire par un ami commun, condamné par la maladie. **TFO 21h**

SOUS LES JUPES DES FILLES
(5) Fr. 2014. Comédie de Audrey Dana avec Vanessa Paradis, Alice Belaïdi, Audrey Dana. - À Paris, au cours d'un cycle hormonal de 28 jours, les tribulations et rencontres entrecroisées de onze femmes aux profils très différents. **TVA 0h35**

MERCREDI

ANGE ET GABRIELLE
(5) Fr. 2015. Comédie sentimentale de Anne Giafferi avec Patrick Bruel, Isabelle Carré, Alice de Lencquesaing. - Le patron d'une agence d'architectes apprend que son fils, qu'il n'a jamais reconnu, a mis enceinte la fille d'une pharmacienne. **TVA 13h**

SECOND SOUFFLE
(4) (Ambulance Girl), É.-U. 2005. Comédie dramatique de Kathy Bates avec Kathy Bates, Robin Thomas, Gordon Pinsent. - Afin de remettre un peu de piquant dans sa vie monotone, une auteure de livres de recettes s'inscrit à une formation d'ambulancière bénévole. **VIE 13h**

CONFESSIONS D'UNE JEUNE DIVA
(5) (Confessions of a Teenage Drama Queen), É.-U. 2004. Comédie de Sara Sugarman avec Lindsay Lohan, Alison Pill, Adam Garcia. - Une adolescente branchée qui a grandi à Manhattan déménage avec sa mère divorcée dans une banlieue du New Jersey. **MP 21h**

CAMILLE CLAUDEL
(3) Fr. 1988. Drame biographique de Bruno Nuytten avec Isabelle Adjani, Gérard Depardieu, Laurent Grévill. - La jeune sculpteure Camille Claudel finit par être détruite par la passion dévorante qu'elle éprouve pour son art et pour Auguste Rodin. **TFO 21h**

SECOND SOUFFLE
(4) (Ambulance Girl), É.-U. 2005. Comédie dramatique de Kathy Bates avec Kathy Bates, Robin Thomas, Gordon Pinsent. - Afin de remettre un peu de piquant dans sa vie monotone, une auteure de livres de recettes s'inscrit à une formation d'ambulancière bénévole. **VIE 00h**

MADAME BOVARY
(4) Fr. 1991. Drame de mœurs de Claude Chabrol avec Isabelle Huppert, Jean-François Balmer, Christophe Malavoy. - La jeune épouse d'un médecin de province tente de déjouer son ennui en s'engageant dans diverses aventures galantes. **TFO 0h**

JEUDI

LE MARI DE LA COIFFEUSE
(3) Fr. 1990. Comédie de mœurs de Patrice Leconte avec Jean Rochefort, Anna Galiena, Maurice Chevit. - Fasciné par les coiffeuses depuis sa tendre enfance, un homme épouse l'une d'entre elles et passe son temps à l'observer. **TFO 21h**

JANE
(4) É.-U. 2017. Documentaire de Brett Morgen. - Jane Goodall commente des images tournées dans les années 1960 par son conjoint Hugo van Lawick, illustrant son travail de pionnière dans l'étude du comportement des chimpanzés. **CD 22h**

FANTÔMES SUR MARS
(5) (Ghosts of Mars), É.-U. 2001. Science-fiction de John Carpenter avec Natasha Henstridge, Ice Cube, Jason Statham. - Sur Mars, une patrouille de la police chargée de ramener un criminel affronte des entités qui prennent possession des humains. **Z 23h**

GARDE À VUE
(3) Fr. 1981. Drame policier de Claude Miller avec Lino Ventura, Michel Serrault, Guy Marchand. - La veille du Nouvel An, un inspecteur de police interroge un notaire soupçonné du viol et de l'assassinat de deux fillettes. **TFO 23h30**

L'ILLUSIONNISTE
(4) (Illusionist, The), É.-U. 2005. Drame sentimental de Neil Burger avec Edward Norton, Paul Giamatti, Jessica Biel. - À Vienne, au tournant du XXe siècle, un illusionniste tente de reconquérir son amour d'adolescence, une aristocrate fiancée au prince héritier d'Autriche. **TVA 1h20**

VENDREDI

JULIE ET JULIA
(5) (Julie & Julia), É.-U. 2009. Drame biographique de Nora Ephron avec Amy Adams, Meryl Streep, Stanley Tucci. - Une New-Yorkaise démoralisée se met au défi de réaliser en 365 jours les 524 recettes contenues dans le *best-seller* de son idole Julia Child. **MAX 20h00**

M. HOLMES
(4) (Mr. Holmes), G.-B. 2015. Drame de Bill Condon avec Ian McKellen, Laura Linney, Milo Parker. - Au soir de sa vie, le détective Sherlock Holmes, en proie à des pertes de mémoire, forge une amitié inattendue avec le petit garçon de sa bonne. **ARTV 23h**

SANS RÉPIT
(4) (Restless), É.-U. 2011. Drame psychologique de Gus Van Sant avec Mia Wasikowska, Henry Hopper, Ryo Kase. - Un adolescent orphelin aux idées morbides s'éprend d'une jeune fille dont les jours sont comptés. **TQ 23h30**

HÔTEL DU NORD
(2) Fr. 1938. Drame sentimental de Marcel Carné avec Louis Jouvet, Arletty, Jean-Pierre Aumont. - Deux amoureux ont décidé de se suicider dans un petit hôtel parisien. **TFO 23h30**

MOI, FRANKENSTEIN
(5) (I, Frankenstein), É.-U. 2014. Drame fantastique de Stuart Beattie avec Aaron Eckhart, Bill Nighy, Miranda Otto. - Créé à la fin du XVIIIe siècle par le docteur Frankenstein, un monstre d'apparence humaine devient de nos jours l'enjeu du combat entre le prince des démons et la reine des gargouilles. **TVA 23h35**

12 YEARS A SLAVE
(2) É.-U. 2013. Drame biographique de Steve McQueen avec Chiwetel Ejiofor, Michael Fassbender, Lupita Nyong'o. - Au milieu du XIXe siècle, un musicien new-yorkais de race noire est kidnappé par des trafiquants d'esclaves puis vendu dans une plantation de la Louisiane. **CBC 0h30**

ANTWONE FISHER
(4) É.-U. 2003. Drame biographique de Denzel Washington avec Derek Luke, Joy Bryant, Denzel Washington. - Suivant les conseils de son psychiatre, un jeune marin de race noire sujet à des accès de colère tente de retrouver sa mère biologique. **RC 0h41**

Légende

(1) Chef-d'œuvre; (2) Remarquable; (3) Très bon; (4) Bon; (5) Moyen; (6) Pauvre; (7) Minable

SUR VOS ÉCRANS – POLITIQUE FRANÇAISE, ART NOIR ET BALLON OVALE

AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

Politique (pas si) fiction

Par les temps qui courent, les fictions politiques ont souvent des « croûtes à manger » pour égaler en situations improbables et revirements abracadabrants la vie politique bien réelle. La formidable série française *Baron noir*, dont la première saison a été diffusée ici au printemps dernier, s'en tire pas mal dans ce rayon. Cette incursion complexe mais captivante dans les coulisses du pouvoir, à travers le destin d'un politicien sans scrupule interprété magistralement par Kad Merad, revient pour une deuxième saison, qui débute à la veille du deuxième tour d'un scrutin présidentiel qui s'annonce très serré. Le charismatique candidat du Front national donne du fil à retordre à une candidate socialiste qui fait penser à plusieurs égards à un certain Emmanuel Macron…

Baron noir, saison 2
Canal + International, lundi, dès 20 h
(deux épisodes en rafale)

Le visionnement en continu

L'émission de rénovation ne se soustrait pas à la tendance « tout à la vedette » qui sévit actuellement. Après les rénovations plus ou moins désastreuses de l'animateur Richard Turcotte à Canal Vie et de la chanteuse et blogueuse de popote Marilou sur Véro.tv, on peut maintenant suivre le chantier de la future résidence de l'une des actrices de l'heure, Sarah-Jeanne Labrosse, une adepte du retapage de maisons. Pour réveiller le castor bricoleur en soi, ou pas.

Passion poussière
Véro.tv, dès jeudi

À coups de luttes

En ce début de Mois de l'histoire des Noirs, ce documentaire de Daniel Soutif et Jacques Goldstein, une coproduction Arte France, tombe à point nommé. C'est qu'il retrace une histoire que l'on connaît très peu, celle des artistes afro-américains, du XIXe siècle à nos jours, une histoire marquée par les combats politiques et sociaux auxquels ils se sont livrés à travers leurs œuvres, et leurs efforts de reconnaissance au-delà de leurs communautés. Ce film plutôt conventionnel dans la forme mais au contenu inédit, qui profite d'archives visuelles rares et de témoignages de spécialistes, d'artistes et de collectionneurs, donne le goût de creuser le sujet un peu plus loin. C'est déjà beaucoup.

Noire est la couleur
Artv, lundi, 20 h 30

Le grand festin

Pour plusieurs, le Super Bowl est synonyme de boustifailles souvent bien arrosées, de publicités d'exception et, quand même, un peu de ballon ovale… Le programme court, en soirée, suffira sans doute amplement. Les vrais amateurs de football américain auront de quoi se sustenter en matière de prédictions, d'analyses d'avant match, dès midi aux grands réseaux anglophones qui le diffusent et dès 10 h à RDS. Les habitués de la grand-messe que sont les Pats de la Nouvelle-Angleterre depuis quelques années affrontent les Rams de Los Angeles, après des finales de conférence qui ont fourni des émotions fortes aux spectateurs. Reste à voir si le spectacle de dimanche sera aussi captivant.

Super Bowl LIII
RDS, CTV et CBS, dimanche, 18 h 30

DAVID J. PHILLIP ASSOCIATED PRESS

PRIX OPUS 22
CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE
GALA — 3 février 2019, 15 h
Salle Bourgie du Musée des beaux-arts de Montréal
Découvrez les finalistes
prixOpus.qc.ca

Québec · Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts · Conseil des arts de Montréal · musicaction Canada · ICI musique · LE DEVOIR · Salle Bourgie · Musée des beaux-arts Montréal · La Fabrique culturelle · Télé-Québec · CQPV 25 ans · La Scena Musicale

Au bord de l'eau

EN CONCERT PRIVÉ (2 juin)
Piano - violon : un duo d'exception
Charles Richard-Hamelin et **Andrew Wan**
à la Maison de la musique de Sorel

Aussi, dans les musées

à Ottawa, les ***Portraits de Gauguin*** (20 juin)
à Québec, ***350 ans de pratiques artistiques*** (6 juillet)
à **PORTLAND,** dans le Maine (23-26 juillet)

Les beaux détours — CIRCUITS CULTURELS
www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec le Club Voyage Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

SUR VOS ÉCRANS

Là par et pour elles

Quatre ans durant, la réalisatrice Martine Asselin a posé sa caméra dans le sillage d'un homme déterminé à faire son chemin là où aucun autre n'était encore allé : dans le cocon des soins prodigués par les sages-femmes. Dans cet univers où se fabrique la suite du monde, on suit Louis Maltais de son premier jour à l'université jusqu'à l'obtention de son diplôme. Son mélange de candeur, de doute et de détermination ajoute un surplus d'âme à un sujet déjà rempli d'humanité. En résulte un bien beau portrait d'un métier essentiel se conjuguant toujours au féminin, Louis Maltais revendiquant pour lui-même, parce qu'il est là « par et pour elles », le titre de sage-femme.

Un homme sage-femme
Unis, lundi, 21 h

SAMEDI

02/02	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	La Petite Vie	En direct de l'univers		Deuxième chance		Galas Juste pour rire		Le Téléjournal	Les grands reportages	
TVA	TVA nouvelles	EVEREST (V.F.) (2015) avec Ang Phula Sherpa, Jason Clarke.				20h45 LES SACRIFIES 3 (2014) avec Jason Statham, Sylvester Stallone.					23h15 TVANou.
TQ	Kung Fu Panda	Panda/ Panda	19h20 Dragons	19h40 Pikpoket	Cette année-là		Belle et Bum		CARNAGE (V.F.) (2011) Jodie Foster.		
V	Cinéma	STAR TREK AU-DELA (2016) avec Zachary Quinto, Karl Urban, Chris Pine.					ORIGINE (2010) avec Joseph Gordon-Levitt, Ellen Page, Leonardo DiCaprio.				
ICI RDI	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National	Le National	Enquête		Le Téléjournal	Second Regard	Le Téléjournal	Le National	Grands rep.
TV5	Saison au zoo	Journal de 13h	Vivement dimanche!		20h15 Jean Paul Gaultier fait son show / Mylène Farmer , LP.						23h20 L'invité
CANAL D	Cuban Chrome	Garage d'élite	Mayday		Comédie Club		A communiquer		ComediHa!	Grand Rire	Déroute
CANAL VIE	Bienvenue dans notre zoo		Cauchemar	Palm Springs	Mini-maisons sur mesure		Taxi au-delà	Mariages	Mosaic		Quintuplées
RDS	17h30 Canadien	Sports 30	PGA Golf - Omnium Phoenix 3e ronde						Sports 30	Sports 30	Super Bowl
HISTORIA	Le lot du diable		Poirier enquête	Poirier enquête	Confessions Hells		Hitler déclassifié		Hitler déclassifié		A$ de brocante
ICI ARTV	Pour emporter / Louis T.		Pour l'amour du country		CHOCOLAT (2016) avec James Thiérrée, Omar Sy.				Pique-nique à Hanging Rock		Cinéma
EXPLORA	Animo	Pharmachien	Le refuge de l'espoir		Cancer: L'ennemi / Cibler le mal		Cancer: L'ennemi intérieur		Rêver le futur		Stupidité
Z	Fallait pas essayer / Catapulte		Rapide et mill	Déroute	Rat rods de Vegas		Ultime défi ninja		Le web obscur	Maripier!	Le trône de fer
SAVOIR	Nomade mers	Au coeur du cinéma québécois		Connaissance	Ombre doute	20h50 Thèse	Ombre doute	21h55 Cinéma	Mémoires	L'avenir de Radio-Canada	
TFO	Top!/ S.O.S.!	Amélie	Flip l'algorithme		Les sapiens	Les sapiens	VOUS N'AVEZ ENCORE RIEN VU (2012)			22h50 Top!	Top!/23h15 Flip
Planète	Planète Chefs		Chocolat Poulain		Sur les toits des villes / Berlin		Nos 5 Sens		Un journaliste au front		
CBC	CBCNews	Hockey Sat.	LNH Hockey / Penguins de Pittsburgh c. Maple Leafs de Toronto (D)						Hockey / Vancouver vs Colorado (D)		
CTV	CTV News Montreal		W5		The Launch / Better		Carter		Cardinal / Roman and Irena		National News
GBL	Global News	Global National	Security	Security	Big Brother: Celebrity Edition		EAT, PLAY, LOVE (2017) Jen Lilley. / Jason Cermak				Global News
ABC	News	News at 6:30	Extra		NBA Countdwn	NBA Basketball / Lakers de Los Angeles c. Warriors de Golden State (D)					News
CBS	Ch. 3 News	Weekend News	Ent. Tonight		Big Brother: Celebrity Edition		NFL Honors				News
PBS (33)	Father Brown		Time Goes By	Appearances	Rev.	Upstart Crow	Doc Martin / Faith		Death in Paradise / The Healer		Austin City
UNIS	Hôpital vétérinaire		Liberté	Ecrivain public	Mauvais karma	Mauvais karma	LA FEMME QUI BOIT (2000) avec Luc Picard, Elise Guilbault.				L'espionne
HBO1	18h10 PATH TO WAR (2002) avec Alec Baldwin, Donald Sutherland, Michael Gambon.						FAHRENHEIT 451 (2018) Michael Shannon.			22h45 LIKE.SHARE.FOLLOW	
TVA Sports	Le TVA sports	Avant-match	LNH Hockey / Red Wings de Détroit c. Sénateurs d'Ottawa (D)					Le TVA sports	Red Bull Signature Series - Crashed Ice		

DIMANCHE

02/03	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal	Découverte		ICI Laflaque	Tout le monde en parle				22h20 Journal	22h50 Sports	22h55 Infoman
TVA	TVA nouvelles	VLOG	LOL :-)	La Magie des Stars		Simon Leblanc: Tout court		Tout le monde aime		TVA nouvelles	MARINA (V.F.)
TQ	Les francs-tireurs		Deux hommes en or		La gloire... mais à quel prix?		M'entends-tu?	L'heure est grave		L'AMOUR EST UN CRIME P...	
V	16h45 L'ERE DU ROCK (2012) Julianne Hough.			UNE BELLE JOURNEE POUR CREVER (2013) Bruce Willis.				LE DESOSSEUR (1999) avec Denzel Washington, Angelina Jolie.			
ICI RDI	Le Téléjournal	Le Téléjournal	Le National	Le National	Découverte		Le Téléjournal	Les coulisses du pouvoir		Le National	Semaine Verte
TV5	Saison au zoo	Journal de 13h	On n'est pas couché						Mixeur / Lee Cooper		Journal/ L'invité
CANAL D	Les héros du feu		Mayday		Le convoi de l'extrême		Docu-D				Le cosmos
CANAL VIE	Vendre ou rénover au Québec		Naufragés de l'amour / Aruba		La vie avec des quintuplées		Joue Docteur	Dévisagés	Goldwater à l'écoute		Le Club Mel
RDS	17h30 Blitz	LNF Football / Patriots de Nouvelle Angleterre c. Rams de Los Angeles - Super Bowl LIII (D)								Sports 30	
HISTORIA	Pirates et trésors		Miracles décodés		Nos ancêtres les extraterrestres		La malédiction d'Oak Island		La malédiction d'Oak Island		Chasseurs
ICI ARTV	C'est juste de la TV		Les dieux de la danse		SCRATCH (2015) Leslie Raphaël Joseph Lafond.				Les Borgia		SELMA (V.F.)
EXPLORA	S'aime chien	Curiosités	Animo	Les Poilus	Gros labo	Planète techno	Merveilles de la nature		Découverte		Cancer
Z	Ultime défi ninja		BattleBots: Combats de robots		Talk show	Roast Battle	Seuls et tout nus XL		Pinel	Maripier!	Expédition
SAVOIR	Semaine Verte	18h40 Oser	Arrêt monde	Publications	De garde 24/7	20h50 Capsule	36.9°	TDAH	Cancer	22h55 Thèse	Routes science
TFO	Top!/ S.O.S.!	Amélie	Conseils	Subito texto	Les sapiens	Les sapiens	LES FLEURS BLEUES (2016) Boguslaw Linda.			Top!/ Top!	23h10 Flip
Planète	17h00 L'accusé	Les experts du passé		Planète Chefs		Plus près des étoiles			Champs de bataille		Baccarat
CBC	Murdoch Mysteries		Murdoch Mysteries		And Then There Were None				CBC News: The National		CBCNews
CTV	Kick-off Show	LNF Football / Patriots de Nouvelle Angleterre c. Rams de Los Angeles - Super Bowl LIII (D)							To Be Announced		National News
GBL	Global News	Global National	Security	Security	SEAL Team / Collapse		NCIS: Los Angeles		Ransom		Global News
ABC	News	News at 6:30	Funniest Home Videos		Funniest Home Videos		Shark Tank / Bethenny Frankel		Shark Tank		News
CBS	Kick-off Show	LNF Football / Patriots de Nouvelle Angleterre c. Rams de Los Angeles - Super Bowl LIII (D)							The World's Best		News
PBS (33)	The Dictator's Playbook		Great British Baking / Tarts		Masterpiece Classic		Masterpiece Classic		Tales Royal Bedchamb		Midwife
UNIS	Les encanteurs	Les Newbies	Le p'tit cabaret / Jonathan Roy		Degrassi	Degrassi	Radio enfer	Radio enfer	Le Loup-garou	Le Loup-garou	Le punch
HBO1	18h10 MY DINNER WITH HERVE (2018) Peter Dinklage.				Real Time With Bill Maher		True Detective		Crashing	High Main	Strike Back
TVA Sports	RAW		WTA Tennis Finale				Red Bull Signature Series - Crashed Ice			Le TVA sports	CollXtion

LUNDI

02/04	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	Lâcher prise	Une autre histoire		Les pays d'en haut		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Un zoo pas	En tout cas	L'échappée / Franchir la ligne		Les invisibles / Boycott		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Cochon dingue	Génial!	Ça vaut le coût	Point doc / Objectif: Sobriété		Cette année-là		L'heure grave	Mc$ween	Dans médias
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Mets-y le	Maître du chantier		L'Open Mic	Scorpion / Alerte Tsunami		Rire et délire	Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal de 13h	In Situ		Bonaparte, côté noir		Apocalypse / Peur		La vie / Roumanie		Journal/ C à dire
CANAL D	Douanes	Douanes	Enchères	Enchères	Structures abandonnées		Le cosmos dans tous ses états		Erreurs de génie		Alaska: La ruée
CANAL VIE	ByeMaison	Quoi ton plan?	Vendre ou rénover?		Joue Docteur	Dévisagés	Dre Boutons		Bienvenue dans notre zoo		ByeMaison
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	Gymnastique / LSU vs Alabama			Panorama		L'antichambre (D)		Sports 30	Images/sec.
HISTORIA	Confessions Hells		Chasseurs	Chasseurs	La malédiction d'Oak Island		La malédiction d'Oak Island		Nos ancêtres les extraterrestres		Artéfacts
ICI ARTV	17h30 Temps	Le temps d'une paix		Pour l'amour du country		Noire est la couleur		Du Teweikan		Virtuose	
EXPLORA	Le refuge de l'espoir		Les îles Canaries		S'aime chien	Villes	Photographes	Photographes	Rivalité de génies		Etait humanité
Z	Les stupéfiants		Américars: Rapides et musclés		Les hors-la-loi du volant		Garage d'élite	Milot Land	Arrow / Jeu d'alliances		ST: Discovery
SAVOIR	En mouvement	18h50 Science	Uranium	19h50 L'ONU	Nomade mers	Découvertes	Hollywood	21h55 Fabrique	Dactylo	Publications	Semaine Verte
TFO	Maxi/ S.O.S.!	Top!/ Top!	Métiers/ Métiers	Amélie	Les sapiens	Conseils	MEDECIN DE CAMPAGNE (2016)			22h45 Top!	Top!/ Flip
Planète	17h30 Cicatr.	Opérations spéciales			Devoir d'enquête		Or maison	Histoire opéra	Ghost Chasers (v.f.) / Londres		Gypsies
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Coronation St.	Coronation St.	Murdoch Mysteries		Coroner / All's Well		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Resident		Law & Order: S.V.U.		The Good Doctor / Faces		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Neighborhood	Man Plan	Big Brother: Celebrity Edition		Bull / Prior Bad Acts		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Bachelor				The Good Doctor / Faces		News
CBS	Channel 3 News at 6 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Neighborhood	Man Plan	Big Brother: Celebrity Edition		Bull / Prior Bad Acts		News
PBS (33)	PBS NewsHour		This Old House Hour		Antiques Roadshow		Antiques Roadshow		Independent Lens		Amanpour & C
UNIS	Cochon dingue	Pas plus bêtes	Tournée générale		Hooké	Les encanteurs	Un homme sage-femme			Liberté	Chez nous
HBO1	17h50 TRENCH 11 (2017) Rossif Sutherland.			19h25 EYE ON JULIET (2017) Joe Cole.			Crashing	High Main	True Detective		Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		LNH Hockey / Canucks de Vancouver c. Flyers de Philadelphie (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports	Red Bull

La madone prodigieuse

La mystérieuse *Il miracolo* concentre une série de crises de foi en Italie

CRITIQUE
LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Après Elena Ferrante et sa phénoménale *Amie prodigieuse*, c'est au tour d'un autre monument littéraire italien, Niccolò Ammaniti, de jouer dans la grande cour télévisuelle. Et avec la même superbe réjouissante. L'auteur de *Je n'ai pas peur* et de *Comme Dieu le veut* écrit et réalise *Le miracle* (*Il miracolo*), une minisérie ténébreuse jonglant entre polar métaphysique et étude de mœurs sur laquelle Super Écran a eu le flair de mettre la main.

Prix du jury au festival Séries Mania l'an dernier, *Il miracolo* s'ouvre sur la découverte d'une Vierge de plastique pleurant des larmes de sang humain (neuf litres par heure !) aux côtés d'un chef mafieux. La trouvaille, déroutante pour la police comme pour la science, devient vite affaire de sécurité nationale dans une Italie fragilisée par la menace imminente d'un Brexit à l'italienne. Le prodige concentre aussi une série de crises de foi au sein de la société italienne, que l'on détaille à travers les figures bien dessinées du premier ministre, de la scientifique, du policier et du prêtre.

Une tristesse infinie se dégage de l'ensemble, la perte de repères chez ces êtres éteints, en quête de lumière ou pas, étant esquissée avec beaucoup de subtilité à travers des jeux de caméra habiles et des cadrages maniaques que ne renierait sans doute pas Paolo Sorrentino, le réalisateur de la mordante série *The Young Pope*. Ammaniti le fait toutefois dans un registre plus contrasté, et surtout moins léché, où croyants et athées, riches et pauvres, paumés et respectables se fondent sans manichéisme. Confondant et passionnant.

Le miracle (Il miracolo)
Super Écran, jeudi, 23 h

SKY ITALIA ANTONELLO&MONTESI

NETFLIX

Discrète réussite

La relecture de cette *sitcom* des années 1970 parle d'enjeux sociaux modernes

CRITIQUE
AMÉLIE GAUDREAU
LE DEVOIR

Dans la flopée de comédies de situation familiales qui émaillent le petit écran américain, très peu ressortent du lot et font leur marque durablement. Tellement qu'il faut parfois dépoussiérer des classiques ayant une certaine portée sociale et politique pour rallier le public, comme ce fut le cas avec *Roseanne*, devenu une saison plus tard *The Conners*, pour les raisons que l'on sait…

La relecture moderne de la comédie *One Day at a Time* fait également partie de ce lot, et de façon nettement plus heureuse… Le producteur Norman Lear, un vétéran de ce genre (*All in the Family*, *Maude*), a repris sa série à succès et y a troqué la famille d'une mère célibataire blanche des années 1970 de l'originale pour celle d'une mère célibataire d'origine cubaine dans l'époque actuelle.

Les aventures du quotidien de Lupe (Justina Machado, très juste), une infirmière et vétérante de l'armée américaine victime d'un choc post-traumatique qui se reprend en main, mère de deux ados dégourdis, qui vit avec sa vieille mère qui a dans sa jeunesse fui le régime castriste (la souveraine Rita Moreno), respectent certes les codes bien définis de la sitcom classique. Mais elles abordent avec finesse, intelligence, émotion et une bienfaitrice dose de rigolade des sujets de société pas toujours comiques. Dans les deux premières saisons, déjà disponibles sur Netflix, il a été question d'identité culturelle et sexuelle, de dépendances, de santé mentale, de sexisme et de racisme, sans tomber dans la démonstration pédagogique inoffensive ni dans le mélo. Une comédie « à l'ancienne » résolument moderne, qui mérite le détour.

Au fil des jours
(One Day at a Time en V.O.), saison 3
Netflix, dès vendredi

02/05	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	La Facture	Unité 9		5e rang		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	World of Dance	la compétition	O' / Soupçons		L'heure bleue		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Cochon dingue	Génial!	Kebec	Point doc		SOS sages-femmes		L'heure grave	Format familial	Deux hommes
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Taxi payant	Je suis chef		L'Open Mic	NCIS: Los Angeles		Rire et délire	Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal de 13h	Enfants prodiges / Pays-Bas		La vie / Roumanie		Des bateaux et des hommes		Caïn / Sur les quais		Journal/ C à dire
CANAL D	Le cosmos dans tous ses états		Rat rods de Vegas		Le convoi de l'extrême		Mayday		Routiers de l'Outback		Mme Lebrun
CANAL VIE	ByeMaison	Quoi ton plan?	Palm Springs	Cauchemar	Mini-maisons sur mesure		Vendre ou rénover au Québec		Taxi au-delà	Mariages	ByeMaison
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Ducks d'Anaheim c. Canadiens de Montréal (D)					L'antichambre (D)		Sports 30
HISTORIA	Miracles décodés		Hitler déclassifié		Hitler déclassifié		Pawn Stars / La mise de Rick		Pawn Stars	Pawn Stars	Pawn Stars
ICI ARTV	17h30 Temps	Le temps d'une paix		Quelle famille!	La foire aux vanités		Rétroviseur	Rétroviseur	Pique-nique à Hanging Rock		Les Borgia
EXPLORA	Hawaï sauvage / Terre de feu		Les îles Canaries		Découverte		Mégastructures nazies		Rêver le futur		Magie cosmos
Z	Les stupéfiants		Face Off		Les vampires originels		Surnaturel		Après l'Apocalypse		Le trône de fer
SAVOIR	18h25 Electron	36.9°	TDAH	Mémoires	CORIM	Routes science	Nature/ Nature	Découverte	Nature/ Nature	Electron	uniVERT
TFO	Maxi/ S.O.S.!	Top!/ Top!	Métiers/ Métiers	Amélie	Les sapiens	C'est WOW	AIMER, BOIRE ET CHANTER (2014)			22h50 Top!	Top!/23h20 Flip
Planète	Lancaster, le vol des 2 derniers géants			Arts backstage	Si l'évolution / Les mâchoires		Festin ours polaires		L'histoire gourmande de LU		Les Robinsons
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Schitt's Creek	Coronation St.	Kim's	22 Minutes	Schitt's Creek	Cavendish	CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	Ellen's Game of Games		This Is Us		The Rookie / Caught Stealing		CTV National
GBL	Global National	Global News	NCIS: New Orleans / X		NCIS / She		FBI		New Amsterdam		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Am.Housewife	Kids-Alright	Black-ish	Splitting Up	The Rookie / Caught Stealing		News
CBS	Channel 3 News at 6 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	NCIS / She		FBI		NCIS: New Orleans / X		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Born to Expl	Yankee	Finding Your Roots		American Experience / Sealab		Frontline		Amanpour & C
UNIS	Cochon dingue	Ouache/ Ouache	Ecrivain public	Vu intérieur	LA SACREE (2011) avec Geneviève Bilodeau, Marc Marans.				Ciné tout court		Hooké
HBO1	17h30 RUMBLE: THE INDI...		19h15 INDIAN HORSE (2017) Sladen Peltier.				The Ties That Bind		Crashing	High Main	Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		Avant-match	LNH Hockey / Golden Knights de Vegas c. Lightning de Tampa Bay (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports

MERCREDI

02/06	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	L'Epicerie	Les enfants de la télé		Cheval-Serpent		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Oeufs d'or	Malaises	Lâchés lousses		Victor Lessard / Le vrai, le faux		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Cochon dingue	Génial!	Format familial	Point doc		Les francs-tireurs		M'entends-tu?	Kebec	De garde 24/7
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	Phil s'invite		L'Open Mic	SEAL Team / Terres perdues		Rire et délire	Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal de 13h	Les flots		Envoyé spécial				Enfants prodiges / Pays-Bas		Journal/ C à dire
CANAL D	Structures abandonnées		Les Recrues	Les Recrues	Alaska: La ruée vers l'or		A la poursuite du trésor inca		Vie de chantier		ComédiHa!
CANAL VIE	ByeMaison	Quoi ton plan?	Amour aveugle	Taxi au-delà	Naufragés de l'amour / Curacao		Vendre ou rénover?		Design V.I.P.	A vos marques	ByeMaison
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360°	Hors-jeu 2.0	Championnat Nationaux de patinage Canadien Tire 2019: Gala				L'antichambre (D)		Sports 30	De sentiers
HISTORIA	Pawn Stars / La mise de Rick		Prêt au combat	Prêt au combat	De l'acier et du feu		De l'acier et du feu		De l'acier et du feu		Rois scrap
ICI ARTV	17h30 Temps	Le temps d'une paix		Moi et l'autre	Les filles de Caleb		Les filles de Caleb		Les filles de Caleb		Filles de Caleb
EXPLORA	Animo	Alex+Tyler, éco	Perroquet de mer		La Semaine verte		Gros labo	Pharmachien	Cancers, thérapies		Rivalité
Z	Les stupéfiants		Ultime défi ninja		Expédition extrême		Week-end	Déroute	Fous	Maripier!	Prêt sur gage
SAVOIR	Encore plus	Between Pages	Rature et lit	Connaissance	Au coeur du cinéma québécois		Arrêt monde	Publications	Semaine Verte	22h40 Savoir	Montcalm...
TFO	Maxi/ S.O.S.!	Top!/ Top!	Métiers/ Métiers	Amélie	Les sapiens	Citoyen monde	CAMILLE CLAUDEL (1988) avec Gérard Depardieu, Isabelle Adjani.				
Planète	Sur les toits des villes / Berlin		Nos 5 Sens		Vanity Fair Confidential		Faites entrer l'accusé / Le mystère de Hassel: L'affaire Kolber				Rêver le futur
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Schitt's Creek	Coronation St.	Burden of Truth		Unspeakable		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Launch / Hope		Grey's Anatomy		Criminal Minds / Truth or Dare		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Chicago Med		Chicago Fire		Chicago P.D.		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	The Goldbergs	Schooled	Modern Family	Single Parents	Match Game		News
CBS	Channel 3 News at 6 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	The World's Best				Criminal Minds / Truth or Dare		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Crossroads	Outdoor	Nature / Arctic Wolf Pack		Nova / Decoding the Pyramids		The Dictator's Playbook		Amanpour & C
UNIS	Cochon dingue	Jenny/ Jenny	Les encanteurs	Web Thérapie	Les Newbies	Le punch	Mauvais karma	Mauvais karma	Tournée générale		Vétérinaire
HBO1	17h40 ALL THE WAY (2016) Bryan Cranston.				19h55 Warning: This Drug		True Detective		Crashing	High Main	Thrones
TVA Sports	17h00 JiC		Avant-match	LNH Hockey / Sénateurs d'Ottawa c. Maple Leafs de Toronto (D)					D.Morissette	22h45 RAW	

JEUDI

02/07	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		District 31	Infoman	1res fois / Jay Du Temple		Enquête		Le Téléjournal		Sports/ Entrée
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	LOL :-)	La Dérape	Le bon docteur / Pas à pas		J.E.	Tu ne m'as pas	TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Passager	Génial!	Mc$ween	De garde 24/7 / Décisions		Dans les médias		House of Cards (v.f.)		Documentaires
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	L'amour est dans le pré		L'Open Mic	Chicago Police / Les amazones		Rire et délire	Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Mordus de politique		Le National
TV5	17h50Champion	Journal de 13h	Cobra Gypsies		L'enquête de ma vie		Démineurs		Munch / Secret défense		Journal/ C à dire
CANAL D	Le convoi de l'extrême		Routiers de l'Outback		Les héros du feu		Riches et coupables		Docu-D		
CANAL VIE	ByeMaison	Quoi ton plan?	La vie avec des quintuplées		Bienvenue dans notre zoo		Mosaic		Cauchemar	Palm Springs	ByeMaison
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360° (D)		LNH Hockey / Winnipeg Jets c. Canadiens de Montréal (D)					L'antichambre		Sports 30
HISTORIA	De l'acier et du feu		Les moteurs	Les moteurs	Fous bolides	Fous bolides	Fous bolides	Fous bolides	Détroit / Prise deux		Traqueurs
ICI ARTV	17h30 L'appel	L'appel du coeur		Mr Bean	Esprit critique		Appelez mon agent		Appelez mon agent		SCRATCH
EXPLORA	Animal Fight Club (v.f.)		Invasion des frelons		Planète: Attention danger		Mars / Baisse de pression		Villes	Géants de la construction	
Z	Les stupéfiants		Seuls et tout nus XL		BattleBots: Combats de robots		Talk show	Roast Battle	Star Trek: Discovery		Cinéma
SAVOIR	18h20 Nature	L'ombre d'un doute		Semaine Verte	20h10 Savoir	Publications	Dactylo	Hollywood	22h25 Fabrique	Arrêt monde	Uranium
TFO	Maxi/ S.O.S.!	Top!/ Top!	Flip	Amélie	Les sapiens	Motel Monstre	LE MARI DE LA COIFFEUSE		22h25 Top!	22h35 Top! /22h50 Flip	
Planète	Devoir d'enquête		Or maison	Histoire opéra	Saoud, la dynastie de l'or noir		Champs de bataille / Le chemin des dames			Traqueur de serpents	
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Schitt's Creek	Coronation St.	Dragons' Den		Workin' Moms	Little Dog	CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	The Big Bang	Young Sheldon	Cardinal / Jack		Law & Order: S.V.U.		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Will & Grace	The Titan Games		Big Brother: Celebrity Edition		S.W.A.T. / The B-Team		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Grey's Anatomy		Million Little Thing / Someday		How to Get Away With Murder		News
CBS	Channel 3 News at 6 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	The Big Bang	Young Sheldon	Big Brother: Celebrity Edition		S.W.A.T. / The B-Team		News
PBS (33)	PBS NewsHour		Beerology: Vermont IPA		Wings Over Grand Canyon		Ken Burns: The Civil War				Amanpour & C
UNIS	Cochon dingue	Echappe	Fous animaux	Hôpital vétérinaire		Chez nous	Liberté	Ecrivain public	Web Thérapie	Balade Tor.	Peaky Blinders
HBO1	17h15 MUHAMMAD ALI'S ...		Parkland	THE IMMORTAL LIFE OF HENRIETTA LACKS			21h05 2 Dope Queens		22h05 2 Dope Queens / Hair		23h10 Dope
TVA Sports	17h00 JiC		RAW		Dans le ring / Alvarez c. Kovalev				Dave Morissette en direct		Le TVA sports

VENDREDI

02/08	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00
ICI RC Télé	Le Téléjournal avec Patrice Roy		Au suivant		Prière de ne pas		Guillemets	Les Poilus	Le Téléjournal		Cinéma
TVA	TVA nouvelles	Le Tricheur	Ça finit bien la semaine		Du talent à revendre		La liste noire		TVA nouvelles	22h35 Denis Lévesque	
TQ	Pat'Patrouille	Encore plus	De garde 24/7 / Décisions		Un chef à la cabane		Deux hommes en or		M'entends-tu?	Belle et Bum	
V	Souper parfait	Souper parfait	Rire et délire	Rire et délire	Huissiers	Les effaceurs	Haute sécurité	Code 111	Gotham / La force de frappe		Souper parfait
ICI RDI	Le National	RDI économie	24/60		Les grands reportages		Le Téléjournal		Le Téléjournal		Le National
TV5	17h50Champion	Journal de 13h	Nus et cullotés		Les flots		Les routes de l'impossible		Des bateaux et des hommes		Journal/ C à dire
CANAL D	Alaska: La ruée vers l'or		Amour fatal		Marqué l'Amérique		Les pires prisons du monde		Craindre son voisin		Outback
CANAL VIE	ByeMaison	Quoi ton plan?	Mariages	Design V.I.P.	Vendre ou rénover au Québec		Naufragés de l'amour / Curacao		Joue Docteur	Dévisagés	ByeMaison
RDS	17h00 Le 5 à 7	Hockey 360° (D)		LAH Hockey / Senators de Belleville c. Rocket de Laval (D)					L'antichambre (D)		Sports 30
HISTORIA	Traqueurs	De père en fils	En 6ième vitesse		Les montagnards		Les montagnards / La fin		Les montagnards / Besoin vital		Le lot du diable
ICI ARTV	Moi et l'autre	Mr Bean	Dre Grey, leçons d'anatomie		Pour emporter		C'est juste de la TV		L'effet Wow		M. HOLMES
EXPLORA	Curiosités	Recyclage	Planète techno	Pharmachien	Gros labo	Les Poilus	La magie du cosmos		Stupidité	Stupidité	Cerveau
Z	Expédition extrême		Week-end	Garage d'élite	Américars: Rapides et musclés		Les hors-la-loi du volant		Infiltration	Maripier!	Cinéma
SAVOIR	Capsule	Cancer	19h25 Electron	36.9°	TDAH	Routes science	Nature/ Dis-moi	Encore plus	Electron	FutureMag	En mouvement
TFO	Maxi/ S.O.S.!	Top!/ Top!	Subito texto	C'est WOW	Doc/ Je dors	Mosquée	GARDE A VUE (1981) Lino Ventura.			Top!/ Top!	22h55 Flip
Planète	Si l'évolution / Les mâchoires		Festin ours polaires		Ghost Chasers (v.f.) / Harwich		C'est vrai docteur		Planète Chefs		Poulain
CBC	CBCNews	JFL: Gags	Schitt's Creek	Coronation St.	marketplace	Stats of Life	CBC Docs POV / Spaceman		CBC News: The National		CBCNews
CTV	CTV News Montreal		eTalk	The Big Bang	Blindspot		Am.Housewife	Kids-Alright	Blue Bloods		CTV National
GBL	Global National	Global News	E.T. Canada	Ent. Tonight	Big Brother: Celebrity Edition				The Blacklist		Global News
ABC	News	News	Local 22 News	Inside Edition	Be My Valentine, Charlie Brown		20/20				News
CBS	Channel 3 News at 6 p.m.		Evening News	Ent. Tonight	Big Brother: Celebrity Edition				Blue Bloods		News
PBS (33)	PBS NewsHour		News	Vermont Week	Wash. Week	Firing Line	Live From Lincoln Center / Pipeline			Ken Karlewicz	Amanpour & C
UNIS	A fond de train / Brockville		Degrassi	Degrassi	Radio enfer	Radio enfer	Le Loup-garou	Le Loup-garou	Les Newbies	Le punch	Les encanteurs
HBO1	17h55 MY DINNER WITH HERVE (2018)			19h45 THE WIZARD OF LIES (2017) avec Michelle Pfeiffer, Robert De Niro.					Real Time With Bill Maher		Strike Back
TVA Sports	17h00 JiC		Kevin Raphael	LHJMQ Hockey / Rimouski vs Shawinigan (D)					Dave Morissette en direct		Le TVA sports

Il y a 250 millions d'années, ces montagnes n'étaient qu'une masse compressée d'algues, de coquillages et de coraux noyés sous des mers tropicales.
PHOTOS GARY LAWRENCE

Au cœur des montagnes de corail

Débutants ou pros, les skieurs se laissent emporter par la splendeur des Dolomites

Dans le nord de l'Italie, les Dolomites forment un massif montagneux fantasmagorique où s'étendent des centaines de kilomètres de pistes de ski dans des décors naturels d'une joliesse à se damner. Compte rendu d'une semaine de glisse extatique, de Cortina d'Ampezzo à Alta Badia.

REPORTAGE
GARY LAWRENCE
DANS LES DOLOMITES
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Du haut du téléphérique menant au Faloria (2123 m), je cherche en vain le parcours qu'a emprunté en skis James Bond dans la folle poursuite dont il est la cible dans *For Your Eyes Only*.

J'aperçois au loin le tremplin de saut à ski des Jeux olympiques de 1956, par où l'espion de Sa Majesté entame sa fuite, mais celui-ci est désaffecté et… son aire d'atterrissage aboutit sur une route. « En fait, le tournage de cette scène intègre plusieurs bouts de pistes qui ne sont pas reliées entre elles », précise Francesco Corte Colò, de Cortina Marketing. Une chose est sûre : la présence de Bond à Cortina d'Ampezzo en dit long sur la réputation de ce village de 6000 âmes, lui qui aime tant fricoter avec le gratin.

Aujourd'hui, la « reine des Dolomites » mérite toujours son surnom, avec ses hôtels cinq étoiles mythiques, ses boutiques chics surmontées de façades couvertes de fresques et son Corso Italia aux pavés foulés par des passants friqués qui se pavanent avec leur roquet affublé d'un gilet griffé.

« Cortina, c'est un peu Saint-Moritz pour les Italiens, confirme Francesco Corte Colò. Mais pas que. » Car là-haut dans la montagne, on trouve de tout en matière de skieurs, de la plèbe aux patriciens, en passant par des adolescents éberlués qui n'ont jamais rien vu d'aussi beau que les monts Cristallo, Sorapis et autres Tofana.

« Je suis étourdi, épanoui, émerveillé ! » lâche Fiston en cette douce matinée de janvier. Est-ce l'effet de l'altitude ou celui du décor dantesque qui se déploie devant nous à mesure que nous approchons en télésiège du Tofana (3244 m), point culminant de la région ? Sans doute un peu des deux. Certes, Fiston est de nature hypersensible, mais même le plus impassible des blasés ne peut rester de marbre devant la splendeur minérale et corallienne des Dolomites.

Il y a 250 millions d'années, ces montagnes n'étaient qu'une masse

La boustifaille fait partie de l'expérience sur les pentes de Cortina.

compressée d'algues, de coquillages et de coraux noyés sous des mers tropicales. Après avoir émergé il y a 70 millions d'années, les Dolomites se sont progressivement érodées pour devenir des pinacles de beauté brute, des pics dentelés d'une infinie joliesse, des murailles de pierre rosacée qui se dressent tout d'un bloc et qui s'empourprent chaque soir sous les reflets de l'*enrosadira*.

« La splendeur du décor, c'est pas mal ce qui fait la notoriété de Cortina ! » dit Francesco Corte Colò. Car peu importe la piste que l'on dévale, on demeure toujours au cœur de ce cadre enlevant. Nul besoin d'être un pro des carres pour trouver ici « schuss sûr » à ses pieds : l'essentiel du domaine est de niveau intermédiaire, et il est partout bien damé. « Les Italiens aiment bien quand les pistes sont lisses », assure Francesco Corte Colò.

Seul le secteur du Tofana compte quelques murs abrupts qui donnent du fil à retordre, dont un où on organise chaque année la Coupe du monde de descente féminine. En 2021, Cortina accueillera également les Championnats du monde de ski alpin FIS et… elle a posé sa candidature pour les Jeux olympiques de 2026.

Mais skier, ça creuse, et la boustifaille fait heureusement partie intégrante de l'expérience sur les pentes de Cortina, y compris le midi, à l'un des chalets de montagne disposés aux abords des pistes. Au menu : spätzles au gorgonzola, *canederli* (gnocchis de mie de pain et de speck) et autres *casunziei* (raviolis fourrés aux betteraves ou aux herbes sauvages). « Ça nous change des cafétérias des stations de ski du Québec », de décréter Fiston.

Toute la semaine, celui-ci alternera néanmoins entre *pasta al ragù* (sauce bolognaise), pizza au bresaola et fines tranches de prosciutto avec chocolat chaud en guise de petit-déjeuner. Tant pis pour le nouveau *Guide alimentaire canadien*, y compris dans la région voisine, où on a élevé la gastronomie alpine un chouïa plus haut — toujours avec les Dolomites en toile de fond.

En selle pour Alta Badia

Chaque hiver depuis 10 ans, la région d'Alta Badia, dans le Trentin–Haut-Adige, organise l'événement « A Taste for Skiing ». Pour l'occasion, des toques renommées concoctent des menus spéciaux avec les chefs des innombrables chalets de montagne qui jalonnent les pistes sur l'autre versant des Dolomites.

Les menus sont ensuite proposés aux skieurs dans les restaurants participants — comme Moritzino, au sommet du Piz La Ila, à La Villa, où une joue de bœuf braisée sauce au chocolat m'a fait vriller les papilles. À certaines dates précises, il est même possible de passer un après-midi à skier avec un sommelier pour déguster les (excellents) vins de la région, de chalet en chalet, avant de tâter de la maestria culinaire de l'un des trois chefs étoilés Michelin d'Alta Badia.

Dans cette région qui faisait partie de l'empire austro-hongrois jusqu'en 1918, l'allemand se fait entendre presque aussi souvent que l'italien. Au même titre que le Val d'Aoste ou la Sicile, le Trentin–Haut-Adige est l'une des cinq régions autonomes d'Italie — une particularité qui lui donne plus de latitude pour préserver sa culture et cette vieille langue qu'est le ladin, qu'on parle encore dans quatre vallées (et dans celle d'Ampezzo, en Vénétie).

À peine une heure de route et deux ou trois cols séparent La Villa de Cortina, mais la différence se fait bien sentir. Sauf en ski, qui se vit toujours sur fond de falaises bouleversantes.

Là-haut dans la montagne, on trouve de tout en matière de skieurs, de la plèbe aux patriciens, en passant par des adolescents éberlués qui n'ont jamais rien vu d'aussi beau que les monts Cristallo, Sorapis et autres Tofana.

Si le domaine skiable jouxtant La Villa offre peu de défis — il forme une succession de bols de faible dénivelé situés sur un haut plateau —, il en va autrement de la Sella Ronda : quatre vallées reliées entre elles autour d'un imposant massif, et dont on skie toutes les pentes en une inoubliable journée de sept à huit heures de descentes.

Tout aussi mémorable est la glisse qui s'entame depuis le Lagazuoi : ce sommet de 2778 m est le point de départ de la plus longue descente des Dolomites. Près de huit kilomètres de bonheur skiable à l'état brut, sur un blanc lacis qui serpente au pied de pics et pitons immenses… et qu'on termine sur le plat, tiré par une corde attachée à un attelage de chevaux.

Enfin, une autre virée hors du commun permet de pimenter son parcours de ski de vestiges de la Première Guerre mondiale : fortins, artefacts, murets, tunnels et tranchées ponctuent le First World War Ski Tour, qui s'effectue aussi en une journée, près de la ligne de front de la Grande Guerre. Une ligne de front à laquelle on accédait grâce aux nombreuses *vias ferratas* (« parcours ferrés » à flanc de montagne) aménagées dans les Dolomites, où elles ont proliféré au siècle dernier.

« Quoi ? Il y a des *vias ferratas* en plus ? » lance Fiston, amateur du genre. Oui, mais elles ne sont pas accessibles l'hiver. Va falloir revenir l'été…

L'auteur était l'invité de Cortina Marketing, d'Alta Badia Brand et d'Air France.

En vrac

Air France relie Montréal à Venise quotidiennement, avec escale à Paris, ce qui en fait le transporteur le plus pratique pour gagner les Dolomites depuis le Québec. De Venise, Cortina est à deux heures de bus et Alta Badia, à trois heures. *airfrance.ca, cortinaexpress.it, atvo.it*

Les domaines skiables de Cortina et d'Alta Badia font partie de l'immense réseau Dolomiti Superski, qui compte 1200 km de pistes accessibles avec un seul billet. Coût d'une semaine de ski avec hébergement demi-pension (3 étoiles) et billet : à partir de 800 euros. *dolomitisuperski.com*

Un bon hôtel à Cortina : le Trieste (3 étoiles), un établissement familial à 10 minutes du téléphérique pour le Tofana, et doté d'une très bonne table. À La Villa, l'hôtel Antines est encore mieux : 4 étoiles, chambres toutes différentes, jolie piscine, bain turc, sauna et tout aussi bonne table. À 2 minutes de l'arrêt de bus et des remontées. *hoteltriestecortina.it, hotelantines.it*
Renseignements : *cortina.dolomiti.org, bestofthealps.com, altabadia.org*

LES APPLICATIONS DE LA SEMAINE

Fait à rappeler : ni le cinéma ni la photographie n'étaient reconnus comme des arts à leur naissance. Le jeu vidéo ne l'est toujours pas. Or, ces deux petits bijoux, qui explorent chacun à leur façon l'amour et la sexualité au féminin, nous y font réfléchir à deux fois. Oui, le jeu, c'est de l'art.

Elle, et son premier amour

À 25 ans, Florence cherche toujours l'amour. Comme ses pairs millénariaux, on la suit alors qu'elle essaie de le dénicher sur une application de rencontre. Mais si elle trouve l'âme sœur, c'est par hasard, au coin d'une rue. Une première relation n'est toutefois jamais facile. La routine s'installe, la magie s'effrite — et des cœurs sont brisés. Cadeau des designers de Monument Valley, *Florence* s'apparente plus à une bande dessinée interactive qu'à un jeu proprement dit. Ses petits casse-tête doivent être savourés doucement ; l'expérience ne dure que quelques heures, mais on s'en délecte chaque minute.

Florence
Annapurna Interactive,
offert pour iOS et Android

Elle, pilote de robots géants

Après une longue guerre froide menée contre une « Menace existentielle », l'humanité prend finalement conscience que ce danger interstellaire ne peut s'en prendre à elle. Les robots géants construits pour la combattre et les jeunes femmes entraînées à les piloter n'ont donc plus de raison d'être ; elles deviennent elles-mêmes une menace pour le genre humain. Avec un style visuel décadent et une trame sonore planante, le roman interactif queer campé dans la science-fiction à gogo *Heavens Will Be Mine* suit les premières explorations de trois de ces jeunes pilotes démobilisées. Ces femmes sont sexy et elles le savent… et elles veulent en jouer — ou pas. Dans l'espace, l'homosexualité n'est plus un tabou.

Heavens Will Be Mine
Pillow Fight Games,
offert pour iOS, Steam et Itch.io

Olivier Sylvestre

OLIVIER SYLVESTRE

Du plein air en réserve

Et si on pensait aux réserves naturelles, fauniques ou écologiques pour s'évader ?

REPORTAGE
NATHALIE SCHNEIDER
COLLABORATRICE LE DEVOIR

Elles constituent souvent de vastes territoires à l'abri du développement excessif et se prêtent à une pratique du plein air en hors-piste, voire en autonomie. Bienvenue dans les réserves du Québec, qu'elles soient publiques, comme les réserves fauniques gérées par la Société des établissements de plein air du Québec (SEPAQ), ou privées. Les activités s'y déclinent autour des grands classiques : ski de fond ou raquette en hiver ; canot, camping, pêche, randonnée en été. En dehors de la période de chasse, qui ne dure que quelques semaines, on a le territoire pour soi, aussi vaste que ses envies de décrochage.

Outaouais

Réserve faunique privée Kenauk

Cette réserve privée de 260 km² peut se vanter d'être l'une des plus grandes du genre en Amérique du Nord. Et des mieux préservées. Durant l'histoire moderne, ce territoire a d'abord appartenu à Mgr Laval en 1674, pour être rétrocédé, plus tard, à Louis-Joseph Papineau. Autant dire qu'il a été épargné de la coupe de bois et du développement immobilier. Résultat : un milieu naturel exceptionnel avec des peuplements forestiers rares (érables noirs), des lacs sauvages et une faune aussi nombreuse que diversifiée.

« En 2013, le territoire a été acheté par quatre Canadiens qui placent la conservation au centre de leurs actions, explique Carl Simoncelli, directeur de l'expérience client chez Kenauk. Ici, on a le sentiment de vivre une immersion dans un milieu réellement intact. »

Cet espace naturel sert d'ailleurs de « laboratoire » à plusieurs universités du Québec et de l'Ontario, qui y mènent des recherches sur les bassins hydrographiques, la gestion forestière ou les habitats fauniques. Quelque 50 kilomètres de sentiers peuvent être parcourus en raquettes et 48 autres kilomètres balisés sont accessibles en ski de fond. L'été, on a l'embarras du choix pour la randonnée, et la pêche y est, dit-on, miraculeuse : truite mouchetée, achigan, brochet, etc., notamment dans le lac Papineau qui couvre une superficie de 15 km² au centre de la réserve. L'hiver, on taquine la truite arc-en-ciel sur la glace des lacs Mills et Taunton. Enfin, on peut y passer la nuit dans une yourte ou dans l'un des 18 chalets rustiques ou luxueux.

Renseignements : Accès journalier pour le ski de fond : 25 $. Gratuit à la location d'un hébergement. Location de la yourte : 151 $ la nuit. Chalet pour

L'hiver est la saison idéale pour découvrir les 20 km de pistes en raquettes ou en crampons des Trois-Monts-de-Coleraine, selon Manon Couture, coordonnatrice des Sentiers pédestres.
LES TROIS-MONTS

Cette année, la réserve faunique de Portneuf a augmenté de 30 % son offre d'hébergement, notamment avec des chalets pour 2 à 14 personnes. STEVE DESCHÊNES

deux personnes : 249 $ la nuit. Chalet Deluxe pour 4 personnes : 389 $ la nuit. On peut y pratiquer le traîneau à chiens avec Aux solstices.
☎ 1 800 567-6845, *kenauk.com*.

Cantons-de-l'Est

Réserve naturelle des Montagnes-Vertes

Certaines réalisations en conservation du milieu méritent une reconnaissance appuyée. Souvent parce qu'elles sont situées dans des régions convoitées par l'exploitation industrielle. C'est le cas de la réserve naturelle des Montagnes-Vertes, dans la superbe région de Potton. La gestion de l'immense territoire de 70 km² y est gérée conjointement par les deux organismes voués à la protection des milieux naturels : Corridor appalachien et Conservation de la nature.

« Nous croyons que la mise en valeur de ces milieux exceptionnels doit être orientée au bénéfice du grand public, explique Mélanie Lelièvre, présidente de Corridor appalachien. Les activités qu'on peut y pratiquer sont une vitrine du travail de conservation que nous menons depuis l'arrêt des coupes forestières. »

Ce territoire privé, qui appartient à Conservation de la nature, est connecté aux Sentiers de l'Estrie (200 km) et à ceux du Parc d'environnement naturel de Sutton (52 km), ce qui en fait le paradis de la randonnée pédestre, mais aussi du ski nordique et de la raquette. Trois boucles totalisent environ 20 kilomètres autour du mont Singer. Voilà un exemple inspirant de mobilisation et d'occupation du milieu naturel à des fins récréatives.

Renseignements : La pratique du « Sans trace » est fortement recommandée dans la réserve. Accès journalier aux sentiers : 5 $. *corridorappalachien.ca*.

Région de Québec

Réserve faunique de Portneuf

Si elles sont aussi gérées par la SEPAQ, les réserves fauniques du Québec se distinguent nettement des parcs nationaux par les activités qu'on y pratique (chasse), mais surtout par leur côté plus sauvage. Quoi qu'on y fasse, c'est le mode *backcountry* qui règne.

« La réserve de Portneuf est l'une des seules réserves fauniques ouvertes toute l'année, avec celle des Laurentides et celle de Papineau-Labelle, explique son directeur, Mathieu Caron. L'hiver, nous recevons environ 5000 visiteurs pour la villégiature en chalet. »

Cette année, la réserve a augmenté de 30 % son offre d'hébergement, notamment avec des chalets pour 2 à 14 personnes : « C'est le lieu parfait pour rassembler les grandes familles », précise Mathieu Caron. Dans ce territoire de 775 km², on pratique la raquette (50 km) et le ski nordique (50 km) sur deux réseaux de pistes entretenues mécaniquement et reliées par des relais chauffés. Sont également offertes la patinoire, la glissade sur tubes et la pêche blanche à la truite mouchetée. L'été venu, c'est le lieu idéal pour s'initier, en famille, à la randonnée et au camping, notamment au Bellevue avec sa plage sablonneuse.

Renseignements : Location de chalet : de 69 $ à 84 $ par personne et par nuit, selon le chalet. Gratuit pour les 17 ans et moins. ☎ 418 323-2021, *sepaq.com*.

Chaudière-Appalaches

Réserve écologique de la Serpentine-de-Coleraine

Sur les 12 réserves du genre recensées au Québec, seulement 4 sont ouvertes au public. Et c'est une chance, car ce statut confère au territoire une protection intégrale au regard de sa richesse écologique et géologique. « Ce territoire est porté par le bénévolat local et par la municipalité de Saint-Joseph-de-Coleraine, dit Manon Couture, coordonnatrice, Sentiers pédestres, des Trois-Monts-de-Coleraine. L'hiver est la saison idéale pour découvrir ses 20 kilomètres de sentiers en raquettes ou en crampons. »

On peut même y passer la nuit, en toute tranquillité, dans une yourte ou un chalet. Une ressource nature particulièrement appréciée dans l'environnement minier qu'on connaît.

Renseignements : Accès journalier : 6 $. Location du chalet : de 115 $ à 165 $ par nuit, selon le jour de la semaine. Location de la yourte : de 75 $ à 105 $ par nuit, selon le jour de la semaine. ☎ 418 423-3351, *3monts.ca*.

BON VOYAGE

POUR ANNONCER DANS CE REGROUPEMENT APPELEZ AU 514 985-3399

DÉJÀ 24 ANS !

Voyages Symone Brouty
1 800 650 0424 www.voyagesbrouuty.com
Pour des voyages pas comme les autres, ayant du contenu !
Des voyages d'exceptions : Culture, Histoire & Petits Groupes

PAS DE MAUVAISES SURPRISES !

Des voyages d'exceptions axés sur la Culture, et l'Histoire, et crées par Mme Stéphanie –Anne Ruatta, docteure en lettre classiques et spécialiste en histoire ancienne.

NOS SUPERS PROMOTIONS DÉPARTS AUTOMNE JUSQU'À 1000$ PAR COUPLE
Meilleur rapport qualité prix sur le marché pour des circuits exclusifs à VSB
Des hôtels situés à l'intérieur des villes, où vous prenez le temps de visiter.
Toutes les entrées, visites sont incluses, c'est la force de nos circuits

Grand circuit de L'Espagne et du Portugal – 25jrs
Départ 22 septembre
Circuit 7jrs au Portugal, Lisbonne 3nts, Madrid 3nts, Cordoue 2nts, Séville 2nts, Grenade 2nts, Barcelone 3nts et autres villes visitées. 46 repas, guides locaux francophones, toutes les visites incluses

Les Perles des Balkans – 20jrs
Départ 9 septembre – Circuit de Qualité
Slovénie – Croatie – Monténégro
Découvertes Exclusives, hôtels 4* 47 repas
Toutes les visites, dégustations et plus encore

Grand tour du Portugal & ile de Madère -22jrs
Départ 25 septembre Circuit de Qualité
Porto 3nts, Vallés du Douro,Coimbra 2nts, Fatima Evora 2nts, Faro 2nts , Ile de Madère 4nts , Libonne 4nts, 50 repas, plusieurs dégustations, visites incluses

La Grande Argentine & Patagonie incluant Iguazu – 21jrs
Départ 1er novembre Accompagnée par Marie-Pierre Ruatta
Buenos Aires 5nts, Punta Tombos , Réserve de Pingouin de Magellan , Péninsule de Valdés,
Croisière 3 jrs Esprit des Glaciers ,6jrs circuit Désert Nord Ouest , tous les repas
Vols intérieurs, plusieurs dégustations, toutes les entrées visites incluses.
Permis du Québec

Avec une chair jaune et une saveur proche de la châtaigne, la « lira » ne ressemble pas aux autres variétés de patates douces. PHOTOS ASSOCIATION DE DÉFENSE DU PATRIMOINE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE D'ALJEZUR

L'épatant tubercule portugais

Sur les traces de la patate douce d'Aljezur et de ses multiples déclinaisons

En Algarve, région la plus au sud du Portugal, la patate douce d'Aljezur se retrouve dans presque tous les plats et même dans plusieurs boissons. Petite histoire d'une incomparable racine.

REPORTAGE
ALICE MARIETTE
À ALJEZUR
COLLABORATRICE LE DEVOIR

En beignet sucré, pour accompagner le poulpe grillé, ou en bière rafraîchissante, la patate douce de variété « lira » se retrouve partout à Aljezur, petite commune d'Algarve, nichée entre mer et montagne.

Dans ce village portugais d'à peine 6000 habitants, le tubercule y a même longtemps été considéré comme le pain des pauvres. Indication géographique protégée depuis 2009, la *batata doce* d'Aljezur a un goût incomparable et se décline (presque) à l'infini. Pâtisseries de toutes sortes, chocolats, liqueurs, confitures, eaux-de-vie, crèmes glacées, bière… Rien ne semble impossible pour cette racine cultivée dans ces terres depuis plusieurs siècles.

Avec une chair jaune et une saveur proche de la châtaigne, la « lira » ne ressemble pas aux autres variétés de patates douces.

« La différence entre nos patates et les autres, c'est que les nôtres sont plus moches ! » explique en riant Manuel Marreiros, président de l'association des producteurs de patates douces d'Aljezur, chargée de la défense de l'appellation « patate douce d'Aljezur-IGP ».

Car à Aljezur, toutes les patates douces cultivées ne peuvent pas porter le nom « patate douce d'Aljezur ». Seules celles respectant un cahier des charges strict défini au niveau européen pourront avoir l'appellation contrôlée.

Production à petite échelle

« C'est un produit de campagne, tout le monde en fait, mais en petite quantité », mentionne le président de l'association, ajoutant que, pour le moment, elle n'est pas exportée.

Selon lui, sur 100 producteurs membres de l'association, seule une vingtaine parviennent à vendre avec l'appellation contrôlée, soit quelque 300 tonnes par an.

C'est bien peu par rapport à la production totale, qui se compte en milliers de tonnes. « Les autres s'appellent seulement lira, même si

Même si la patate douce n'a pas la certification « biologique », les procédés le sont presque toujours car les herbes sont ramassées à la main et l'engrais est souvent d'origine naturelle.

elles sont bien cultivées à Aljezur », précise-t-il.

Le tubercule, produit à partir d'octobre jusqu'au mois d'avril, est en plus très sensible à la météo. Par exemple, s'il pleut beaucoup, comme ce fut le cas en 2018, les feuilles doivent être soulevées à la main, afin d'éviter la perte de toute la production.

« C'est beaucoup de travail et il faut le faire vite », assure Manuel Marreiros. Par ailleurs, même si le produit n'a pas la certification « biologique », les procédés le sont presque toujours, puisque les herbes sont ramassées à la main et que l'engrais est souvent d'origine naturelle.

Pour tous les goûts

Fiers de leur produit phare, les Aljezuriens le célèbrent chaque année en automne lors de l'étonnant festival de la patate douce.

Depuis les premières éditions dans les années 1990, le succès ne se dément pas et l'événement attire de plus en plus de visiteurs, venus du Portugal et d'ailleurs. Pendant trois jours, le public va découvrir les 1001 façons de décliner la racine.

« Ici, la patate douce n'est pas un produit original, c'est habituel », raconte Manuel Marreiros.

Lui préfère la manger crue, tranchée finement, dans une salade ou encore cuite entière au four, avec un peu de beurre et de sel, comme il affirme l'avoir préparée pour son petit-déjeuner le matin même. « Le meilleur, c'est au naturel », croit-il.

Il est donc possible de manger de la patate douce de l'entrée au dessert, et même en boisson, avec un verre de « Tuberbock », une bière à la *batata doce* brassée artisanalement en Algarve. Ce sont deux brasseurs portugais qui ont inventé cette étonnante boisson spécialement pour le festival de 2017.

« Nous voulions une bière, pas forcément pour tout le monde, mais quelque chose de différent et de bon », explique Sergio Rodrigues, l'un des deux brasseurs.

Il ajoute que l'idée était de proposer une boisson assez réconfortante pour être dégustée l'hiver, mais tout aussi rafraîchissante pour qu'on puisse en profiter l'été.

Autre preuve de la polyvalence de la « lira », la farine de patate douce, mise au point par l'Institut polytechnique de Leiria, dans la région centre du Portugal. « Grâce à la recherche faite pour cette farine, la boulangerie d'Aljezur fabrique maintenant du pain à la patate douce », explique M. Marreiros.

Les sucreries à la *batata doce* ont aussi évolué et, aujourd'hui, de petites entreprises familiales ne travaillent plus qu'autour du produit.

C'est par exemple le cas de la pâtisserie du Rugil, dont les douceurs sont vendues dans tous les aéroports du pays. « Plus il y aura de recherche, plus il y aura de façons d'utiliser notre patate douce », estime le producteur.

Meilleure pour la santé

En outre, la patate douce gagne en renommée au niveau mondial. Comme elle est moins sucrée que la pomme de terre, mais donnant tout autant la sensation de satiété, beaucoup la préfèrent.

Riche en glucides, forte en vitamine A et avec un apport calorique modeste, elle est même recommandée par plusieurs nutritionnistes. Avec autant de qualités, le tubercule pourrait bientôt s'imposer dans toutes les assiettes.

LA RECETTE D'ALAMBIKA

Ma Cherry d'amour

La boutique cocktail Alambika propose une nouvelle recette à réaliser à la maison. Jean-Sébastien Michel, propriétaire et photographe, ainsi que Manuel Perrier, professeur cocktail et développeur de menus, se prêtent au jeu d'une création exclusive aux lecteurs du *Devoir*.

Ingrédients

1 1/2 oz (45 ml) de whisky
1/2 oz (15 ml) de surette à la cerise
1/4 oz (7,5 ml) de sirop d'érable ou de sirop simple
2 traits (2 ml) de bitter à la lavande Dashfire

Préparation

Faire refroidir un verre avec de la glace. Mettre tous les ingrédients dans un verre à mélanger. Remplir de glace et mélanger à la cuillère de bar jusqu'à obtenir un volume double à celui du départ. Garnir d'une cerise à cocktail sur un pic.

Ce cocktail intrigant unit la puissance d'une recette « à la cuillère » classique à base de whisky et la fraîcheur acidulée de la surette à la cerise. Le bitter à la lavande crée une liaison permettant d'harmoniser le petit fruit au caractère boisé du whisky. Cette création devrait faire plaisir tant aux amateurs d'Old fashioned et de Manhattan qu'à ceux préférant les cocktails allongés aux baies ou aux agrumes. À mettre dans votre carnet d'options de Saint-Valentin !

Boutique Alambika
6484, boulevard Saint-Laurent, Montréal, *alambika.ca*

JEAN-SÉBASTIEN MICHEL ALAMBIKA

L'hiver nous ramène le festival Montréal en lumière, 20e anniversaire cette année. Le volet gastronomique vient réchauffer nos cœurs et nos estomacs, pendant 11 jours. Et de la belle visite est attendue, entre autres au restaurant H4C (notre photo).
PEDRO RUIZ
LE DEVOIR

Quelques tables lumineuses au cœur de notre hiver

Du 21 février au 3 mars, Montréal en lumière fait bombance pour ses 20 ans

JEAN-PHILIPPE TASTET
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Pour sa 20e édition, Montréal en lumière continue à faire briller les tables de notre bonne ville. Au cœur de l'hiver, son volet gastronomique vient réchauffer nos cœurs et nos estomacs. Pendant 11 jours, les casseroles devraient briller de mille feux et certains de nos chefs vont se démener encore plus que d'habitude pour éblouir leur clientèle. Ils ont invité des chefs venus d'ailleurs qui eux-mêmes brillent dans leur restaurant et leur pays d'origine. Je vous en suggère 10. Le 11e jour, vous pourriez vouloir prendre une petite tisane d'artichaut et boire beaucoup d'eau – gazeuse, si vous avez encore l'esprit à la fête.

En temps normal, le chef John Winter Russell et sa collègue Emily Campeau aux tire-bouchons font les choses en grand dans leur presbytère. Pour la visite d'Anne Roussel et d'Arnaud Mayet de la ferme Cadet Roussel à Mont-Saint-Grégoire, carottes, petits navets et autres tubercules seront à l'honneur. Et nous pourrons découvrir un menu de légumes d'été en conserve et de légumes d'hiver frais. Le 28 février.
Candide
551, rue Saint-Martin ☎ 514 447-2717

Le chef Constant Mentzas du restaurant Ikanos
PEDRO RUIZ
LE DEVOIR

La chef Sonia Visman, du restaurant Albergaccio di Castellina, vit au paradis. Par amitié pour nous qui souffrons en février, elle quittera Castellina in Chianti pour Montréal et cuisinera avec Graziella. On est toujours heureux de manger à la table de Graziella ; on le sera encore plus les 21 et 22 février. Pour bien faire les choses, comme toujours, notre chef a invité Michele Satta et Alessandro Cellai, deux producteurs de ces vins italiens si revigorants. *La bella vita !* Les 21 et 22 février.
Graziella
116, rue McGill ☎ 514 876-0116

De la très belle visite au H4C, alors que le chef Dany Bolduc accueille un duo d'enfer venu du fin fond de la campagne française. En effet, la chef Amélie Darvas et sa complice sommelière Gaby Beniciode quittent leur Äponem pour venir nous gâter aux côtés du chef Bolduc l'espace de deux soirées qui s'annoncent prometteuses. Les 27 et 28 février.
H4C
538, Place Saint-Henri ☎ 514 316-7234

Dans son beau restaurant barcelonais, le chef Ever Cubilla prépare des assiettes du tonnerre. Sa venue au Ikanos de Constant Mentzas devrait donner de beaux résultats pour quiconque aime les produits de la mer, les deux chefs excellant dans cette cuisine. Du 21 au 28 février et le 1er mars.
Ikanos
112, rue McGill ☎ 514 842-0867

Lors de son premier passage à La Chronique l'an passé, le chef étoilé Alexandre Dioniso, de La Villa in the Sky à Bruxelles, avait impressionné la clientèle. Les liens établis avec les

En haute à gauche : le chef Olivier Perret du restaurant Renoir. À droite : le chef Thierry Baron du restaurant Vertige.
PHOTOS ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le chef Olivier de Montigny, du restaurant La Chronique
ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

chefs Marc De Canck et Olivier de Montigny, de La Chronique, ont été assez forts pour que ces derniers l'invitent à nouveau à venir cuisiner à leurs côtés. Plaisir renouvelé pour les gourmets. 28 février, 1er et 2 mars.
La Chronique
104, av. Laurier Ouest ☎ 514 288-6287

Le chef Jérôme Chatenet est un modèle de discrétion et son petit restaurant Le Margaux, avenue du Parc, est à l'image de son patron. L'ambiance devrait par contre se réchauffer fin février avec la venue de son invité, le chef Arnaud Bloquel, de l'Orchidea à Saint-François en Guadeloupe. Deux personnes discrètes qui cachent deux excellents cuisiniers. Les 21 et 22 février.
Le Margaux
5058, avenue du Parc ☎ 514 448-1598

Iliana Regan, chef étoilée du restaurant Elizabeth à Chicago, et Antonin Mousseau-Rivard, chef du Mousso à Montréal, ont des itinéraires assez similaires en cuisine. Les deux ont commencé dans le métier en faisant la vaisselle et ont aujourd'hui des restaurants qui font partie de ce qui se fait de mieux dans leurs villes respectives. Savourer leur travail en duo devrait être une expérience intéressante et particulièrement délicieuse. 28 février, 1er et 2 mars.
Le Mousso
1023, rue Ontario Est ☎ 438 384-7410

On dit du chef Paul Liebrandt, doublement étoilé Michelin à New York, qu'il est audacieux, créatif et un brin excentrique. Il devrait donc s'entendre à merveille avec le chef Jason Morris, qui l'invite à partager ses fourneaux chez Pastel. La cuisine ouverte, trônant au milieu du restaurant, permettra de voir comment ces deux originaux travaillent ensemble. Un seul service par soir pour 50 personnes. Les 1er et 2 mars.
Pastel
124, rue McGill ☎ 514 395-9015

Basque ou pas, il faudra absolument passer au Renoir, où le chef Olivier Perret accueille Xabi Ibarboure sans son petit frère, tout récemment couronné Meilleur ouvrier de France pâtissier-confiseur. La perspective de savourer la cuisine de cette grande toque de La Table, des frères Ibarboure à Bidart, chez nous, en plein février, est un plaisir anticipé. Les 20 et 21 février.
Renoir
1155, Sherbrooke Ouest ☎ 514 788-3038

Visite intrigante au restaurant Vertige alors que le chef Thierry Baron invite le chef Teheiura Teahui, qui écume les routes de France dans son camion de rue. Un camion très spécial puisque le chef y propose des plats venus de sa Polynésie natale. Combattre les bancs de neige grise de chez nous avec des plats colorés et chaleureux de chez lui devrait constituer un beau moment. Les 22 et 23 février.
Vertige
540, av. Duluth Est ☎ 514 842-4443

SOLUTIONS DU SAMEDI 19 JANVIER 2019

Voici les solutions qui auraient du paraitre la semaine dernière. Toutes nos excuses.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	A	D	D	A	X	■	S	P	R	I	N	G	B	O	K
2	L	U	I	T	■	F	O	I	■	R	A	D	I	N	E
3	G	R	C	■	E	R	U	C	T	E	R	■	S	D	N
4	A	S	T	I	C	O	T	■	A	N	D	R	O	I	D
5	Z	■	I	D	O	L	A	T	R	E	■	A	U	T	O
6	E	C	O	■	P	E	N	I	S	■	I	L	S	■	■
7	L	A	N	D	E	■	E	N	E	R	V	E	■	I	P
8	L	R	■	O	N	T	■	T	S	A	R	■	O	L	A
9	E	P	O	■	T	O	L	E	■	M	E	N	T	O	R
10	■	E	U	T	■	G	E	R	B	E	■	O	E	T	A
11	S	■	V	A	P	E	S	■	O	R	M	E	■	■	L
12	A	B	E	T	I	■	T	O	C	■	I	■	V	O	L
13	I	R	R	E	E	L	■	P	A	S	S	O	I	R	E
14	G	I	T	■	D	E	L	E	G	U	E	■	A	I	L
15	A	N	E	S	S	E	■	P	E	R	S	O	N	N	E

GRILLE BLANCHE

MOTS FLÉCHÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
1	T	E	R	M	I	N	A	I	S	O	N	■	T	A
2	E	N	V	I	R	O	N	■	C	R	U	C	H	E
3	I	F	■	E	M	I	S	E	■	A	L	L	E	R
4	N	E	C	T	A	R	■	S	Y	L	L	A	B	E
5	T	R	O	T	■	C	A	P	E	■	E	P	A	R
6	U	■	P	E	N	I	T	E	N	T	■	■	I	■
7	R	A	T	■	A	R	A	C	■	A	M	E	N	E
8	I	S	E	U	T	■	C	E	R	B	E	R	E	S
9	E	T	■	S	A	G	A	■	H	O	R	S	■	T
10	R	I	V	A	L	■	S	C	O	R	S	E	S	E

GRILLE DES FÉRUS

JEUX 1762

HÉBERGEMENT EN RÉGIONS
Pour annoncer dans ce regroupement. Contacter la publicité au 514 985-3454

BON VOYAGE

DÉJÀ 24 ANS !

Voyages Symone Brouty
1 800 650 0424 www.voyagesbrouuty.com
Pour des voyages pas comme les autres, ayant du contenu !
Des voyages d'exceptions : Culture, Histoire & Petits Groupes

PAS DE MAUVAISES SURPRISES !

Des voyages d'exceptions axés sur la Culture, et l'Histoire, et crées par Mme Stéphanie –Anne Ruatta, docteure en lettre classiques et spécialiste en histoire ancienne.

NOS SUPERS PROMOTIONS DÉPARTS PRINTEMPS JUSQU'À 800$ PAR COUPLE
Meilleur rapport qualité prix sur le marché pour des circuits exclusifs à VSB
Des hôtels située à l'intérieur des villes, où vous prenez le temps de visiter .
Toutes les entrées, visites sont incluses, c'est la force de nos circuits

Patrimoine du Royaume- Uni & Irlande -24jrs Départs mai
Hôtels 4* et 3* au centre-ville, Londres **4nts, Ile Man 2nts,** Lake District, Edimbourg **3nts**, Killarney **2nts** & Chaussée des Géants , **Dublin 2nts et autres villes visitées, 56 repas . Toutes les entrées,visites incluses**

Les Trésors de la Grèce – 20 jrs
Départ 2 mai
Circuit terrestre, Croisière & séjours iles ioniennes
Thessalonique **2nts,** Vergina , Météores , Kephallonie
Croisière 5 jrs , Athènes **3nts** , **39 repas, visites incluses**

Magistrale Russie, ses villes d'arts – 21jrs
Départ 8 mai
Moscou **5nts**, Anneau d'or **5jrs,** St- Petersbourg **4nts**
Tous les repas (60 au total), Croisière **6nts,**
Toutes les entrées &visites incluses , Vol Air France

Splendeurs de l'Italie – 20 jrs
Nous couchons à l'intérieur des centres de ces 3 villes :
VENISE 3NTS – FLORENCE 3NTS – ROME 4NTS
Milan,**Stressa 2nts**, Vérone, Riviera del Brenta , Pise , Cinque Terre , Assise , Sienne , San Gimignano
Pompéi , **Golfe de Naples 2nts, Hôtels 4* ,37 repas , Toutes les entrées, visites incluses . Dégustations**

Permis du Québec

LES CHARMES DE L'INDE DU NORD ET DU RAJASTHAN

5 649 $ par personne en occupation double

Circuit de 21 nuits, limité à 17 passagers

Comprend : • Vol international Montréal/Delhi/Montréal avec British Airways • Taxes aériennes de 750 $ • 21 nuits d'hébergement • Hôtels catégorie 3* 4* 5* • 3 repas par jour • Tous les transferts requis durant l'itinéraire • Visites et frais d'entrées selon le programme • Accompagnateur de Montréal • Service d'un chauffeur avec véhicule climatisé • Guide accompagnateur francophone tout au long du circuit • Billet de train d'Agra à Jhansi • Vols domestiques en classe économique Khajurâho/Vârânasî et Vârânasî /Delhi • Taxes locales

Ne comprend pas : • Frais de visa pour l'Inde, Services non mentionnés dans le programme, Toutes les dépenses personnelles, Boissons lors des repas • Pourboires aux guides, chauffeurs et personnel hôtelier, Assurances voyage, Contribution FICAV, Frais pour cameras photos et vidéos à certains sites

LE GROUPE V.I.P.
Courriel : angie@legroupevip.com
Tél. : 514.844.3616 ou 1 877.887.7843 sans frais
Adresse : 2055 rue Peel, Suite 525, Montréal (QC).
Suivez-nous sur Facebook www.facebook.com/legroupevip
LEGROUPEVIP.COM
permis du Québec

PRÉSENTATIONS DE NOS CIRCUITS

À MONTRÉAL LIEU : **AUBERGE UNIVERSEL** - 5000, RUE SHERBROOKE EST **ENTRÉE LIBRE**

DIMANCHE 3 FÉVRIER 2019

10h30 **CHYPRE & MALTE**
Du 5 au 21 mai 2019

10h30 **GRAND TOUR DES ÎLES BRITANNIQUES**
Départs : 1er juin & 6 septembre 2019

12h00 **ROUMANIE & BULGARIE**
SAISON DE LA CUEILLETTE DES ROSES
Du 11 mai au 2 juin 2019

12h00 **LE PORTUGAL & L'ÎLE DE MADÈRE**
Du 8 au 25 septembre 2019

13h45 **JAPON À L'AUTOMNE**
SYMBIOSE DE LA BEAUTÉ ET DE LA MODERNITÉ
Du 14 octobre au 2 novembre 2019

13h45 **DE L'ANCIENNE PERSE À L'IRAN D'AUJOURD'HUI**
LES HAUTS-LIEUX DE L'IRAN DÉVOILÉS
Du 6 au 27 octobre 2019

2105, ch. Ste-Foy, Québec
1.800.667.8042
voyages-lambert.com

Voyages solidaires

Cégep Marie-Victorin
Savoir inventer demain

Expérience d'immersion interculturelle

proposée **aux personnes de 50 ans et plus**
avec hébergement dans une famille et bénévolat

Dharamsala (Inde), Madagascar, Pérou, Sénégal et Vietnam.

Séjour de 7 semaines
COÛT : **de 5 195 $ à 6 225 $**
(formule « tout inclus »)

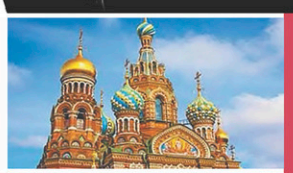
Pour assister à une séance d'information, téléphonez au **514 325-0150, poste 2039**
http://voyagessolidaires.collegemv.qc.ca

FABULEUSE CROISIÈRE *en mer baltique*

COLLECTIONNEURS DE VOYAGES

10 jours à la découverte de Londres, Oslo, Copenhague, Berlin, Saint-Pétersbourg (2 jours) et Helsinki

Du 14 au 24 août 2019



Profitez de la meilleure gastronomie en mer et de la promotion OLife Choice
(6 excursions offertes ou forfait boissons offert ou 600$ USD de crédit à bord)

RABAIS EXCLUSIF SUPPLÉMENTAIRE
DE 150$ PAR CABINE !

OCEANIA CRUISES

Détenteur d'un permis du Québec

***Pour tous les détails :**
info@collectionneursdevoyages.com
Tél.: 514 730 9293 / 819 446 5893

Expérience berbère tours

AGENCE SPÉCIALISÉE MAROC

Maroc:
Marrakech et désert
Circuit de 8 jours / 7 nuits avec 20 repas
Hébergements et excursions incluses.
1899 $
(ne comprend pas les vols internationaux)

Tél.: 450-984-2585
www.experienceberberetours.com
N° permis de l'OPC: 702865

POUR ANNONCER DANS CE REGROUPEMENT, COMMUNIQUEZ AVEC LE DÉPARTEMENT DE PUBLICITÉ AU 514 985-3399 / publicite@ledevoir.com

Redorer l'image des quartiers populaires ensemble

Le projet MapCollab pose un regard nouveau sur les zones multiculturelles montréalaises

REPORTAGE
FLORENCE SARA G. FERRARIS
LE DEVOIR

« Le monde a peur du mot "Saint-Michel"… » Trop souvent associé aux gangs de rue et à la criminalité, le quartier — qu'on pourrait bien remplacer ici par la Petite Bourgogne ou Montréal-Nord, ou encore, en France, par certaines banlieues parisiennes — a en effet rarement bonne presse. Au point où ceux qui y vivent, et tout particulièrement les jeunes, qui sont souvent moins mobiles que leurs aînés, se reconnaissent rarement dans le sombre portrait qui est fait de leur quartier sur la place publique.

« Dans les journaux et à la télé, on parle toujours de violence, de ce qui ne va pas, mais ce quartier, c'est ma maison, lance sans ambages Nico, 19 ans. C'est mon histoire, mes racines, là où je retrouve mes amis et ma famille. C'est l'endroit où j'ai vécu et où je choisis encore de vivre. »

Né à Haïti, le jeune homme ne se souvient toutefois pas bien de son arrivée dans ce secteur enclavé de la métropole. Il faut dire qu'il avait à peine plus de cinq ans la première fois qu'il y a mis les pieds.

Tout ce qu'il sait, c'est qu'il s'y sent bien et que c'est là, dans le dédale des ruelles de ce quartier en mal d'amour, qu'il a fait ses premières armes : « Sans Saint-Michel, je ne serais pas la personne que je suis aujourd'hui. »

Ainsi, pour beaucoup de jeunes issus de ces quartiers populaires — ou « multiculturels », comme les décrit plutôt Nico, un sourire dans la voix —, ces espaces sont, sans surprise, bien plus que ce que nous renvoient les manchettes. « Ces milieux de vie sont souvent dépeints comme moribonds et d'une difficulté sans nom pour la jeunesse, souligne la professeure Julie-Anne Boudreau, de l'Institut national de recherche scientifique (INRS). Or, sur le terrain, ce n'est pas vraiment quelque chose qu'on sent. Et ce l'est encore moins lorsqu'on parle à ceux qui habitent et vivent ces lieux au quotidien. »

Redonner une voix

Lieux d'exploration et d'ancrage, ces quartiers jouent ainsi, selon la chercheuse, un rôle essentiel dans la vie des jeunes qui y résident. « Malgré leur occasionnelle dureté, ce sont des lieux repères, d'apprentissage, de construction de soi, décrit-elle. Il s'agit parfois du seul endroit où ils peuvent réellement être eux-mêmes. »

Pour beaucoup de jeunes issus des quartiers populaires, ces secteurs sont bien plus que ce que nous renvoient les manchettes.
VALÉRIAN MAZATAUD
LE DEVOIR

C'est d'ailleurs un peu pour mettre en lumière cette réalité méconnue, et surtout pour redonner une voix à ces jeunes, trop souvent invisibles, que la chercheuse a mis sur pied en 2013 MapCollab, en collaboration avec la professeure en études urbaines Marie-Hélène Bacqué de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Réalisé au Québec et en France, ce projet de recherche collaboratif vise à « proposer une autre image de ces quartiers », sans pour autant nier les difficultés du quotidien qui y existent.

À ce titre, il ne faudrait en effet pas oublier que ces quartiers font tout de même partie des plus pauvres de leur région respective, avec tous les impacts que cela comporte. « L'idée n'était toutefois pas d'aplanir ou d'embellir la réalité », nuance Julie-Anne Boudreau, qui s'intéresse depuis des années aux questions d'exclusion et de stigmatisation urbaines. « Mais plutôt d'offrir un regard différent, de tendre le micro aux réels experts de ces quartiers. »

« On a quand même voulu poser — et je crois qu'on a réussi — un regard plus doux et plus humain sur ces quartiers », souligne l'intervenant communautaire Mohamed Noredine Mimoun, qui, de par son expérience sur le terrain, a permis de faire le pont entre le milieu universitaire et les jeunes de Saint-Michel. « L'idée était avant tout de comprendre comment ces territoires participent à la construction identitaire des jeunes qui y grandissent, mais aussi de parler enfin de ces milieux au-delà des crises ! En parler parce qu'ils existent, tout simplement. »

Un projet tourné vers les jeunes

Complètement collaboratif, le projet a donc non seulement été tourné vers les jeunes, mais mené par ceux-ci. Ces derniers ont en effet été impliqués dès le départ de la démarche : de son élaboration à la collecte de données, jusqu'à la conception et à la réalisation de l'ultime rendu. Aujourd'hui disponible sous la forme d'une série de capsules vidéo et du livre *Mon quartier, notre vie*, publié chez Del Busso éditeur, celui-ci met en avant l'importance des lieux du quotidien dans la vie de ces jeunes.

Atypique pour le milieu universitaire, cette manière de faire a permis, selon Mohamed Noredine Mimoun, de mieux saisir l'essence même de ces lieux et de ceux qui y vivent. « C'est bien beau de venir "voir" les jeunes dans leur "environnement", mais la meilleure façon de les comprendre, c'est de prendre le temps de les écouter, affirme sans détour le sociologue de formation. Ils ont des choses importantes à dire sur leur vécu ! »

« C'est quelque chose qui n'est pas vraiment naturel dans le milieu de la recherche, renchérit la professeure de l'INRS. Mais ç'a un réel impact sur les résultats, ça nous force à revoir nos manières de penser. Personnellement, je n'aborderai sans doute plus jamais un projet de la même façon. »

Plus encore, insiste Mohamed Noredine Mimoun, « ce projet a littéralement changé des vies ». À ce sujet, l'intervenant cite comme exemple le cas de certains jeunes qui, à la suite du projet, ont décidé de pousser encore plus loin leur parcours scolaire, notamment en science sociale. « Tout le monde est gagnant dans cette histoire », conclut-il, un sourire évident dans la voix.

Mon quartier, ma vie
Regards transatlantiques
Atelier MapCollab (collectif), Del Busso éditeur, Montréal, 2018, 196 pages

Il est où, le bonheur ?

L'atteinte du bien-être résiderait dans l'action plus que dans l'argent

LAURIE NOREAU
COLLABORATEUR LE DEVOIR

La production de richesse d'un pays est-elle vraiment représentative du bien-être de ses habitants ? Si tel était le cas, cela ferait mentir l'adage selon lequel l'argent ne fait pas le bonheur.
ISTOCK

Nous vivons une époque formidable : des soins de santé à la fine pointe de la technologie, des conditions de vie favorables, une abondance de biens et de services. Pourtant, nous ne sommes pas plus heureux que nos ancêtres. Pourquoi avons-nous tant de difficulté à atteindre le bonheur ?

C'est ce que l'auteur Greg Easterbrook appelle le « paradoxe du progrès » (*The Progress Paradox: How Life Gets Better While People Feel Worse*, Penguin Random House, 2003). Les conditions de vie s'améliorent, mais les gens ne sont pas plus heureux. Pourquoi ? Notre quotidien est certes devenu étourdissant et nos horaires semblent constamment surchargés. Bon an, mal an, le Canada réussit toutefois à se hisser parmi les dix pays les plus heureux de la planète selon le Rapport mondial du bonheur produit chaque année par les Nations unies. Basé sur plusieurs critères sociaux et économiques, le produit intérieur brut (PIB) reste toutefois celui qui a le plus de poids dans le palmarès.

La production de richesse d'un pays est-elle vraiment représentative du bien-être de ses habitants ? Si tel était le cas, cela ferait mentir l'adage selon lequel l'argent ne fait pas le bonheur.

Bien qu'il s'avère évident qu'un certain revenu soit nécessaire pour vivre décemment, l'augmentation de la richesse est loin d'être un sceau de garantie pour le bonheur. Aux États-Unis, le summum du bonheur aurait été atteint dans les années 1950. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la société occidentale a vécu une prospérité inégalée : une hausse fulgurante du revenu des ménages, l'invention de plusieurs produits qui ont révolutionné le quotidien — voiture, télévision, électroménagers. Depuis, le niveau de bien-être des Américains fait du surplace malgré une augmentation continue de la richesse.

Le psychologue hongrois Mihály Csíkszentmihályi en a fait son thème de recherche. Dans un texte publié en octobre 1999, « If We Are So Rich, Why Aren't We Happy ? », dans la revue *American Psychologist*, déjà il se questionnait : si nous sommes si riches, pourquoi ne sommes-nous pas heureux ?

Il cite d'abord nos attentes, qui augmentent au même rythme que nos conditions de vie s'améliorent. Quand on s'habitue à une situation financière avantageuse, difficile de s'en contenter et de ne pas voir plus grand que sa panse.

L'autre explication est bien connue. Nous nous comparons souvent à ceux qui ont le plus de possessions plutôt que de nous satisfaire de ce qui est nécessaire à notre confort. Résultat : difficile de se déclarer heureux quand le voisin comble tous ses désirs avant nous !

Selon lui, la preuve par excellence que l'argent ne mène pas au bonheur est la difficile conciliation entre l'accumulation de richesse et les sphères socio-personnelles, comme la famille, l'amitié et les loisirs. Comme notre énergie est de plus en plus consacrée à accumuler le plus d'argent possible, chaque seconde vouée à une autre activité est perçue comme une perte potentielle de revenu. L'économiste suédois Stephen Linder a été le premier à décrire cette situation. Selon lui, à mesure que le revenu d'une personne augmente, il devient de moins en moins « rationnel » d'accorder du temps à autre chose qu'à l'accumulation d'argent.

Pour mieux représenter le degré de satisfaction d'une nation, devrait-on alors remplacer le PIB par le BNB, le bonheur national brut ? Voilà une idée originale développée par le Bhoutan. Au lieu de se baser sur la performance économique comme indicateur du niveau de bien-être, ce petit pays de l'Himalaya s'appuie sur la qualité des relations humaines et la nature. Chaque nouveau projet doit passer par le crible du BNB pour évaluer son impact sur cet indice.

Sans totalement éliminer l'argument économique, il faudrait peut-être réviser son importance dans le calcul du bonheur. L'ancien procureur général des États-Unis Robert Kennedy avait même dit en 1968 : « Le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. »

Les gènes du bonheur

Nous n'avons pas tous la même propension au bonheur. En effet, certaines personnes semblent douées pour être heureuses alors que d'autres peinent à atteindre cet état de pleine satisfaction.

L'explication pourrait résider en partie dans nos gènes. Des variantes génétiques associées au sentiment de bonheur ont été trouvées en 2016 par une équipe de chercheurs néerlandais. Cela expliquerait pourquoi le bonheur est perçu différemment d'une personne à l'autre. Un gène a même été caractérisé comme un capteur de sérotonine, une hormone qu'on surnomme « la molécule du bonheur ».

Si notre profil génétique ne permet pas de sécréter les molécules chimiques essentielles à notre bonheur, pourquoi ne pas l'induire à l'aide de médicaments ? Parce qu'il manquerait une caractéristique importante à la poursuite du bonheur, selon le psychologue Mihály Csíkszentmihályi : le sentiment d'être maître de l'atteinte de son bonheur.

Suivre le *flow*

Le psychologue est à l'origine d'un concept devenu culte : celui du *flow*, ou de l'expérience optimale. Pour lui, le secret du bonheur réside dans cette conception. Il s'agit d'un état de plénitude atteint en accomplissant une activité. « J'ai commencé à regarder les gens créatifs et des artistes pour essayer de comprendre ce qui leur donnait envie de continuer à faire des choses qui ne leur apportaient pas nécessairement la gloire ou la fortune, mais qui donnaient un sens à leur vie. Ils atteignaient souvent un état d'extase dans lequel la réalité n'existe plus », explique-t-il.

Chacun a déjà vécu ce moment où, totalement absorbé par une tâche ou un objectif, le temps, la douleur, la fatigue ou les problèmes personnels semblent neutralisés. C'est le *flow*. En recréant les conditions nécessaires à l'atteinte de cette expérience optimale, cela représenterait un pas de plus vers la poursuite du bonheur. Une option qui serait probablement plus efficace que la richesse pour y parvenir !

Le vin comme un livre ouvert

Quand la bibliothèque devient cellier

BILLET
JEAN AUBRY
COLLABORATEUR LE DEVOIR

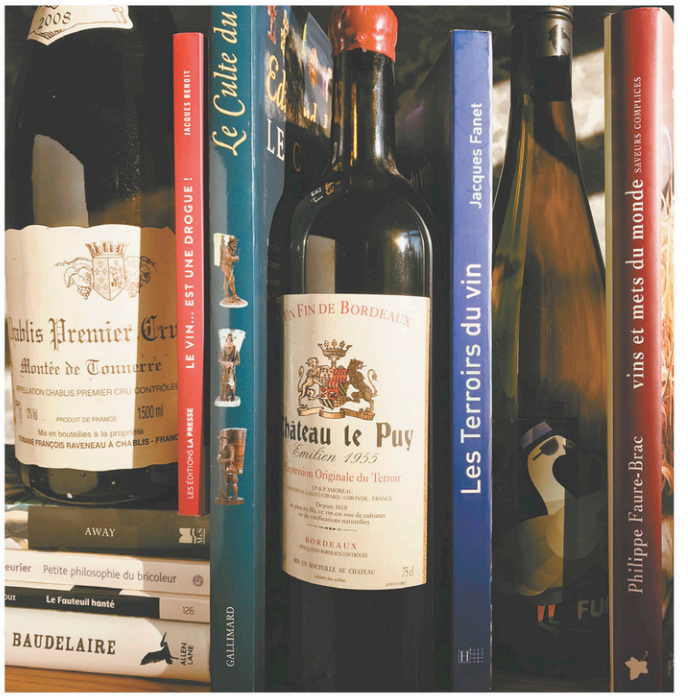
J'ai la chance, depuis quelques années, d'être invité dans les bibliothèques de différentes municipalités du Québec à titre de conférencier. Pour causer vin, bien sûr. À chacune des occasions, même impression de calme, de décélération, d'écoute et de silences intelligents. On n'entre pas dans ces cathédrales de bouquins pour y faire la fête !

J'imagine chaque fois tous ces livres rangés comme autant de bouteilles prêtes à raconter leur propre histoire. C'est l'analogie que je propose d'office à ses assidus de littérature pour les inviter à lire le vin autrement, comme si les livres eux-mêmes, dans leurs différences, formaient un tout cohérent. Les auteurs y deviennent vignerons le temps d'une impression, couchant sur papier un cru, voire un grand cru décliné en autant de chapitres de dégustation. Pendant 90 minutes, la bibliothèque n'est plus qu'une bibliothèque. Elle devient cellier.

Ces moments d'intimité sociale me permettent de saisir le niveau de connaissance, voire la perception que se fait tout un chacun du jus fermenté de la treille. Premier constat : tout le monde aime le vin. Cela paraîtra une évidence tant le mot lui-même suggère plaisirs et libations. Même les abstèmes lui reconnaissent des vertus qu'une certaine nostalgie de n'en avoir jamais bu comme de ne plus jamais en boire alimente curieusement. D'où vient cet indéniable pouvoir d'attraction ? Mystère. Sans doute s'ancre-t-il dans les racines de l'humanité.

Deuxième constat : personne ne sait en parler. Ou est trop timide pour plonger. Ou encore, les mots pour le dire ne viennent pas aisément. J'en suis toujours le premier désolé, car il m'apparaît que l'effort de vulgarisation en la matière n'est pas au point, que le jargon opacifie encore et toujours le discours, qui devrait pourtant être aussi limpide qu'une eau de source. Ce constat me lance en retour un défi : celui d'adapter mon laïus pour faciliter l'approche.

Pour ce faire — et ça fonctionne à tout coup — je parle du cycle du vin et de la personnalité des cépages comme je le ferais des êtres humains assis devant moi. Ainsi, le jeune vin vigoureux qui n'a encore rien vu de la vie, le vin assagi qui rumine un passé glorieux et celui parvenu au faîte de sa crédibilité se compareront-ils à un individu qui naît, qui s'élève à sa vie d'adulte, puis s'endort doucement sur ses lauriers. Défauts et qualités compris !



À la question « Pourquoi existe-t-il des vins qui vieillissent plus que d'autres ? », j'avance que le pedigree de l'individu (génétique, milieu naturel, etc.) lui donne à la naissance un ou plusieurs avantages sur ses pairs qui lui assure, ou lui assurent, ultérieurement une vie longue et harmonieuse.

À une autre question, « La même bouteille bue à deux jours d'intervalle ne goûtait pas pareil, pourquoi ? », je réponds qu'en fonction de votre état, de vos humeurs et de vos dispositions, vous percevrez inévitablement le vin de façon différente. Votre biorythme fluctue, à l'image du vin. D'où cet autre constat : il n'y a pas de grands vins, seulement de grandes bouteilles.

Il n'y a finalement pas de mystère à tout cela. Que le gros bon sens de l'observation. Et, pourquoi pas, de l'analogie. Méfiez-vous de ces gens qui sacralisent le vin en le plaçant sur un piédestal pour mieux le crypter au passage, hors de portée des sens et de la poésie qu'il inspire. Vivez avec lui, à l'image de l'auteur québécois Pierre Chatillon, dont un extrait de poème (*Amoureuses*, Écrits des Forges) a été lu (à ma grande surprise d'ailleurs !) en fin de conférence par une dame amoureuse des lettres. Sans oublier l'alphabet du vin :

Amoureuse le vin rouge de ton rire
est un oiseau
qui vole et chante dans mon cœur
j'ai bu ton rire
sur toutes les lèvres de ton corps
et je suis ivre

Je n'aurais pas dit mieux.

guideaubry@gmail.com

J'imagine chaque fois tous ces livres rangés comme autant de bouteilles prêtes à raconter leur propre histoire.
JEAN AUBRY

LES VINS DE LA SEMAINE

Moins de 16 $
Syrah 2017, Cusumano, Terre Siciliane, Italie (13,80 $ — 10960777)

Sérieusement fruitée, que cette syrah ! Normal. Comment faire autrement sous ce soleil sicilien doué pour en faire jaillir si justement l'essence ? Le truc, c'est que l'équilibre sur le plan de la fraîcheur est manifeste, ce qui sauve la mise de ce rouge bien en chair, particulièrement puissant. Servir frais sur une *pasta all'amatriciana*. (5) ★★

La surprise
1792 Small Batch Kentucky Straight Bourbon Whiskey, États-Unis (53,25 $ — 11857026)

Pas besoin de s'appeler Keith Richards pour aimer le bourbon ! Celui-ci est excellent mais l'image marketing du flacon l'est moins. Pourquoi imiter la bouteille de cognac ? Une distillation de seigle de cette qualité, verticale sur le plan de l'intensité épicée, colle mieux par son tonus à un riff de guitare qu'à une musique de chambre ! On en redemande. ★★★ 1/2

Le blanc
Domaine de Fussiacus 2017, Mâcon-Fuissé, Jean-Paul Paquet, Bourgogne, France (25,35 $ — 12793124)

Dans la série « Il existe encore de beaux bourgognes abordables », ce chardonnay enlève le morceau sans fléchir sur le plan de la sève, de la densité et de l'expérience fruitée. Ajoutez ce caractère crayeux du terroir qui resserre et apporte tonus et structure et une origine liée aux terroirs de Fuissé, et voilà un blanc idéal pour une belle volaille. (5+) ★★★ 1/2

Le rouge
Corbières 2016, Château St. Jean de la Gineste, Languedoc, France (18,80 $ — 875252)

Vous passez devant cette cuvée à la SAQ sans la voir tant elle fait partie des meubles. Mon conseil : prenez deux flacons et offrez-en un à un ami. L'amitié n'a pas de prix ! Car à moins de 20 $, carignan, mourvèdre et syrah respirent bon le terroir, se fondant sous le moelleux d'un fruité riche, texturé et bien cadré. Rôti de palette ? (5) ★★★

Le bio
Château Coupe-Roses Schiste 2016, Minervois, Languedoc-Roussillon, France (23,20 $ — 894519)

Une force tranquille se dégage de ce blanc sec qui déroule avec conviction le tapis rouge au cépage roussanne, qui rayonne ici d'un or vivace. Cette force tranquille relève au départ de la famille Frissant qui sait générer, du terroir à la bouteille, une dynamique unique, fruit de l'observation et d'un doigté aussi malin qu'habile. (5+) ★★★ 1/2

(5) à boire d'ici cinq ans
(5+) se conserve plus de cinq ans
(10+) se conserve dix ans ou plus
© devrait séjourner en carafe

SUDOKU

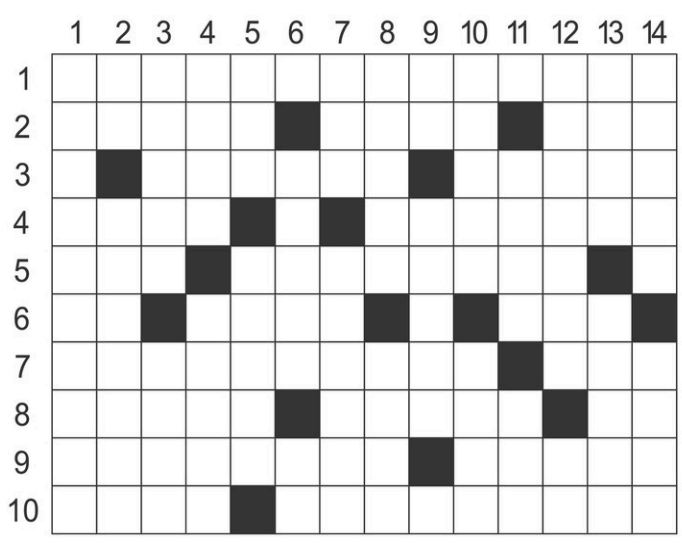
par Fabien Savary

8			2	5				6
		4					5	
6		9		7			1	
	4			3	7			1
	6							
7		5			8	9		
3	2			8				
5			6					
						2	8	3

Niveau de difficulté : DIFFICILE 4123

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

GRILLE DES FÉRUS



Horizontalement

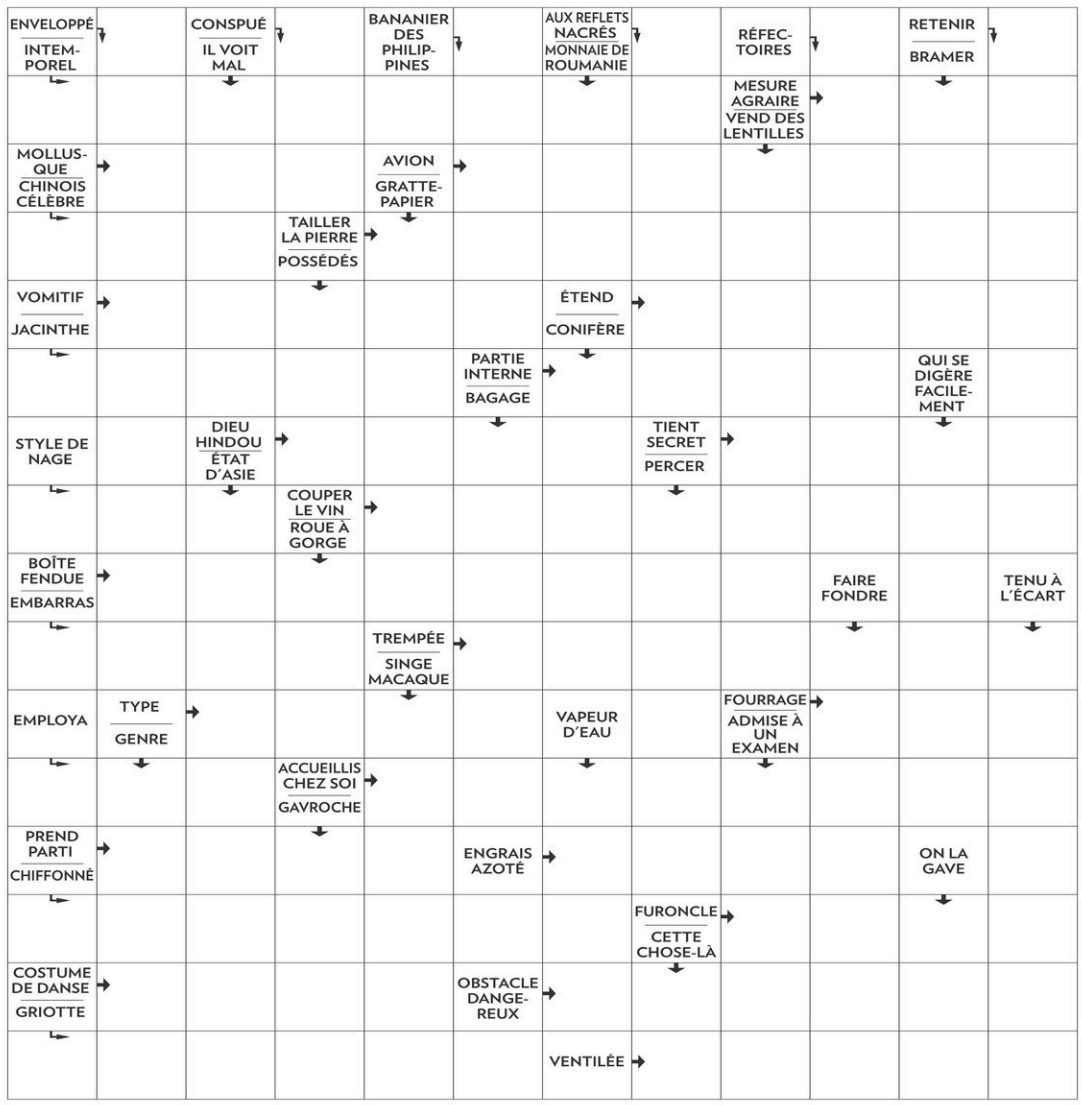
1. Ils ont une bosse.
2. Nul. - Disculpé. - Peu charnu.
3. Interruption. - Cupidité.
4. Elles sont de soie. - Reptile.
5. Précède parfois merci. - Elle est bonne pour la santé.
6. Avec rien ! - Terrain de jeu. - Direction.
7. Qui dépend du bon plaisir de quelqu'un. - Permet de se retrouver.
8. Elle a du succès. - Pas grand et mal bâti. - Rendez-vous.
9. Déshonorer. - Anesthésique.
10. Prince fils de prince. - Revenu dans.

Verticalement

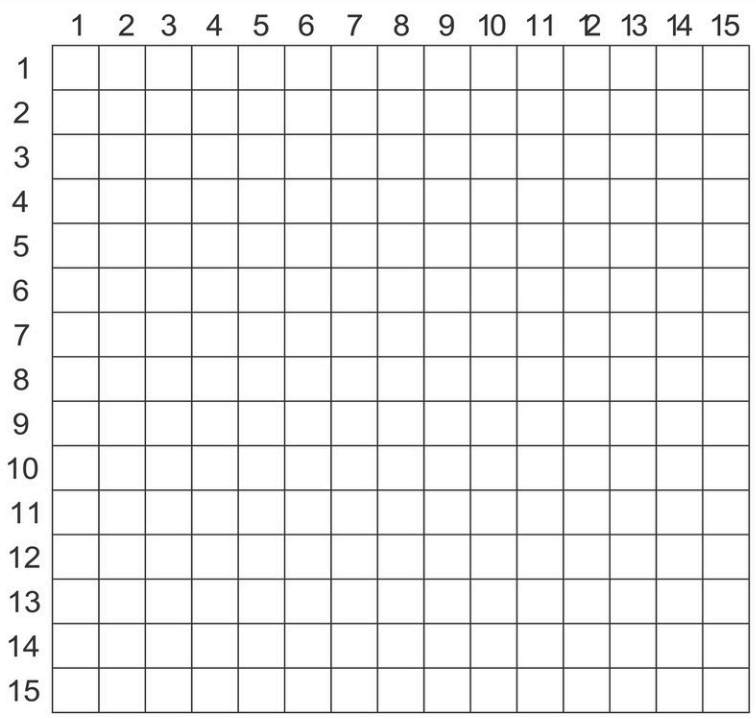
1. Elle s'est fait battre.
2. Contraction. - Insecte au corps lourd et velu.
3. Doublé avec des verres. - Salit les souliers.
4. Porte. - Garni de poils.
5. Son siège est à Strasbourg. - C'est souvent une étape.
6. Il descend. - Symbole.
7. Qualifie du papier. - Elle est enrobée de sucre durci.
8. Bourré. - Écrit par Pilate.
9. Quatre. - Dépendant.
10. Pronom démonstratif. - Envoie des signaux.
11. Dernière demeure. - Quart chaud.
12. À bon ou mauvais... - Mercure.
13. Arbre. - Une activité qui n'est pas planifiée.
14. Entre la cour et le jardin. - Paf.

Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

MOTS FLÉCHÉS



GRILLE BLANCHE



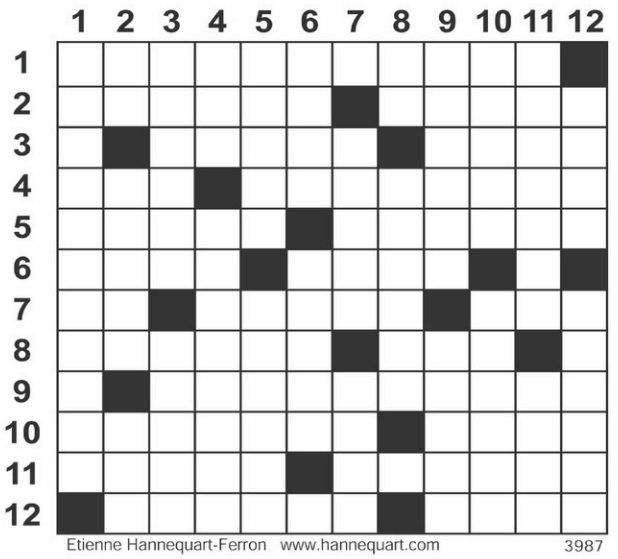
Horizontalement

1. Pousser son cri, en parlant de l'aigle. - Aigle.
2. Recherche préparatoire. - Survenu.
3. Ivettes. - Chien. - Maison.
4. Incendie. - Réformateur français. - Gamin de Paris.
5. Comblé. - Sans brousailles.
6. Enlever. - Oiseau grimpeur. - Les bérets verts en font partie.
7. Standardiser. - C'est un génie.
8. Héros de Virgile. - Filet.
9. Tolère. - On y joue. - Hésitation.
10. Astre d'apparence stellaire. - Étend tout au long.
11. Affaibli. - Tresses. - Membres.
12. Pronom personnel. - Cuir. - Sauce provençale.
13. Combat. - Géant. - Couche.
14. Se diffuser. - Strié.
15. Fromage. - Renouveler.

Verticalement

1. Monstre à corps de lion, à tête et à ailes d'aigle. - Se dit d'un nez fin recourbé en bec d'aigle.
2. Gonfle. - Rasés. - Canton de Suisse.
3. Effrayer. - Il fait jouer les autres.
4. Règles. - Renforcées. - Table de marché.
5. Iridium. - Curriculum. - Du temps passé (D'...). - Ancien nom de Tokyo.
6. Ensemble de fripouilles. - Différent d'une berceuse.
7. Ancienne unité de mesure. - Oiseaux. - Boire du lait.
8. Vicieux. - Plante qui attire les chats.
9. Limite de quelque chose. - Du verbe avoir.
10. Rétributions. - Lanières. - Principe moteur.
11. Acide. - Actinium. - Semblable. - Petit équidé.
12. Rendez-vous. - Bien répartis. - Fait un gros noeud. - Indique le genre.
13. Relatif à la reproduction sexuée. - Faire adhérer à un parti.
14. Caractère de ce qui forme un tout. - Sobriété.
15. Religieux. - Se tâter.

GRILLE INTERMÉDIAIRE



Etienne Hannequart-Ferron www.hannequart.com 3987

SOLUTION PUBLIÉE DANS LA PROCHAINE ÉDITION DU DEVOIR

HORIZONTALEMENT

1. Fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal.
2. Abject - Beugle.
3. Village et parc du Québec - Créateur.
4. Genre musical chanté algérien - État de servilité et d'ignorance.
5. Parente - Pourvues.
6. Donne de l'air - Son travail n'est pas rétribué.
7. Bouquiné - Crier, en parlant du cerf - Organisation révolutionnaire.
8. Esclaves - Style musical.
9. Qui offre une protection très rapprochée.
10. Réalité constitutive des corps - Petit perroquet.
11. Bois - Préférée.
12. On dit qu'il est riche - Rembourse.

VERTICALEMENT

1. Profession.
2. Prénom anglais - Grand-père - Point de départ.
3. Joue en avant - Choisir.
4. Qui a vu le jour - Indiscutable.
5. Région d'Afrique - Où l'air circule.
6. Mesure qui consiste à expulser quelqu'un hors de son pays - Parier.
7. Chiffrer un message - Extrémités effilées.
8. Indique la surprise - Elle combat les taureaux dans l'arène.
9. Absence de fioritures - Billet.
10. Accès - Larmoyant.
11. Partie d'un tout - Autre nom de l'Irlande.
12. Obtenues - Installe sur un siège.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	D	E	P	R	A	V	A	T	I	O	N	■
2	E	C	R	I	R	E	■	E	R	R	E	R
3	C	H	O	P	I	N	E	■	I	N	F	O
4	H	O	P	■	C	U	I	S	S	E	A	U
5	I	■	R	I	A	■	D	E	E	S	S	E
6	R	U	E	R	■	P	E	U	R	■	T	■
7	E	R	■	M	A	O	R	I	■	M	E	C
8	M	A	N	A	N	T	■	L	A	I	■	O
9	E	N	A	■	D	E	S	S	I	N	E	R
10	N	I	C	O	I	S	E	■	N	E	T	S
11	T	U	R	I	N	■	V	I	E	N	N	E
12	■	M	E	L	E	Z	E	■	S	T	A	R

3986

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

Vous aimez ces pages ? Écrivez-nous pour nous faire part de vos commentaires : **redaction@ledevoir.com**

CITATION MYSTÉRIEUSE

1764

Placez les lettres contenues dans les colonnes au-dessus de la grille dans les cases du bas, de manière à former une citation qui se lira de gauche à droite.

						I	N		T	S	A	C	H	T	E	
C	A	I	S	E		M	N	R	E	O		R	I	A	E	
M	E	U		U	M	O	E	I	N	R	U	U	T	R	R	
D	O	E	L		E	U	E	N	E		I	C	I	E	N	T
Q	U		T	L	D	L	O	C	S							

MOTS ENCHAÎNÉS

1764

Formez une chaîne de mots à partir des trois dernières lettres de chaque mot et à l'aide des définitions. Les noms propres sont permis et les accents peuvent changer.

E											
							E				

1. Ce que l'on peut gagner ou perdre
2. Estomac vide
3. Castré
4. Souci des autres
5. Soda
6. Dans les cigarettes
7. Et inattendus (à Réjean Ducharme)
8. Réapparaître
9. Clou culinaire
10. Le nôtre est grandiose !

L'INTERVALLE

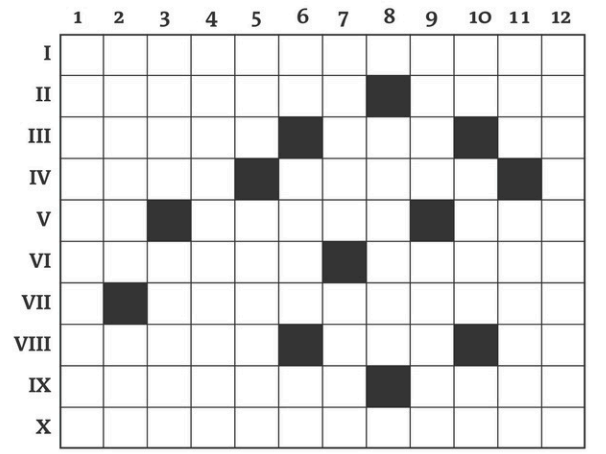
1764

Entre le premier et le dernier mot, et en ne changeant qu'une seule lettre à chaque étape (changement, ajout ou retrait d'une lettre), trouvez les mots intermédiaires. Les accents sont permis, mais aucun nom propre.

MENUS

GÉNIES

MOTS CROISÉS DU SAMEDI



Horizontalement

I. Courante au labo bien que souvent discutable. **II.** Demoiselle carnassière avec gros yeux. Au Canada et en Ukraine. **III.** Encensât. Bien meilleur quand il est court. Pour une belle alliance. **IV.** Prises en considération. Du genre nunuche. **V.** Dans le débat. Met à l'ombre. Se rendra. **VI.** C'est un devoir pour lui de rapporter. Vient de passer à gauche. **VII.** Facilite le travail à la chaîne. **VIII.** Fait monter la température. Possessif. Conjonction. **IX.** Encore plus belle quand elle a du chagrin. Assure la relation. **X.** Bien diffusée à la sortie.

Verticalement

1. S'est retrouvée en bande pendant la guerre. **2.** Arme chevalier. Donne du poids à nos fils. **3.** Met les fils bout à bout. Beaucoup avant. **4.** Toujours pas apaisée. **5.** Rend la partie nulle. S'arrange pour aller droit au but. **6.** Ouvre la gamme. Entraîne vers l'avant. Un peu rigolo. **7.** Badin et désinvolte. Eaux lombardes. **8.** Têtue elle aussi. **9.** Cours ibérique. A renouveler s'il est bon. **10.** Personnel. Voix de velours. Met en opposition. **11.** La vallée de Lucy. Marquée en surface. **12.** Rapporte en détail.

Philippe Dupuis

Solution du n° 436

Horizontalement

I. Adjudication. **II.** Bretelle. Csa. **III.** Rit. Flirtait. **IV.** Eberluée. Rda. **V.** Ab. Eosn. Ciel. **VI.** Clé. Rtt. Ie. **VII.** Tentèrent. As. **VIII.** Iule. Elargit. **IX.** Osier. Egoïne. **X.** Née. Absentes.

Verticalement

1. Abréaction. **2.** Dribbleuse. **3.** Jeté. Enlie. **4.** Ut. Ré. Tee. **5.** Déflore. Râ. **6.** Illustré. **7.** Clientèles. **8.** Aéré. Nage. **9.** Citron. **10.** Icarie. Gît. **11.** Oside. Aîne. **12.** Natalistes.

MOTS CROISÉS PROBLÈME N° 437

Philippe Dupuis est également l'auteur des mots-croisés du *Monde*

LES ANAGRAMMES

Découvrez les mots cachés dans ces anagrammes.

1764

CROUTÉEAI 1. _____ 2. _____

TRAQUILES 1. _____ 2. _____

PREMOTIRES 1. _____ 2. _____

ERUDITAS 1. _____ 2. _____

INAMORES 1. _____ 2. _____ 3. _____

SOLUTIONS DE LA SEMAINE DERNIÈRE

GRILLE BLANCHE

MOTS FLÉCHÉS

GRILLE DES FÉRUS

SUDOKU : SOLUTION DU PROBLÈME D'HIER

6	9	8	4	5	1	7	2	3
7	2	4	3	9	8	5	1	6
3	5	1	2	6	7	8	9	4
9	8	6	1	7	4	3	5	2
5	1	7	9	3	2	4	6	8
4	3	2	6	8	5	9	7	1
1	6	3	5	4	9	2	8	7
2	7	5	8	1	3	6	4	9
8	4	9	7	2	6	1	3	5

4122

CITATION MYSTÉRIEUSE

La connaissance de l'homme ne peut pas s'étendre au-delà de son expérience propre. Locke, Essai sur l'entendement humain

MOTS ENCHAÎNÉS

S	U	M	A	C	H	O	C	O	L	A	T
E	X	M	E	X	I	C	A	I	N	E	F
F	I	C	A	C	E	R	E	R			

JEUX 1763

- SUMAC
- MACHO
- CHOCOLAT
- LATEX
- TEX-MEX
- MEXICAIN
- AINE
- INEFFICACE
- ACÉRER
- R.E.R.

L'INTERVALLE

TROUE
TROQUE
TOQUE
TIQUE
ÉTIQUE

LES ANAGRAMMES

- ROULANTES / ALENTOURS / SALUERONT
- ÉBAUDIT / DÉBUTAI
- INFLIGEA / AIGLEFIN
- RAVIRENT / ARRIVENT
- JACOBITE / OBJECTAI

FTA

Danse + Théâtre

22 mai au 4 juin 2019

SOIFS MATÉRIAUX

Marie-Claire Blais + Stéphanie Jasmin + Denis Marleau
Key West + Montréal

Une œuvre d'une envergure exceptionnelle avec 28 comédiens et musiciens

GRANMA. TROMBONES DE LA HAVANE

Rimini Protokoll
Berlin

Le retour des maîtres du théâtre documentaire avec une palpitante traversée de Cuba

UNFOLD I 7 PERSPECTIVES

Danièle Desnoyers
Montréal

Une création toute en finesse et d'une furieuse énergie

KALAKUTA REPUBLIK

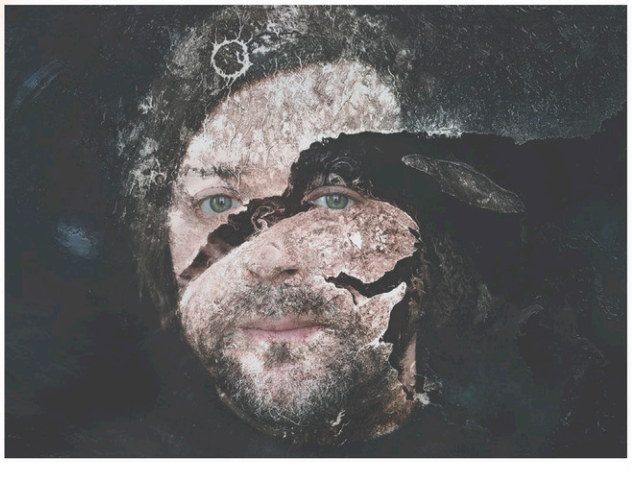
Serge Aimé Coulibaly
Bobo-Dioulasso + Bruxelles

Sept danseurs ahurissants en hommage à Fela Kuti

CONSTITUONS !

Christian Lapointe
Québec

Un ambitieux exercice démocratique qui redonne au théâtre sa fonction d'agora civique



Réservez maintenant !

514 844 3822
1 866 984 3822
fta.ca

LA VITRINE .COM VOTRE GUICHET CULTUREL

ICI artv